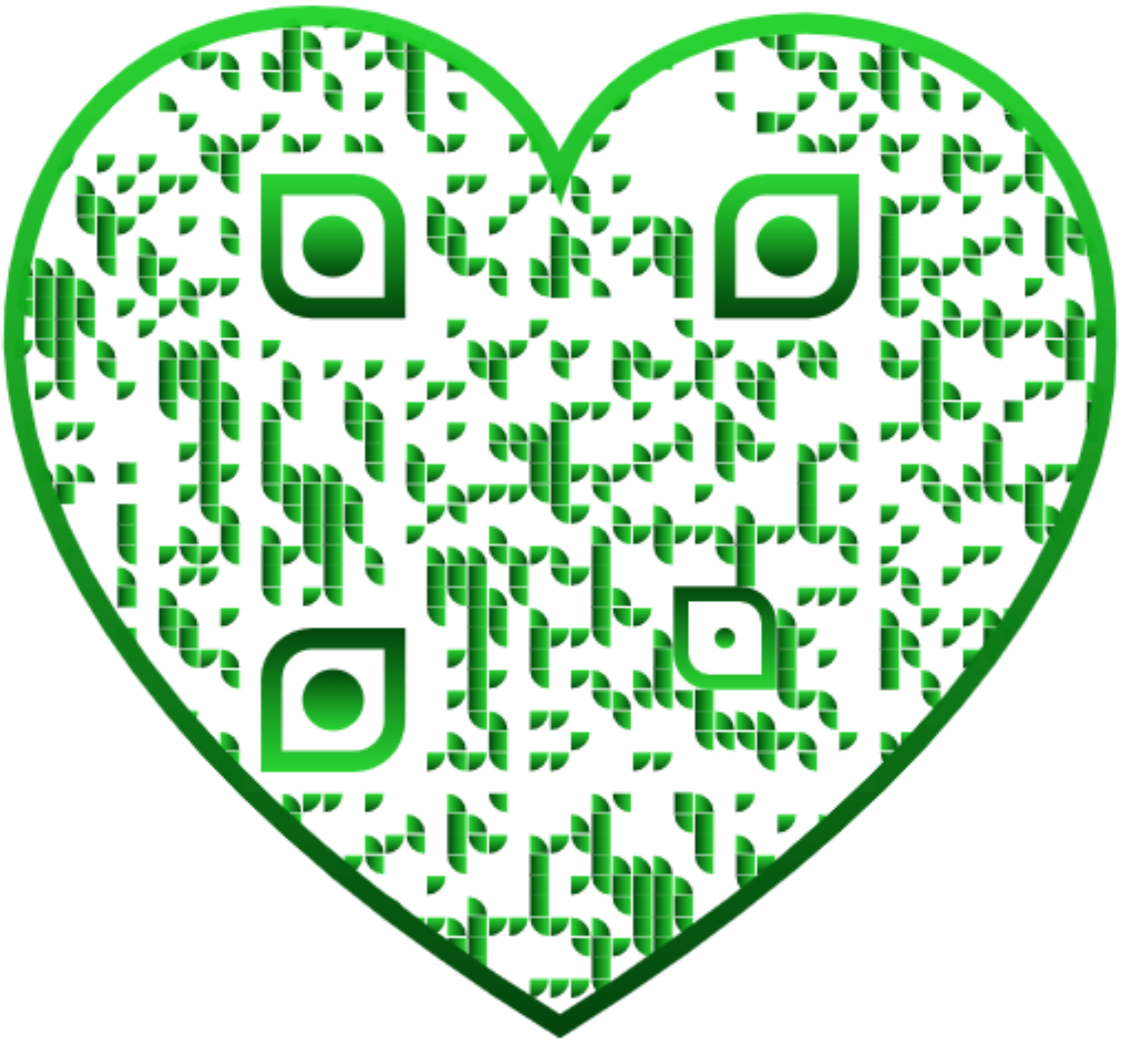
Maryse Condé

Victoire, les saveurs ou les mots

MERCVRE DE FRANCE



Maryse Condé

Victoire, les saveurs et les mots

MERCVRE DE FRANCE

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions du Mercure de France

MOI, TITUBA, SORCIÈRE, 1986 (« Folio », *n° 1929*)

PENSION LES ALIZÉS, *théâtre*, 1988

TRAVERSÉE DE LA MANGROVE, 1989 (« Folio », *n° 2411*)

LES DERNIERS ROIS MAGES, 1992 (« Folio », *n° 2742*)

LA BELLE CRÉOLE, 2001 (« Folio », *n° 3837*)

HISTOIRE DE LA FEMME CANNIBALE, 2003 (« Folio », *n° 4221*)

VICTOIRE, LES SAVEURS ET LES MOTS, 2006 (« Folio », *n° 4731*)

Chez d'autres éditeurs

LE PROFIL D'UNE ŒUVRE, Hatier, 1978

UNE SAISON À RIHATA, Robert Laffont, 1981

SÉGOU : LES MURAILLES DE TERRE, Robert Laffont, 1984

LA TERRE EN MIETTE, Robert Laffont, 1985

LA VIE SCÉLÉRATE, Seghers, 1987

EN ATTENDANT LE BONHEUR, Seghers, 1988

LA COLONIE DU NOUVEAU MONDE, Robert Laffont, 1993

LA MIGRATION DES CŒURS, Robert Laffont, 1995

PAYS MÊLÉ, Robert Laffont, 1997

DESIRADA, Robert Laffont, 1997

LE CŒUR À RIRE ET À PLEURER, Robert Laffont, 1999

CÈLANIRE COU-COUPÉ, Robert Laffont, 2000

COMME DEUX FRÈRES, Lansman, 2007

Livres pour enfants

HAÏTI CHÉRIE, Bayard Presse, 1986, nouvelle éd. 2005

HUGO LE TERRIBLE, Éditions Sépia, 1989

LA PLANÈTE ORBIS, Éditions Jasor, 2001

SAVANNAH BLUES, Je Bouquine, *n° 250*, 2004

À LA COURBE DU JOLIBA, Grasset Jeunesse, 2006

CHIENS FOUS DANS LA BROUSSE, Bayard Jeunesse 2008

À mes trois filles
et
mes deux petites-filles

Je ne saurais citer tous ceux dont les
écrits ont permis cette reconstitution.
Mais je remercie Raymond Boutin,
Lucie Julia, Jean-Michel Renault
et, tout particulièrement,
Jean-Pierre Sainton.

Il devient indifférent que je me souvienne
ou que j'invente, que j'emprunte ou que
j'imagine.
BERNARD PINGAUD

Les Anneaux du manège.
Écriture et littérature

Table des matières

- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8
- 9
- 10
- 11
- 12
- 13
- 14
- 15
- 16
- 17
- 18
- 19
- 20

Elle est morte bien avant ma naissance, quelques années après le mariage de mes parents.

Je ne connaissais d'elle qu'une photographie couleur sépia signée Cattan, le meilleur artiste de l'époque. Posée sur le dessus du piano où je faisais mes gammes, la femme qu'elle représentait portait une robe ornée d'un large col de dentelle, ce qui lui donnait l'air d'une écolière. Impression renforcée par ses formes menues. Ses pieds minuscules étaient chaussés de souliers vernis à barrettes, pareils à ceux d'une première communiante. Un collier *grèn d'ò* enserrait son cou délicat. Quel âge avait-elle ? Était-elle jolie ? Je n'aurais su le dire. En tout cas, elle arrêtait le regard qui ne pouvait plus se détacher d'elle.

À chaque fois, sa vue me causait un certain malaise. La mère de ma mère avait une peau d'une blancheur australienne. Ses yeux pâles à la Rimbaud, enfoncés dans leurs orbites, étaient réduits à deux fentes asiatiques. Elle fixait l'objectif sans l'ombre d'un sourire, sans nul souci de paraître gracieuse. Son « mouchoir » à deux pointes signifiait une station inférieure. « *Kité mouchwa pou chapo* », quitter le mouchoir et prendre le chapeau, était alors l'expression qui saluait l'ascension sociale féminine. Bref, elle détonait dans mon univers de femmes en capeline de paille d'Italie, d'hommes cravatés en costumes trois pièces de fil à fil, tous nègres noirs bon teint. Elle me paraissait doublement étrangère.

Un jour, j'avais sept, huit ans, je ne pus plus tenir :

— Maman, comment s'appelait bonnemaman ?

— Victoire Élodie Quidal.

Le nom m'emplit d'admiration, moi qui déplorais les sonorités du mien. Je haïssais surtout mon prénom que je jugeais mièvre. Maryse, petite Marie ? Celui-là avait le poids d'une médaille de bronze. Sonore. J'insistai :

— Qu'est-ce qu'elle faisait dans la vie ?

Je me rappelle que le jour déclinait, le soleil déjà couleur d'orange dans le ciel qui virait au gris. Nous étions dans la chambre à coucher de ma mère. Moi, malgré les interdictions, vautrée sur son lit. Elle, assise près de la fenêtre largement ouverte pour profiter du dernier reste de lumière. Elle poussait d'un doigt élégamment chaussé d'un dé d'argent une aiguille dans un linge. Elle laissa tomber :

— Elle se louait.

Dans ma stupeur, je me redressai :

— Tu veux dire qu'elle était… une… bonne ? dis-je incrédule et mortifiée.

Ma mère me fit face :

— Oui. C'était une cuisinière.

— Une cuisinière ! m'exclamai-je.

C'était la meilleure des blagues. Ma mère, fille d'une cuisinière ! Elle qui n'avait pas de palais et était notoirement incapable de faire cuire un œuf. Lors de nos séjours à Paris, la semaine, nous raclions des boîtes de conserve ; le dimanche, nous écumions les restaurants.

— Une cuisinière hors pair, dit ma mère avec emphase. Sa main était celle d'un véritable chef.

Je m'empressai, ravie :

— Moi aussi, je voudrais être une cuisinière.

À l'expression de ma mère, je sus que je faisais fausse route. Elle ne m'élevait pas pour devenir une cuisinière, même un chef. Je me hâtai d'opérer une diversion :

— Et elle ne t'a appris aucun truc, aucune recette ?

Elle ne répondit pas à la question et poursuivit :

— Elle a d'abord travaillé à Grand-Bourg pour les Jovial, des parents. Ça s'est mal terminé. Très mal. Ensuite... ensuite... elle a émigré à La Pointe et s'est louée jusqu'à sa mort pour des blancs pays, les Walberg. C'est chez eux que j'ai grandi, ajouta-t-elle.

J'allais de stupeur en stupeur. La réalité dépassait la fiction. Penser que cette noiriste avant la lettre avait grandi dans une famille de blancs pays ! Comment était-ce possible ? Je tentai d'y voir clair :

— Elle ne s'est jamais mariée alors ? Qui était ton père ?

Cette conversation peut sidérer. À cette époque, posséder un père, être reconnu de lui, partager ses jours ou simplement porter son nom était l'apanage de rares privilégiés. Il ne me choquait nullement que mes parents surgissent, à l'instar de tant d'autres, d'une espèce de brouillard. Mon père, bavard impénitent, prétendait que son père était parti faire pousser l'or de Paramaribo en Guyane hollandaise, abandonnant sa mère et son bébé au sein sur le Morne à Cayes. D'autres fois, il affirmait que c'était un marin au long cours, chaviré au large de Sumatra. Où était la vérité ? Je crois qu'il la recréait à volonté, prenant plaisir à prononcer des syllabes qui le faisaient rêver : Paramaribo. Sumatra. Grâce à lui, j'ai compris depuis petite que les identités se forgent.

Ma mère plia son ouvrage :

— Je n'ai pas envie de parler de tout cela en ce moment. C'est trop douloureux. Une autre fois peut-être. Va apprendre tes leçons.

Pétrifiée, je quittai la pièce.

Évidemment, il n'y eut jamais « d'autre fois ». Nous ne reprîmes jamais cette conversation. Ma mère ne me révéla jamais qui était son père ni les circonstances de sa naissance. Pourtant cet entretien ne quitta plus mon esprit. Ce jour-là, sans doute, naquit ma résolution de me documenter sur Victoire Quidal. Mais ma vie a été une telle bousculade. J'ai laissé passer année sur année. Parfois, je me réveillais la nuit et la voyais assise dans un coin de la chambre, semblable à un reproche, tellement différente de ce que je devenais.

— Qu'as-tu à faire à courir à Ségou, au Japon, en Afrique du Sud ? À quoi riment tous ces déplacements ? Ne sais-tu pas que l'unique voyage qui compte est intérieur ? Qu'attends-tu pour t'intéresser à moi ? Cela seul compte ! semblait-elle me dire.

Maintenant j'ai le loisir d'emprunter sa trace.

Son image est malaisée, difficile à cerner. Pour les uns, elle fut belle. Pour les autres, blafarde et laide. Pour certains, ce fut une créature soumise, illettrée, sans intérêt. Pour d'autres, un véritable Machiavel en jupon. Pour en parler, ma mère utilisait ces clichés galvaudés aux Antilles et qui ne signifient plus rien :

— Elle ne savait ni lire ni écrire. Pourtant, c'était un poto-mitan, une matador.

Assurément pas ! Elle ne fut pas un poto-mitan. Cependant, avec les moyens misérables dont elle disposait, elle parvint à forcer pour sa fille les portes de la petite bourgeoisie noire naissante.

En fin de compte, le jeu en valait-il la chandelle ?

C'est là toute la question que je me pose. Cette faculté de souffrir et de se torturer dont ma mère fut si amplement pourvue et qu'elle nous légua à tous, elle en est la cause. La solitude et l'ostracisme dans lesquels, croyant agir au mieux, elle la condamna à vivre son enfance, influèrent considérablement non seulement sur son caractère et son comportement, mais sur ceux de ses descendants.

Je me demande souvent ce qu'auraient été mon rapport à moi-même, ma vision de mon pays, des Antilles et du monde en général, ce qu'aurait été mon écriture enfin qui les exprime, si j'avais sauté sur les genoux d'une grand-mère replète et rieuse, la bouche pleine de :

Tim, tim,
Bois sec !
La cour dort ?
Non, la cour ne dort pas !

D'une grand-mère, ancienne étoile du gwo ka ou de la mazouk, me soufflant à l'oreille un mythe doucereux du passé.

Tel qu'il est, je livre le portrait que je suis parvenue à tracer, dont je ne garantis certainement pas l'impartialité, ni même l'exactitude.

1

À La Treille, section de Marie-Galante, non loin de Grand-Bourg, les Quidal se comptent aussi nombreux que les grains de sable des plages. C'est leur fief. On dit qu'ils descendent du bien du propriétaire d'une habitation-sucrerie, le sieur Antoine de Gehan-Quidal. Ruiné et retourné en France après l'abolition de l'esclavage, il avait abandonné une centaine de « nouveaux citoyens » dans ses *kaz'nèg*. La branche dont je viens n'a rien qui la distingue des autres. Ni plus ni moins noire. Ni plus ni moins meurt la faim. Mes arrière-grands-parents étaient de drôles de corps. Oraison, troisième fils de Dominus qui comme son père et son grand-père posait et relevait des nasses dans le grand bleu, s'était marié ou plutôt restait avec sa cousine, Caldonia Jovial. Ils avaient donné vie à une dizaine d'enfants dont cinq demeuraient sur cette terre. Leur case était pareille aux autres. Bois du Nord protégé par des feuilles de tôle. Ni véranda. Ni sol de ciment. On cuisinait, on se lavait dans la cour où poussaient quelques papayers mâles. Oraison, nègre bleu pétrole, long comme un jour sans pain, possédait un stock de contes que les chercheurs qualifiés du CNRS qualifieraient d'érotiques. Les poissons y étaient comparés au sexe de l'homme, gros et visqueux. L'eau de la mer à celle qui inonde l'en dedans des femmes. Il chantait aussi, d'une agréable voix de fausset. Aux veillées, bien qu'il ne fût pas un professionnel, on faisait souvent appel à ses talents. Caldonia, elle, lisait dans les rêves. Une vraie clé des songes que l'on venait consulter de loin.

— Caldonia ! *Ka sa yé sa ?*

Elle surfait sur : « Poisson, mortalité. Dent perdue, décès. Grossesse, bonne chance. Plaie, mauvaise chance. Sang sur soi, chagrin. Sang sur les autres, victoire ».

Une nuit, un rêve lui enjoignit d'observer de près le ventre de son aînée. Éliette qui n'avait pas encore quatorze ans était enceinte. Pourtant, elle ne fut pas mécontente. Les filles sont faites pour enfanter. Mieux vaut tôt que tard. Mais Éliette en fit tout un secret. Elle refusa de révéler le nom de son complice tant et si bien qu'Oraison finit par lui taillader le cuir avec son ceinturon. Elle prit ses coups avec un air de martyre sans pour autant ouvrir la bouche et piper mot. Ses frères et sœurs rapportèrent qu'elle sanglotait la nuit et que chaque onze heures du matin, elle courait barrer la route du facteur. Espérait-elle une lettre, elle qui ne savait pas lire ?

Le dimanche 15 août, Caldonia enfilait sa bonne robe pour assister à la grand-messe quand Élie vint l'avertir que sa jumelle avait perdu les eaux. L'accouchement se présentait mal. Un bassin trop étroit. Du sang rougissant à profusion la paillasse, Martha Quidal, la matrone, ne put qu'envoyer quérir en vitesse le père Lebris qui, à une heure trente de l'après-midi, récita la prière des défunts.

Plus que la mort soudaine d'Éliette, ce qui bouleversa la famille, ce fut l'apparence de la nouvelle-née. Une tête garnie d'épais cheveux de soie noire. Des prunelles d'eau claire. Une peau coloriée en rose. Tonnerre de sort ! Où Éliette avait-elle croisé le chemin d'un Blanc ? Il n'y avait pas de Blancs à La Treille. Seules exceptions, au fond des presbytères, des curés livides, barricadés contre le paludisme.

Quant aux planteurs, ils avaient en majorité déserté les habitations-sucreries, désormais sans profit. Un temps, il y avait bien eu les soldats du 4e régiment d'infanterie, casernés à Grand-Bourg. Après avoir fait l'expérience de la marche à pied, une-deux, une-deux, sac au dos sous le soleil des tropiques, ils étaient repartis en France. Ceuxlà, vu la verdeur de leurs vingt ans, avaient peut-être commis quelques ravages parmi la gent féminine. Est-ce là qu'il fallait chercher le père ?

Pour l'heure, comment se débarrasser de ce funeste objet, songeait Oraison, indifférent à toutes ces considérations sur la paternité de la nouvellenée ? La Mare au Punch ou le Gouffre d'Enfer ? Ce dernier convient parfaitement à des créatures de ce genre. Mais l'enfant releva les paupières et fixa Caldonia. La maternologie n'avait pas encore été inventée. N'importe ! Caldonia fut bouleversée par cet échange silencieux. Tout se joua en un bref instant. Un lien se noua qui ne devait se délier que quatorze ans plus tard quand Caldonia mourut d'avoir mangé une banane dans la grosse chaleur de midi. La petite-fille envahit le cœur de sa grand-mère qui n'avait jamais réellement éprouvé de sentiments. Elle craignait Dieu, mais son âme ne se languissait pas de Lui. Son mari l'agacait. Ses enfants l'indifféraient. Du jour au lendemain, tout changea. Elle connut la dévotion, la possessivité, les exigences, les angoisses. Aucun œuf ne fut assez frais pondu, aucun blanc de poulet assez blanc, aucune farine assez légère pour l'estomac du bébé. Pour lui éviter les coliques, elle coupa son dictame avec de l'eau en bouteille, source Hépar. Du jamais-vu ! Dans un endroit comme La Treille où les enfants couraient tout nus, le ventre ballonné, les cheveux rougis et deux limaces ondulant de leurs narines, cet amour parut irréel. D'une certaine manière, il força le respect. On en jase encore.

Le choix des prénoms fut une décision du père Lebris. Victoire ! Car, cette naissance en était une en fin de compte. La pauvre Éliette rejoignait le séjour des morts avant que d'avoir vécu, alors que sa fille restait pour glorifier l'Éternel dans toutes ses actions. Élodie, puisque c'était la Sainte-Élodie sur le calendrier. De mauvaises langues m'ont insinué que le père Lebris était en réalité le papa de Victoire. Il n'en est rien. Dieu avait appelé ce Breton à Lui dès ses huit ans. C'était son rocher et sa forteresse. Séminariste, il écrivait des psaumes que ses supérieurs corrigeaient comme des péchés d'orgueil. Se prenait-il pour David ? Voilà pourquoi dès qu'il eut reçu les ordres, on l'expédia parmi les nègres sur un îlot perdu au mitan de la mer des Caraïbes.

Arrivé à Marie-Galante en 1870, à peine vingt-deux ans après l'abolition de l'esclavage, il s'éprit de cette galette que le soleil cuisait et recuisait dans son four. La condition de ses ouailles lui fendait le cœur. La Liberté est une notion abstraite, une rêverie de nantis. Esclaves, ces hommes, ces femmes étaient moins démunis. Dans leur servitude, un maître leur assurait un toit et de quoi ne pas crever de faim. Libres, que possédaient-ils sinon leur misère ? Si le père Lebris avait vécu, il est probable qu'il aurait servi à Victoire de mentor et peut-être, sa destinée aurait-elle été différente. Malheureusement, elle n'avait pas un an quand le paludisme triompha. Il alla reposer comme Éliette sous les filaos du cimetière à la sortie de Grand-Bourg. Pour la deuxième fois, Victoire fut abandonnée. Elle resta aux mains d'une femme qui l'idolâtrait, mais qui était inculte, fondamentalement incapable d'éduquer un enfant.

Autour de 1880, débutent les migrations des Marie-Galantais. Les économistes nous apprennent qu'une poussée de la production européenne de sucre de betterave

commençait de déséquilibrer le marché antillais. De Saint-Louis, de Capesterre, de Grand-Bourg, les Marie-Galantais affluèrent vers la Guadeloupe « continentale », comme on l'appelle sans une trace d'ironie. Ils choisirent de préférence la région de Petit-Bourg où une usine et deux distilleries procuraient de l'emploi. La mer aussi était poissonneuse : carengues, dorades, thons et vivaneaux. On pouvait pêcher à la nasse aussi bien qu'à la traîne. Les nouveaux venus essaimèrent leurs cases en dehors du bourg, au lieu dit aujourd'hui de la Pointe à Bacchus, à Sarcelles, Bergette, Juston, jusque dans les hauteurs de la Lézarde ou de Montebello. Élie venait de se mettre avec Anastasie Roustain, dite Bobette, qui lui avait donné deux garçons. Pour nourrir sa famille, il décida de prendre le bateau et offrit à sa mère de se charger de la fille de sa jumelle qu'il considérait comme la sienne en dépit de son infortunée couleur.

Seul Élie savait avec certitude qui était le père de Victoire. En avait-il assez ragé et déparlé dans sa jalousie ! Qu'est-ce qu'elle espérait de ce Blanc ? En plus, c'était un militaire. Le militaire est pareil au marin : en lieu de port, une femme dans chaque garnison.

Caldonia refusa catégoriquement de se séparer de la prunelle de ses yeux. Que serait sa vie sans son adorée ? Victoire avait cinq ou six ans. On entendait rarement le son de sa voix. Tout aussi rarement un sourire, un éclat de rire perlé, une de ces cabrioles qui font le délice de l'enfance. On aurait cru que sa joie de vivre était enterrée avec sa maman. Ses cheveux étaient si lisses et droits qu'en quelques minutes les tresses se défaisaient et retombaient en travers de sa figure, la recouvrant d'un soyeux rideau de deuil. Pour apaiser ses cauchemars, Caldonia la mit à dormir avec elle. De nuit comme de jour, serrée contre le flanc de sa grand-mère, elle gagna l'odeur âcre de ses hardes. Sueur, crasse et arnica.

À cette époque, les plus pauvres se préoccupaient d'instruction. L'enseignement gratuit pour tous, cela avait été une promesse de M. Schœlcher à laquelle ils tenaient. Des Frères de la doctrine chrétienne de Ploërmel avaient rouvert une école aux Basses, sur l'emplacement de l'actuel aéroport. Il semble que Caldonia ne pensa pas un instant à y inscrire Victoire. Pas plus que ses derniers enfants. Conséquence : ma grand-mère n'apprit jamais à lire ni à écrire. Elle ne sut donc jamais parler correctement le français et, pour ne pas choquer les relations de sa fille, gardait en toute circonstance un silence obstiné.

La seule instruction qu'elle reçut — mais peut-on vraiment parler d'instruction ? — fut religieuse. Aurora Quidal enseignait le catéchisme dans sa case en gaulettes. Assis en rond à terre, les enfants psalmodiaient, alternant curieusement les phrases en créole et celles en français :

— *Ka sa yé sa : lanfê ?*

— Un seul Dieu en trois personnes distinctes.

— *Ki jan nou pé vinn pli bon ?*

— Mangez et buvez. Ceci est mon corps.

Tout au long de sa vie, Victoire, même si elle n'en parlait jamais, se remémora son enfance comme un paradis perdu. Il semble cependant que ce temps ait été bien routinier, bien peu distrayant, marqué par une sombre misère qui était le lot des classes populaires.

Le jour débutait par une blancheur aux commissures de l'unique fenêtre de la case. Oraison et Élie sur pied dans la noirceur depuis trois heures du matin se

préparaient une gamelle, puis rejoignaient le frère d'Oraison pour prendre la mer dans le canot baptisé *Ézékiel*. Une heure plus tard, Caldonia sortait au-dehors. Elle vidait le *toma* des urines de la nuit, se lavait la bouche et faisait sa prière. Une dizaine de Je vous salue, Marie et deux Notre Père. Elle allumait le feu dans le foyer, trois roches disposées en triangle et, tandis que l'eau bouillait, elle secouait Lourdes, la benjamine, afin qu'elle conduise Théodora, la vache à la mare, puis Félix et Chrysostome.

Le petit déjeuner, si on ose employer cette expression, était vitement expédié. La mère et les enfants trempaient leur *kassav* rassise dans du *tchòlòlò*. Selon la saison, Félix et Chrysostome descendaient dans les cannes ou sarclaient le jardin « petite-guinée » de la famille tandis que Lourdes, responsable des tâches ménagères, balayait la cour avec un balai *zo*. Caldonia entrait enfin dans la pièce où Victoire dormait. S'ensuivait un long « câlin » qui en aurait surpris plus d'un. D'où Caldonia sortait-elle ces chapelets de mots doux ? Ces caresses ? Ces chatouilles ? Elle portait Victoire jusqu'au fût à eau. Celle-ci était froide. La petite pleurnichait tandis que sa grand-mère l'étrillait, la séchait, l'habillait d'une culotte de coton qui ne dissimulait pas l'hernie de son nombril, la coiffait. Elle ne se consolait qu'en mangeant la bouillie, parfumée à la cannelle et sucrée au miel sauvage. Ensuite, Caldonia ramassait les ballots de linge collectés au bourg tout au long de la semaine. Les femmes de sa famille depuis le temps des grandscases, des habitations, étaient blanchisseuses et fières de ce talent qui les plaçait au-dessus du sort commun. Puis elle se dirigeait vers le lavoir.

Ce lavoir, le lavoir de la Croix, n'existe plus de nos jours. Il était bâti sur une source, à présent tarie, jadis bondissante et joyeuse, la source Espiritu. Une douzaine de lavandières y entraient dans l'eau jusqu'aux cuisses. C'était un babil de *kréyol*, des rires, des exclamations, dans de grandes claques de linge fouaillé avec l'odeur du savon de Marseille et de la Javel Sainte-Croix. Pour Caldonia, Victoire était la plus adorable fillette du monde, son cadeau d'un bon Dieu qui les avait jusqu'alors chichement mesurés. Une photo qui n'existe plus aujourd'hui ou qui n'a peut-être jamais existé, mais que je peux reconstituer, ne nous permet pas d'en juger.

Ce n'est pas tous les jours qu'on se fait tirer le portrait à La Treille. Le photographe est venu de La Pointe avec sa boîte à magie, ses plaques et son drap noir. Oraison s'est vêtu de son meilleur habit. Pantalon de serge à rayures noires. Veston. Il porte même un gilet. Il est nu-tête. Sa toison mal peignée parachève sa mine rustique. À son côté, Caldonia porte son plus beau costume créole. Son madras me semble bizarrement noué. À cause de sa plissure en biais, il l'enserre comme un bonnet. Devant le couple, les enfants en rang d'oignons. Au milieu, Victoire aussi surprenante qu'un poussin dans une couvée de canetons.

À la majorité des gens, elle faisait peur, Victoire, avec sa peau trop blanche et ses yeux trop clairs. Une superstition venue de Nan-Guinnin veut que les âmes des défunts, s'ils sont chanceux, parviennent à s'échapper des jarres où on les tient captives et à habiter des corps d'enfants. Ainsi, ils regoûtent à la vie. Sûrement, c'était le cas de Victoire. Elle était un mort vivant, un zombie. Parfois, elle arrachait une poignée d'herbes de Guinée et la mâchonnait. La plupart du temps, ses mains reposaient, paumes en l'air, sur ses genoux tandis qu'elle fixait un point droit devant elle.

D'autres avaient la conviction qu'elle n'était rien d'autre que Ti-Sapoti. Ce soi-

disant orphelin qui s'attarde au bord des routes la nuit. Il entraîne le passant qui a le malheur de s'arrêter, apitoyé sur lui, dans des régions inconnues. *An ba la tè ?* On ne sait pas où :

— *Ka ou ka fé là, ti-doudou an mwwen ?*

Ce que je fais là ? Ti-Sapoti sèche ses larmes et devient prédateur.

Quand Caldonia avait terminé sa lessive, elle assujettissait un chapeau *bakoua* sur le front de Victoire et retournait à La Treille. Lourdes avait déjà mis les racines au feu, jeté dans l'eau de cuisson un piment et une queue de cochon. On déjeunait, toujours sans parler. Après le déjeuner, Caldonia battait son amidon, écrasant soigneusement les grumeaux. Puis, elle empesait son linge et le mettait à sécher. Ensuite, généralement flanquée de Victoire, elle descendait à la mer attendre le retour d'Oraison. Si elle ne prélevait pas aussitôt la recette du poisson qu'il avait pêché, il en distribuerait les trois quarts à sa kyrielle de bonnes amies et boirait le restant avec sa *banélo*. À chaque fois, c'était un rituel, ce retour à terre. Le canot d'Oraison se détachait de l'horizon, fonçait droit sur la plage, puis semblait se raviser et repartir vers le large. Au terme d'une courbe savante, il revenait vers la plage. Alors, les pêcheurs sautaient dans les vagues et le traînaient derrière eux comme une bête rétive, mal domptée.

Avec le serein, venait la douceur. Le paysage imitait un décor de carte postale.

Le soleil se noyait du côté de la Dominique. Les carreaux posés sur la braise rougeoyante d'un réchaud, Caldonia repassait son linge après l'avoir lissé avec de la cire à bougie. Oraison tétait sa pipe en ravaudant les mailles de sa nasse. Lourdes mitonnait la soupe grasse. Félix et Chrysostome boucanaient des épis de maïs que Victoire rongeait, tout en racontant des contes. Souvent, Oraison se mêlait à la conversation et sortait une de ces histoires à moitié imaginaires dont il avait le secret.

Une fois, d'après lui, un *orca* avait entraîné l'*Ézékiel* jusqu à Antigua. Avec son frère et son fils, ils avaient traversé le Grand Cul-de-Sac Marin, laissé derrière eux la blancheur des plages de Saint-François. Brusquement, l'animal avait disparu. Ils avaient eu beau inspecter le bleu alentour, leurs yeux n'avaient vu que des canots de pêcheurs, identiques au leur. Une autre fois, ils avaient croisé un rafiot chargé d'hommes à yeux bridés, peau citron et cheveux noirs qui jargonnaient en les pointant du doigt. Le temps de s'estomaquer, le rafiot s'était évanoui. Ou encore, un jour en plein mitan de la mer, ils avaient vu l'eau s'enfler comme une montagne. Le canot s'était mis à danser sur une crête, puis sur une autre. À quelques mètres d'eux, une véritable muraille liquide se formait.

— *An mwé !* avaient-ils hurlé au désespoir.

Brusquement, comme par enchantement, la muraille s'était affaissée en un poudroiement de gouttes et tout était rentré dans l'ordre, les vagues apaisées venant mourir mollement sur une ligne de brisants.

A pa jé ! Sans mentir, elle vous joue de ces tours, la mer !

2

Une fois le mois, Caldonia chargée de bouchons de feuillages, de brosses de chiendent et de bassines arrondissait les maigres gains du blanchissage et de la pêche en récurant les planchers du maire, Fulgence Jovial. Il lui était cousin au deuxième degré, mais ne s'en vantait pas, préférant parler de sa parenté plus flatteuse avec Jean-Hégésippe Légitimus, le premier Noir à avoir investi le domaine politique. Il était devenu son principal lieutenant à Grand-Bourg et comme lui, il se proclamait « Grand Nègre », expression qui n'a rien à voir avec l'argent et implique plutôt, avec des valeurs intellectuelles et humaines, la fierté de soi, le respect, la considération sociale.

Après avoir engrossé la moitié des filles en âge d'être engrossées sur la galette marie-galantaise, Fulgence Jovial s'était acheté une conduite et avait épousé à la mairie et à l'église Gaëtane Sébéloué, bâtarde d'une bâtarde d'un propriétaire d'habitation fortuné. Grâce au bien de sa femme, il s'enorgueillissait de posséder dans sa maison haute et basse un mobilier du bois d'acajou le plus rare. Pareil au guide d'un musée, il promenait ses visiteurs à travers l'enfilade des pièces, faisant admirer les armoires nantaises, les commodes-bureaux, les consoles et surtout les magnifiques buffets à deux corps.

Quand elle allait travailler chez les Jovial, Caldonia confiait Victoire à sa sœur, pacotilleuse au marché. Si elle dérogea à ses habitudes ce jour-là, c'est qu'exceptionnellement, Thérèse était à Grand-Bourg. Le couple Jovial avait en effet cette fille unique qu'il idolâtrait. Contre son avis, Fulgence jugeant la musique frivole et rêvant qu'elle devienne médecin, Thérèse étudiait le piano à Cuba sous la direction de la grande Marista Nueva Concepción de la Cruz et ne revenait qu'une ou deux fois l'an visiter ses parents. Quelques années plus tôt, elle avait tenu Victoire sur les fonts baptismaux comme elle le faisait pour des dizaines d'enfants à chacun de ses passages à Marie-Galante. Chez nous, la marraine relève d'un choix judicieux ; on peut même dire d'un calcul. Elle est une mère de substitution. Aisée, voire fortunée, elle doit être en mesure d'assurer à son filleul ou à sa filleule ce que sa mère biologique ne peut lui offrir. Finalement, elle doit être capable de prendre sa place en cas de décès. Thérèse ne se souciait guère des innombrables enfants dont elle était censée avoir éventuellement la charge. Mais elle affectionnait Victoire. À cause de son physique peu courant ? Elle n'oubliait jamais de lui rapporter un *recuerdo de Cuba*, si insignifiant fût-il. Elle la fit donc monter dans sa chambre, bonbonnière remplie de ses jouets d'autrefois : poupées de Celluloïd ou de porcelaine, ours en peluche, marionnettes en bois, cheval à bascule. Puis, elle alla poser un 78 tours sur le Gramophone. Dès que la musique s'éleva, Victoire s'approcha de l'appareil à le toucher. Elle resta clouée en place, fascinée par la lente rotation de l'aiguille. Quand la mélodie s'arrêta, elle se mit à piétiner, elle si douce :

— *Mizik ! Mizik !*

Amusée, Thérèse remit l'appareil en marche et la matinée se passa à écouter un disque après l'autre. À treize heures, quand Caldonia grimpa la chercher, Victoire

refusa de la suivre. Fait rarissime, elle se cabra et pleura à fendre l'âme jusqu'à La Treille sans cesser de murmurer le mot magique :

— *Mizik !*

Comme j'aimerais découvrir les airs qui causèrent à Victoire ces premiers émois !

Je sais que Thérèse ambitionnait de devenir pianiste de concert. Mais que le sort en décida autrement. Après son naufrage sentimental, elle se retira en France où elle sombra dans l'anonymat. Qu'écoutait-elle ce matin-là ? Était-ce une suite pour piano d'Isaac Albéniz qui devait devenir son compositeur favori ? Étaient-ce des biguines ou des *bèlè* venus de la Martinique ? Était-ce des rondos napolitains, chers à Nueva Concepción ?

Nous ne le saurons jamais.

Ce que nous savons, c'est que, de ce jour, son intérêt s'accrut pour cette filleule atypique, tellement différente des *bitakos* du coin, qui, bizarrerie des bizarreries, semblait partager ses goûts. Elle la plaça sous la protection expresse de Gaëtane, faisant jurer à cette dernière de veiller à son bien-être. En bref, Thérèse traita d'abord Victoire avec beaucoup de mansuétude avant de la peindre comme le symbole absolu de la fourberie.

Mais n'anticipons pas.

Caldonia ne quittait jamais La Treille. L'île où elle était née, où elle devait mourir, la comblait. Elle chargea donc sa sœur, qui se rendait une fois le mois à La Pointe, de lui procurer une boîte à musique. Celle-ci acheta Chez Abel Lhuillier, rue Frébault, un petit objet trapézoïdal, en métal peint en blanc, décoré d'une double frise de fleurs bleues. Quand on tournait la manivelle à fond vers la gauche, une mélodie grêle s'en échappait : la habanera de *Carmen* de M.Bizet :

L'amour est un oiseau rebelle

On trouva cet objet désuet parmi les effets personnels de ma mère, coffres à bijoux, éventails à monture de nacre, lettres, factures. Il intrigua beaucoup. Personne n'en comprit la provenance.

Désormais, Victoire posséda plus qu'un jouet, un fétiche. Du matin au soir, elle écoutait sa boîte à musique, chantant tout bas pour elle-même. Elle dormait avec. Parfois, Lourdes, taquine, la cachait. Alors, elle pleurait tellement que Caldonia se fâchait et tombait sur Lourdes à grands coups.

Les premières années de Victoire furent marquées de peu d'événements. Je n'en relève qu'un seul, que les gens qualifièrent de surnaturel. Il se produisit quand elle atteignit ses sept ou huit ans, en plein Carême, un mois de mars ou d'avril.

Un après-midi, Caldonia qui l'avait laissée endormie en descendant surveiller la vente du poisson d'Oraison ne la trouva pas au retour dans sa *kabann*. Elle ne répondit pas à ses appels. Hors d'elle-même, elle commença par rouer de coups

Félix, Chrysostome et Lourdes qui ne l'avaient pas surveillée. Ensuite, la famille entière partit à sa recherche, courant sans négliger aucune trace, aucun sentier.

En vérité, où aller ?

En ce temps-là, point d'« ogres », c'est-à-dire d'am ateurs de chair fraîche à Marie-Galante. Inconnus, les rapts ou viols d'enfants. L'île ne possédait pas non plus de coins boisés où un im prudent puisse jouer au Petit Poucet. C e n'étaient sous la lum ière om niprésente d'un soleil-geôlier, que savanes rabougries alternant avec des pièces de cannes. Trois mois plus tôt, la récolte avait eu lieu et celles-ci tigeaient, jeunes encore, mais déjà impénétrables. Entrer dans leur touffeur ? Qui y aurait songé ?

Une idée traversa l'esprit de Caldonia comme une flèche empoisonnée : les mares qui, par contre, sont légion sur l'île plate. Elle se mit à courir de l'une à l'autre, effrayant les cabris et les caméléons endormis dans la pierraille. Félix vint avertir son père, qui vidait sec sur sec au débit de boissons À Verse Toujours, que la petite avait disparu. Il se leva debout tout hébété, l'esprit obscurci par l'alcool, mais conscient de l'énormité du malheur et se joignit aux chercheurs. À la tombée de la nuit, ceux-ci brandirent des *chaltounés* et la noirceur se piqueta de gros yeux rougeoyants.

Vers onze heures du soir, certains s'étaient lassés, songeant à part eux que Victoire était retournée dans son Enfer. On la trouva au cimetière de La Ramée, c'est-à-dire à trois kilomètres de La Treille. La Ramée est un délicieux cimetière marin où les morts reposent enveloppés dans le suaire de lin bleu de la mer. Chaque tombe est marquée par une bordure de conques à lambis. Victoire dormait sur celle de sa mère, sous la croix qui portait en lettres malhabiles :

Éliette Quidal
Morte en sa quatorzième année

Dieu, que nos mères meurent jeunes !

Réveillée, sans un mot, Victoire glissa sa main dans celle de Caldonia et se mit à trottiner à côté d'elle. Elle ne confia jamais à personne ce qui s'était passé ce soir-là. Caldonia la pressait de questions : Comment avait-elle parcouru pareille distance ? Quelqu'un l'avait-il guidée ? Si elle avait trouvé seule son chemin, c'est qu'elle l'avait vu en rêve. Victoire ne répondait pas et Caldonia se torturait. Était-ce le signe que sa mère la réclamait et que son bref passage sur la terre tirait à sa fin ? Cependant, l'année se termina, d'autres suivirent. Sans incident.

Quand Victoire eut dix ans elle réussit, en s'y reprenant à deux fois, l'examen de catéchisme. Elle put ainsi faire sa première communion. La première communion a la solennité d'un mariage et la gravité d'un rite de passage. Elle a lieu un dimanche matin à l'heure de la grand-messe. Une procession d'enfants vêtus d'aubes blanches toutes pareilles pour éviter les disparités, doigts joints sur des chapelets de nacre, les filles des couronnes de fleurs artificielles dans les cheveux, entre en chantant à l'église. D'un même pas, ils s'approchent de la Table sainte. Ensuite, les familles se saignent pour que le gâteau *chodo* soit de la partie. Quelques mois plus tard, Gaëtane Jovial demanda à Caldonia que Victoire assiste sa servante Danila.

Caldonia tarda à donner son agrément. Non pas parce que aucun salaire n'était proposé. C'était la norme pour ce genre de *restavek*. La vérité est que, depuis l'incident inexpliqué du cimetière, elle n'aimait pas à se séparer de sa petite-fille. Celle-ci l'accompagnait tout partout, silencieuse, perdue dans l'ombre de son ample silhouette. Si elle s'inclina finalement, c'est en songeant que la gamine y gagnerait expérience et éducation. À la vérité, Gaëtane ne faisait qu'obéir et à contrecœur à Thérèse qui la pressait dans toutes ses lettres. Pas plus que Danila, elle ne faisait grand cas de Victoire. Elles en auraient eu toutes deux plutôt peur, comme les gens de La Treille. Danila réalisa le tour de force de ne jamais lui adresser la parole pendant des années de cohabitation, si ce n'est pour la commander :

— *Fô ou fè…*

— *Pa obliyé…*

— *Atansyon !*

En fait, chez les Jovial, Victoire fut traitée en paria, en esclave. Jamais en parente, même pauvre et peu reluisante.

Balayer, épousseter, récurer le plancher, battre les tapis, cirer le mobilier, faire briller l'argenterie, laver les draps, les mettre à bouillir, à blanchir, avec les chemises, les jupons, aider à la cuisine, tel était son lot. Chaque matin, elle prenait son travail à six heures et finissait sa journée à sept, voire huit heures. Elle remontait à La Treille dans le noir et se coulait, recrue de fatigue, dans la couche de Caldonia, à présent totalement désertée par Oraison. Dormir contre sa grand-mère c'était ignorer le feulement du vent levé sur la mer, le galop de la bête à Man Ibè autour de la case et les plaintes de tous ces soukougnans, qui battaient la campagne, assoiffés du sang des humains. Pour l'apaiser, la grand-mère lui disait des contes ou lui fredonnait des chansons. La petite aimait tout particulièrement une mélopée de coupeurs de canne :

Zip, zap, wabap
Ma bel, ô, ma bel…

Suivons-la, petite silhouette fagotée sans grâce, trébuchant sur ses pieds nus. Elle porta sa première paire de souliers à près de seize ans, cadeau que Thérèse Jovial lui ramena de La Havane.

La route de La Treille descend d'une hauteur rocailleuse puis, dans le plat, rejoint celle de Grand-Bourg en un trois-chemins signalé par des manguiers et un calebassier tordu. Ensuite, elle vire fortement à gauche et entre dans le bourg. Si vous continuez droit devant vous, la mairie qui sera le chef-d'œuvre de Sylvain Tarpinius, élève d'Ali Tur, étant à main gauche, une odeur d'iode vous prend à la gorge. Victoire débouchait droit sur la mer et les voiliers aux voilures gonflées, alignés le long de la jetée. Peut-être influencée par les contes fantastiques d'Oraison, elle se méfiait de cette surface bleue. D'ailleurs, elle ne l'enjamba que trois fois, avec prudence, durant toute son existence. Nul ne sait ce qu'elle cachait, tantôt sereine, tantôt labourée de vagues. Par contre, elle aimait la brise marine et son odeur rafraîchissante de benjoin. Elle restait tassée au bout de la jetée, la tête tournée vers la Dominique, chienne assise dans le bleu de l'horizon.

Puis, elle revenait sur ses pas jusque chez les Jovial. Bientôt, elle laverait à grande eau et, agenouillée à deux genoux, brosserait le trottoir dallé de carreaux rouge brique. À son entrée, Danila qui sirotait son café sucré comme du miel ne prenait pas la peine de l'accueillir par un : « *Bonjou ! Ou bien dònmi ?* » Elle ronchonnait en tirant de l'argent de son corsage :

— *Sé lanbi yo vlé manjé jodi-là, oui !*

Victoire obéissait, des ailes aux talons.

Se rendre au marché était son escapade quotidienne, son petit coin de liberté dans la tyrannie besogneuse des jours. Personne sur son dos. Elle s'attardait tout particulièrement devant les « loges à viande », jamais lasse d'observer les bouchers en tabliers de cuir, fendant les carcasses à coups de hache ahan !, maniant de leurs pognes rougies les plateaux des Roberval et jetant, bons diables, des rognures de foie aux chiens qui tiraient la langue à l'entour. Il m'a plu de retrouver chez Saint-John Perse, dans *Éloges*, la même fascination pour ces scènes brutales :

« et des nègres porteurs de bêtes écorchées s'agenouillent aux faïences des Boucheries Modèles, déchargeant un faix d'os et d'ahans,

et au rond-point de la Halle de bronze, haute demeure courroucée où pendent les poissons et qu'on entend chanter dans sa feuille de fer, un homme glabre, en cotonnade jaune, pousse un cri : je suis Dieu ! et d'autres : il est fou ! »

En cuisine, Danila n'assigna jamais à Victoire que des tâches ingrates : battre les lambis, extraire la chair des crabes, écailler le poisson avec un couteau pointu, plumer la volaille, écumer la soupe, couper, hacher cives et échalotes, presser les citrons, à la rigueur, cuire le riz à la créole. Mais à l'épier comme les esclaves qui, de peur d'être punis, lisaient en se cachant, elle prit ses premières leçons, se maturant dans le secret.

3

Caldonia ne fut pas prévenue de sa mort dans un de ces rêves dont elle avait fait profession de trouver la clé.

Le jour où elle trépassa ne fut marqué par aucun de ces signes, aucun de ces présages dont les gens se souviennent par la suite avec émotion. Personne ne put dire :

— Ce matin-là, le vent a tellement soufflé que la tôle du toit a valdingué. Vol plané par-dessus les *piébwas* !

Ou :

— À cinq heures de l'après-midi, le soleil s'est embrasé. Du feu. D'un seul coup, il a pris à la souche morte du goyavier. Vloup !

Non ! Ce fut un jeudi pareil aux autres. Frais, car on était dans le temps de l'Avent, à la veille de Noël. Les flamboyants avaient troqué leur livrée de fleurs écarlates contre une robe de gousses marron et bruissante.

À cinquante-cinq ans, Caldonia gardait bon pied, bon œil. Pas un fil blanc dans sa tignasse grennée. À peine une raideur au genou droit, début de l'arthrose qui ronge notre famille. Comme d'habitude, elle se leva à quatre heures du matin et s'absorba dans l'analyse de ses rêves. Elle n'en nota aucun de sérieux et réveilla son monde, comme toujours Victoire en dernier. À présent, celle-ci ne redoutait plus l'eau froide. Elle se lavait toute seule, avec volupté, dénudant son corps adolescent, blanc, délicat, tellement différent de la carrure hommasse des femmes de la tribu. Ses seins se dessinaient à peine. Une touffe épaisse, plus claire que ses cheveux barrait son pubis. Caldonia la coiffait, tentant avec pinces, barrettes et épingles de maîtriser sa toison qui coulait d'huile. Tout en promenant le peigne dans sa tête, elle la mettait en garde contre les hommes. Elle lui en parlait beaucoup, des hommes, depuis qu'un an plus tôt, elle avait vu son sang. Elle lui contait leur scélératesse insondable. Leur traîtrise irrépressible. Leur irresponsabilité foncière. Que ne supportait-elle avec Oraison ! À soixante ans, est-ce qu'il ne venait pas de donner un ventre à une jeunesse de Buckingham qui la narguait en plein mitan de l'église ?

Victoire descendit au bourg, fit son tour sur la jetée, se rendit à son travail. Puis, comme Danila l'ordonnait, sur le marché où elle acheta ce jour-là deux kilos et demi de cochon. Peu avant le déjeuner, alors que le ragoût, libérant ses effluves, mijotait sur son lit de cives et de bois d'Inde, Chrysostome fit irruption chez les Jovial. Il bégayait que Caldonia avait lâché la banane qu'elle mangeait et était tombée raide. Le temps de la traîner jusqu'à son lit, de chercher son *poban* d'assa-fœtida au fond de la commode où elle serrait ses remèdes, son cœur ne battait plus.

Ce qui acheva de dresser contre Victoire les habitants de La Treille déjà mal disposés, ce fut son comportement dans ce malheur sans nom. La mort chez nous est spectacle. On n'admet pas que les douleurs soient muettes. Elles doivent s'accompagner d'un tapage de larmes, de cris, de plaintes, de reproches, d'imprécations contre le bon Dieu. Des désespérés se roulent à terre. D'autres

menacent de commettre un acte irréparable. Toutes les paupières sont gonflées et rouges.

La Treille n'était que lamentations. Des gens qui, de son vivant, n'avaient guère porté Caldonia, assez brusque et discourtoise, dans leur cœur, qui lui avaient à peine donné le bonjour, sanglotaient à fendre l'âme comme s'ils avaient perdu une intime. Alors que Félix, Chrysostome et Lourdes manifestaient leur peine comme il se doit, Victoire restait debout, l'œil sec. Paralysée, elle ne s'approcha pas du lit où reposait la défunte. À son chevet, Oraison, prostré, geignait, énumérant les mérites de sa compagne. Ah non ! ce jour-là, il n'était d'aucun usage pour la distraction. Cela ne l'empêcha pas, quelques semaines plus tard, de se mettre en ménage avec Isadora Quidal à qui il fit de surcroît six enfants. À quatre-vingts ans, il forniquait en apparence comme un jeunot.

Les pompes funèbres ne plombèrent pas tout de suite le cercueil et attendirent ceux de Goyave prévenus par câblogramme car, fin 1880, on avait ouvert un bureau des Postes à Grand-Bourg. À six heures du matin, le lendemain du décès, Élie débarqua du voilier *Plaît-à-Dieu*, sonné, car il avait adoré sa mère. Elle le lui avait peu rendu parce que, d'après elle, il ressemblait trop à Oraison et lui mettait en esprit de mauvais souvenirs.

— Qu'est-ce que c'est, la mort ? ne cessait de se demander Victoire.

Personne pour lui répondre.

— Hier, elle m'embrassait. Aujourd'hui, elle est partie. Où cela ?

Sous le soleil de trois heures, le cortège funéraire s'ébranla. Les enfants de chœur chantaient de leurs voix de fausset : « Je crois en toi, mon Dieu ». Le prêtre, un blondinet fraîchement débarqué de Cahors, trébuchait sous le coup de la chaleur, tel Jésus sur le chemin du Calvaire.

Après l'enterrement, on remonta à La Treille vider ce qui restait de rhum Père Labat dans les dames-jeannes et rafistoler les souvenirs de la défunte. Après une demi-dame-jeanne, on parvint à la métamorphoser en clairvoyante de première, cœur sur la main. N'avait-elle pas élucidé des centaines et des centaines de rêves pour des angoissés ? N'avait-elle pas, un certain Carême, recueilli une chienne blessée, se traînant sur trois pattes à qui tous disaient « mache », la prenant pour un voisin transformé par magie ? Surtout n'avait-elle pas comblé d'affection ce « déchet de matrice », cette sans sentiments de Victoire qui n'avait pas versé une larme sur sa dépouille ?

Somme toute, ce fut une belle veillée. Quand les habitants de La Treille se débandèrent à l'aube, les hommes vidant leurs vessies trop pleines contre les *piébwas* et gueulant *Faro dans les bois*, ils eurent la conviction d'avoir accompli ce devoir que l'on doit à chacun d'entre nous au terme de l'existence.

Désormais, Victoire dormit au bourg chez les Jovial.

Une paillasse de vétiver fut jetée à terre dans le galetas. De ce fait, elle ne revint pratiquement plus à La Treille où d'ailleurs, à part Lourdes, personne ne déplora son absence. De temps à autre, celle-ci passait s'enquérir de sa santé et dévider des cancans sans grand intérêt. Qui avait donné un ventre à qui. Qui avait quitté qui pour qui. Qui avait rossé qui. Qui était tombé raide mort. Qui était né. Et né coiffé celui-là, le front enserré d'une véritable résille. De ce fait, capable de déchiffrer les

secrets du destin.

Le dimanche, après la messe, quand Victoire aurait pu jouir d'un peu de repos, Fulgence recevait. Tout ce que la Guadeloupe comptait de politiciens socialistes bravait le bras de mer pour s'asseoir à sa table. Ces réceptions étaient un constant sujet de querelle avec Gaëtane dont cette opulence consternait l'austérité chrétienne. En quarante ans de vie commune, ce n'était point leur unique sujet de querelle, remarquez. En bon légitimiste, Fulgence se voulait libre-penseur, membre de la société « Les fils de Voltaire » alors qu'elle était un cul-bénit, passez-moi l'expression. Ces repas duraient pratiquement la journée. En bras de chemise, Fulgence débouchait bouteille sur bouteille. Saint-émilion, château-lafitte, château-margaux. Champagne : surtout le ruinart pour lequel Fulgence avait une prédilection. Quant à Gaëtane, son confesseur ne lui permettait qu'un verre de curaçao de Hollande. Danila et Victoire volaient de la cuisine à la salle à manger, les bras chargés de boudin, de burgots, de palourdes farcies, de feuilletés de crabe, de vol-au-vent de lambis, de salade d'avocat. Sans compter les plats de résistance : *bébélé*, *colombo*, *calalou*, courts-bouillons de poisson et autres délices de la cuisine créole.

Le banquet du dimanche 1er janvier 1889 atteignit des sommets inégalés. On mit, comme on dit communément, les petits plats dans les grands.

L'enfant prodigue, Thérèse Jovial, avait enfin achevé ses études de piano et, après son séjour de six ans à Cuba, revenait se fixer auprès de ses parents.

Décrivons Thérèse Jovial. Souple et savoureuse comme un roseau de canne à sucre, elle était extrêmement bien proportionnée, un tanagra dont son père soulignait avec fierté la taille de guêpe. Elle avait le nez mutin, une paire d'yeux mourants et les joues criblées de gracieux « signes de chair ». Il n'y avait qu'une ombre à ce tableau charmeur. Sa couleur. Oui, son teint. Un noir épais. Noir goudron. Sans rémission. Elle le tenait de Fulgence, ce noir, Gaëtane étant très claire. Du coup, ceux qui la jalousaient la surnommaient Kongo. Ou plus grossièrement encore « *bonda à chodiè* ». Ce trait peut expliquer qu'à vingt-six ans, elle soit encore fille. Certes, les incrédules rétorqueront qu'à l'époque, un teint noir assurait la légitimité et, partant, le succès des politiciens auprès des masses. Mais politique n'est pas esthétique. Cette couleur constituait pour la jeune fille un handicap. À La Havane, le guitariste Eduardo Sandoval aurait bien joué en duo avec elle toute la vie. Hélas, il appartenait à la mulâtraille et sa famille avait mis le holà.

Les manières gâtées d'enfant unique de Thérèse étaient tempérées par une grâce extrême. Elle s'exprimait en français avec un zozotement qui ne manquait pas de piquant. Son espagnol était sans fautes. Son kréyol aussi. À l'imitation de son père, elle n'avait pas honte à le parler, ni même, à l'occasion, à le tourner en rimes. Bref, répétonsle, c'était une honte que les prétendants ne s'arrachent pas ce joyau.

Thérèse était descendue du voilier de Grand-Bourg peu après le jour de Noël avec trois malles de cuir espagnol bourrées de cadeaux comme à l'accoutumée : un châle brodé pour sa mère, un chapeau panama pour son père et de ravissants escarpins rouges pour Victoire. Victoire n'avait jamais porté de souliers de sa vie. Jusqu'alors, ses pieds s'étalaient nus sur la rocaille des chemins. La plante rugueuse et crevassée. Les ongles gris et tranchants comme des *krazur* de palourdes. Les orteils pointant comme les yeux d'un crabe. Néanmoins, elle parvint à enfiler ses escarpins rouges. *Maché kochi. Maché kan memn*. Sa garde-robe, deux sarraus en toile à sac, chagrina

Thérèse, éprise d'harmonie. Elle lui fit couper deux tabliers de soubrette, serge noire et collerette blanche, trois *golles*, sans parler d'une robe matador en satin vert sombre et mauve avec un foulard pomme pour la grand-messe. Personne ne comprenait pourquoi Thérèse accablait de ses bontés Victoire que les années ne rendaient pas plus amène. Quel contraste ! L'une svelte dans ses habits à la mode et coiffée de ravissants taupés. L'autre à seize ans en paraissait treize tout au plus. Un madras noué sans goût ni grâce lui sciait le front au ras de ses yeux sans couleur. Elle ne souriait jamais. Elle se mouvait raide comme un *bwa-bwa*.

Hors ces modifications vestimentaires, l'arrivée de Thérèse ne changea pas grand-chose à la condition de Victoire chez les Jovial. Chacune se tint à la place assignée par le destin. Pas de familiarité entre marraine et filleule. Il est certain que sous ses airs frigides, la seconde portait à la première la dévotion que l'on réserve au saint sacrement. Celle-ci se laissait adorer avec une indifférence complaisante. Je n'ai connaissance d'aucun causer, aucun échange entre elles sur quelque sujet que ce fût.

Moi, un point me blesse. Thérèse qui se targuait d'être militante pour la cause des femmes, et qui avait lu Mary Wollstonecraft dans sa traduction espagnole, ne songea jamais à apprendre à lire et écrire à sa protégée. Ainsi, elle l'aurait tirée de l'obscurantisme dans lequel elle vécut sa vie. Elle lui aurait ouvert les portes d'un autre avenir. On peut même imaginer que son existence tout entière aurait été changée. Les occasions ne manquaient pourtant pas. À l'époque, les Frères de Ploërmel dispensaient gratis des classes du soir pour adultes. Bref, les rapports entre les deux jeunes filles étaient des plus réduits. Victoire était chargée d'apporter le *tray* du petit déjeuner à neuf heures tapantes car Thérèse était gratifiée d'une faculté adolescente de dormir. L'aurait-on laissée à elle-même qu'elle aurait sommeillé jusqu'à midi, ce qui n'est pas chrétien. Victoire apportait du café que l'autre appréciait à la cubaine, doux et parfumé. Des fruits, papaye, goyave, orange bourbonnaise, rafraîchis grâce à de la glace pilée. Elle s'approchait du lit et souflait timidement :

— *Ninnainne, lévé*.

Thérèse s'étirait avec des mines de chatte dans son lit à mascaron en bois de poirier clair, s'asseyait dans le désordre des draps de toile fine, souriait et congédiait Victoire d'un geste de la main. Cela se limitait là.

À la différence de La Pointe ou de Saint-Pierre à la Martinique, Grand-Bourg ne pouvait se vanter ni d'un théâtre, ni de salles de concert. Chaque mardi, les amis de Fulgence et Gaëtane, composant l'embryon de bourgeoisie locale, se réunissaient dans le salon pour écouter Thérèse. Celle-ci n'exécutait à leur intention que des morceaux simples : un peu de Chopin. Parfois du Litz, pas trop virtuoso. Ou *Le Carnaval de Venise*, *Le Siège de Saragosse*. Victoire au lieu de présenter aux invités les coupes de sorbet koko et les tuiles faits maison, malgré les regards furibards de Danila, osait s'asseoir derrière un latanier en pot et écouter, transportée, les flots d'harmonie.

Le clou de ces concerts privés se produisait quand Thérèse jouait les *Cantos Flamencos*, des ballades gitanes anonymes qu'elle avait elle-même adaptées pour le piano.

4

Au déjeuner du 1er janvier 1889 qui réunit trente-quatre légitimistes, Fulgence présenta à la ronde son protégé, le nouvel instituteur à l'école des Basses. Dernier Argilius, fils d'un pauvre cultivateur de la région de Saint-Louis, portait ce prénom, ses parents ayant voulu signifier haut et fort au bon Dieu que c'était assez. Après quatorze enfants en vie et quatre décédés, ils n'en voulaient plus, de ses dons. Il était un des premiers titulaires du brevet colonial, membre du Comité de la jeunesse républicaine. On chuchotait qu'il était un ancien militant du parti légitimiste, un « zambo ». On l'aurait vu, après des élections, le bâton à la main et le front menaçant, patrouillant les rues à la poursuite de gens à peau claire. Une photo le montre dans un ouvrage de Jean-Pierre Sainton, historien guadeloupéen. Le teint très noir comme il se doit, une épaisse chevelure crépue moutonnant au-dessus d'un front bombé, le regard volontaire, le nez large, la bouche nettement dessinée, enserré dans une redingote sombre. La mine arrogante et railleuse. *On bel nèg !* selon l'expression consacrée. Toutes les femmes le dévoraient des yeux, s'attardant subrepticement sur le trésor que sanglaient ses impeccables pantalons de drap.

Il écrivait des éditoriaux dans les diverses feuilles de choux de Légitimus. J'en ai retrouvé un : « Nous avons faim, nous avons soif, nous sommes pieds nus, nous manquons de travail ; nous n'avons point de foyers, nous vivons à la grâce de Dieu. La misère en souveraine domine dans nos familles. Nos femmes ont perdu toute beauté, meurtries sous le talon du besoin. »

Si je reproduis cette prose grandiloquente au risque d'ennuyer mon lecteur, c'est que je désire poser une question que je crois importante. Dernier Argilius est passé à la postérité au même titre que Jean-Hégésippe Légitimus comme un ardent défenseur des nègres opprimés, illettrés, tout juste sortis de la matrice de l'esclavage. Quand il trépassa tragiquement en 1899, le pays entier prit le deuil. Depuis, des thèses, des monographies, des mémoires ont été rédigés à propos de ce modèle, de ce martyr. Ma question donc : Qu'est-ce qu'un homme exemplaire ? Ne comptent que les écrits, les discours et les gesticulations en public ? Quel poids la vie personnelle, le comportement intime ? Dernier Argilius a profité dont on ne sait combien de femmes, gâché la vie d'au moins une d'entre elles, planté je ne sais combien de bâtards poussés sans père. Cela n'importe pas ?

Dès la minute où les yeux de Thérèse et de Dernier se rencontrèrent, des étincelles en jaillirent qui embrasèrent leur corps. Au repas, il attira un siège à sa gauche et lui livra pêle-mêle à l'oreille tous les clichés : enfance misérable, humiliations dans l'adolescence, passion pour la Race dès le plus jeune âge. Au dessert, elle s'assit au piano et l'accompagna comme il entonnait de sa voix de basse des rengaines politiques que tous les convives reprirent en chœur avec une frénésie exacerbée par l'alcool ingurgité :

Nou voyé on blanc alé
I pa fè annnyen ban nou
Voyé on pwèmyé milat
I pa fè annyen ban nou
Voyé on dézyèm milat
An nou voyé Léjé alé pou i défann no z'entéré
An nou voyé Léjé alé pou i monté o Pawlèman !

Pendant ce temps, leur sang bouillait à l'intérieur de leurs corps. La sueur brûlante du désir les inondait. En auraient-ils eu la liberté qu'ils se seraient précipités dans la chambre de Thérèse et, faisant fi de ces préliminaires bourgeois, auraient passé aux actes. Au lieu de cela, ils durent attendre une longue semaine, le temps de déjouer la vigilance de Danila et surtout de Gaëtane qui, à toute heure, répétait à sa fille :

— *Pa ti ni konsomasyon san bénédisyon*. Pas de consommation sans bénédiction.

Cependant, la passion, si passion il y avait, n'aveuglait pas entièrement Dernier. Il conçut un projet qui reçut l'agrément des cadres et des camarades du parti à La Pointe, avec lesquels il était en étroite correspondance. Avec Thérèse, il animerait une association visant à conscientiser les laborieuses masses marie-galantaises par la pratique des arts. Il proposa de la baptiser : « Aux arts, citoyens ». Thérèse pencha pour : « Aux arts, nouveaux citoyens ». Mais, Dernier jugea l'adjectif inutile, voire redondant et son jugement prévalut. Cabarets littéraires, soirées de poésie, récitals de musique se succédèrent donc dans la salle des fêtes de la mairie repeinte à neuf. À part l'habituelle poignée d'amis de Fulgence et Gaëtane, elle resta désespérément vide.

Pour la fête de la Sainte-Cécile, Thérèse parvint à faire venir de La Pointe l'orchestre philharmonique. Les quarante-trois musiciens dans leur uniforme blanc et bleu, casquette blanche, se disposèrent devant la mairie et jouèrent à la perfection des extraits de l'œuvre de Meyerbeer. À part quelques gamins déguenillés, dévorant du *grabyo koko*, pas un paysan, un travailleur agricole, un pêcheur, un prolétaire, quoi ! ne prit la peine de se déplacer. Thérèse en fut si mortifiée qu'elle se rangea à l'avis de Dernier qui proposait de porter leurs efforts en milieu scolaire. Là, au moins, l'audience était captive. Le directeur d'école, M. Isaac, pètesec mulâtre, était roidi dans ses préjugés. Cependant, il redoutait les légitimistes et accéda à toutes les requêtes.

Thérèse et Dernier décidèrent alors de former une chorale. Malheureusement, ils ne purent tomber d'accord. Thérèse féministe, répétons-le, entendait y associer des voix de filles et faire chanter le célèbre Alléluia du *Messie* de Haendel. Dernier, à qui la mixité déplaisait, était partisan d'enseigner les mêmes airs que les socialistes de la Chorale ouvrière de La Pointe.

Cependant, Marie-Galante, impatiente, était tout oreilles pour l'annonce des fiançailles.

Des indiscrétions avaient révélé la liaison. Il est vrai que les amants ne se cachaient pas. Ils galopaient à cheval à travers l'île pour se rejoindre, Thérèse, les fesses moulées dans un vieux pantalon de son père, ses cheveux décrêpés au fer

chaud, retenus par une résille. Ils se rencontraient dans la case d'un des frères de Dernier. Pour pallier la modestie du cadre, celui-ci y avait fait emménager un lit en bois de courbaril et un miroir ovale dans lequel, à ce qu'on chuchotait, le couple se mirait nu avant les pénétrations. Malgré cela, les gens étaient indulgents. D'abord parce que péché d'amour n'est pas péché. Et puis, placer Pâques avant Carême n'est pas un crime ! Qui ne l'a commis ? Tout compte fait, quel mariage échappe au *béni-rété* ? Les jeunes filles qui espéraient être demoiselles du cortège avaient choisi leurs parures sur les catalogues du *Printemps*. D'autres s'aidaient de patrons. Thérèse, artiste jusqu'au bout des ongles, dessinait sa robe de noces sur des feuilles de papier écru et montrait ces croquis à la couturière de sa mère qui hochait la tête, impuissante.

— *An pé'é jen pé !*

Au lieu de ce qu'on escomptait, le 23 décembre 1889, Dernier Argilius se glissa dans le vapeur qui partait pour La Pointe. Un peu surprise, Thérèse ne s'inquiéta pourtant pas outre mesure de ce voyage. Elle savait qu'il répugnait à célébrer la fête de Noël à la manière catholique. Comme son mentor politique, il rêvait d'associer au 24 décembre l'anniversaire de la mort de Victor Schœlcher : unir dans la même pensée le Sauveur de la race noire et le Libérateur de la race juive. Elle ne commença de soupçonner la vérité que lorsque de bonnes âmes vinrent l'informer que Dernier avait vidé sa maison des Basses de ses papiers, de ses vêtements et surtout des volumes de sa bibliothèque. Éperdue, elle courut trouver M. Isaac qui confirma que, bon débarras, Dernier Argilius avait quitté définitivement Marie-Galante. À la demande de Jean-Hégésippe Légitimus, il tournait le dos à l'enseignement pour se consacrer entièrement au journalisme. Plus tard, il devait prendre la direction de l'organe de presse : *Le Peuple.*

Thérèse supplia à deux genoux Fulgence — père outragé qui menaçait d'écrire illico à Légitimus pour lui révéler l'inqualifiable conduite de son favori — de se tenir coi. Elle lui rappela qu'il n'y avait jamais eu promesse de mariage au vrai sens du terme. Quand, non sans mal, elle lui eut arraché la promesse de ne rien faire, elle avala un plein flacon de ce qu'elle prit pour de l'arnica. En réalité, c'était un purgatif que Gaëtane s'était concocté avec du casse et de l'huile de palma-christi. Son corps se couvrit de feux. Elle défèqua huit jours durant et faillit bien y passer. Déshydratation, chute de tension et tutti quanti. Elle reprit connaissance pour être aveuglée par une photo en première page de *L'Émancipation* : Dernier Argilius conduisant pieusement un pèlerinage au musée Schœlcher, inauguré en grande pompe deux ans auparavant, devant une foule de prolétaires émotionnés. Elle perdit conscience derechef. Au bout d'un mois, elle réchappa, si faible que Léonora Bilé, une kongo, savante en l'art des feuilles, sortait chaque jour de Trianon pour masser son corps amaigri avec de l'huile de coco dans laquelle avait macéré l'écorce de fagarier.

Un malheur, c'est connu, n'arrive jamais seul. Therèse se remettait petit à petit de cet abominable abandon, quand on découvrit que Victoire qui, comme à son habitude, ne trahissait rien, ne disant pas un mot plus haut que l'autre, cachait un ventre sous ses golles. Danila qui la pistait depuis des semaines s'était aperçue qu'elle ne lavait plus chaque mois des haillons ensanglantés. Disons la vérité, elle nourrissait au fond d'elle-même une intuition, inavouable. Quand elle fit part de ses soupçons à Gaëtane, celle-ci douta. Est-ce que Victoire ne prenait pas la communion chaque

dimanche à la messe de huit heures ? Commettrait-elle pareil péché mortel ? Il fallut que l'autre, pour étayer son accusation, oblige la malheureuse Victoire à dénuder une calebasse encore modeste, pourtant déjà inimitable, séparée par une raie médiane plus sombre et coiffée par l'énorme timbale du nombril.

Enceinte !

Pour qui ? Par qui ?

Ainsi qu'Oraison avec Éliette, dix-sept ans plus tôt, Fulgence, appelé à la rescousse de son bureau en mairie, se défit de son ceinturon. Victoire était moins résistante que sa mère. Comme le cuir l'ensanglantait aux épaules pour la cinquième fois, elle lâcha le morceau et laissa échapper un nom. Celui-là même que Danila n'osait se prononcer.

Thérèse présente tomba en état.

Personne ne saura jamais rien des relations de Victoire, ma grand-mère, et de Dernier Argilius.

Raturée cette histoire-là. Rayée des mémoires. Mais, je veux savoir.

Comment se dirent-ils qu'ils se désiraient ? Où se rencontraient-ils ? Combien de fois ? Comment se cachèrent-ils dans une île où rien ne se cachait ? Victoire fut-elle très vite grosse ? Qu'est-ce qui l'anima ? Son cœur adolescent, qui n'avait jamais servi, s'embrasa-t-il au premier regard, lors de ce fameux repas de Nouvel An ? N'eut-elle aucune considération pour sa marraine Thérèse dont personne n'ignorait la passion ? Ou voulut-elle se venger de son arrogance ? À des amis intimes, Thérèse confia des années plus tard :

— Malgré tout le bien que je lui ai fait, elle m'a toujours jalousée. Je lisais cela dans ses yeux, mais ne voulais pas y croire.

Elle prétendit que Victoire n'éprouva jamais rien pour Dernier. Elle ne fit que rechercher un homme d'importance, « un père valable ». Elle la traita d'ingrate, de calculatrice et de manipulatrice. Je n'en crois rien.

Quant à Dernier, personne ne saura jamais pourquoi celui qui possédait la jeune fille la plus en vue de Marie-Galante coucha en même temps dans son lit une des plus déshéritées. Ni pourquoi il leur donna dos, l'une comme l'autre en même temps.

Je ne peux donc qu'imaginer.

Ce ne fut pas un viol, cela j'en suis sûre.

À ce futur gendre qu'elle souhaitait retenir par l'estomac, Gaëtane envoyait de petits plats. Chaque midi, Danila empilait de la vaisselle sur un tray qu'elle recouvrait d'une serviette brodée. Ce tray sur la tête, Victoire trottinait jusqu'aux Basses qui était alors un faubourg populeux aux portes de Grand-Bourg. Elle ne trouvait jamais Dernier chez lui. Soit qu'il s'attarde à l'école avec des cancres. Soit qu'il prenne un sec au débit de boissons Le Rayon d'Argent avec des ouvriers agricoles du parti. Elle poussait la porte jamais fermée à clé en ces jours où voler était inconnu et disposait le repas sur la table. Ce moment-là aussi était un temps de liberté dont elle profitait à sa guise. Pour se mettre en conformité avec ses opinions politiques, Dernier n'habitait qu'un deux-pièces case, une maisonnette modeste. Pourtant l'endroit était unique. Des livres ! Que de livres ! Il y en avait tout partout. En tas par terre. Empilés en désordre sur des étagères le long des cloisons. Certains

exemplaires étaient écornés. D'autres annotés. D'autres enfin, carrément en morue. On sentait que celui qui possédait ces livres-là, les aimait, les consultait. Pas comme Fulgence qui gardait ses ouvrages reliés pleine peau dans deux cabinets vitrés en acajou de Honduras et n'y touchait jamais.

Quel objet magique un livre ! C'est encore plus vrai pour celui qui ne sait pas lire. Il ignore alors qu'existent de mauvais livres, ne valant pas qu'on sacrifie des forêts pour les imprimer.

Elle les tournait et les retournait entre ses paumes. Parfois, elle les ouvrait et considérait ces signes pour elle indéchiffrables. Elle regrettait son ignorance. Pourtant son cœur ne formulait aucun reproche à l'endroit de Caldonia. Elle ne voulait se souvenir que de sa tendresse. Dans la solitude où elle vivait, elle ne cessait d'entendre la voix bougonne et affectueuse répétant les devinettes dont elle connaissait les réponses par cœur, mais qu'elle prétendait à chaque fois chercher :

— *On ti bòlòm ka plin on kaz ?*

Un jour. On étouffait. Des éclairs de chaleur parcouraient le ciel. La mer rougeoyait tel un lingot d'or en fusion. Gueule ouverte, les chiens ne songeaient plus à se flairer le derrière et cherchaient l'ombrage. Livides, les anolis tiraient leurs couteaux aux branches des hibiscus. Victoire arriva aux Basses en nage. Fait exceptionnel, Dernier était présent. Ayant tombé la redingote, la chemise largement ouverte sur sa poitrine poilue, il s'éventait avec un journal. Elle le salua timidement de sa voix voilée, comme rouillée.

— *Ben l'bonjou, Misié !*

Il examina le tray, goûta la nourriture avec une moue, haussa les épaules, s'exclama en créole :

— Quelle portée de sans-entrailles qui t'envoient porter à manger sous un pareil soleil !

Victoire ne manifesta rien. Partageait-elle son avis ? Il disparut dans la chambre, en revint avec une serviette-éponge qu'il lui jeta :

— Va te laver la figure dans la salle d'eau, ordonna-t-il.

Salle d'eau était un bien grand mot. Un treillage délimitait un espace derrière la case où se trouvaient une jarre à moitié remplie ainsi que les ustensiles nécessaires aux besoins et à la toilette. Victoire obéit et sortit au-dehors. Il s'avança sur le seuil pour la fixer de ses yeux impérieux. Par pudeur, elle hésita à dénouer son mouchoir devant lui. Quand elle s'y résigna, d'un coup, ses cheveux noirs lui roulèrent jusqu'aux épaules.

— Comment t'appelles-tu ? cria-t-il.

— *Victwa, misié !*

— Tu es d'où ?

— La Treille, oui !

Elle remplit une bassine, se lava le visage et le cou, se sécha, puis retourna à l'intérieur. Il avait repris place dans la berceuse et releva la tête pour la dévisager avec une attention soutenue, caressant ses seins de l'œil. Sous le feu de ce regard, elle rassembla la vaisselle de la veille et s'apprêta à prendre son congé.

Alors, il se leva et marcha sur elle :

— Pas si vite ! Tu es bien pressée.

Il la prit par le bras.

Firent-ils l'amour ce jour-là ? C'est peu probable.

Je crois au contraire qu'elle fut effarouchée. Effarouchée par ce toucher, par cette odeur d'homme qui lui emplissait les narines pour la première fois. Elle se dégagea, assujettit son tray sur sa tête et fonça vers le bourg. Les gens qui la voyaient passer, pareille à un bolide, allongeaient le cou. Après quoi cette folle courait-elle ? Une insolation, c'est tout ce qu'elle attraperait.

Du premier jour, s'éveilla le soupçon de Danila. Soupçon monstrueux. Aussi, dans le malheur qui s'ensuivit, elle ronchonna que son cœur ayant sauté dans sa poitrine, l'avait avertie avant tout le monde.

Elle mettait la dernière verdure à un blaff d'oursins quand Victoire déboula, rouge et suante. Elle revenait des Basses, se remémora Danila. Que fuyait-elle ? Inutile de lui poser une question, elle ne répondrait pas. Danila observa ses mains tremblantes, maladroites à ranger la vaisselle qu'elle ramenait, sa gaucherie accrue. Elle manqua s'étaler en traversant la cour. Chargée d'assaisonner la salade, elle confondit salière et poivrière. Débarrassant la table, elle disposa les couverts en croix sous le nez de Gaëtane, s'attirant une verte réprimande à laquelle elle ne prêta visiblement aucune attention.

Ensuite, elle ne toucha pas au repas plus modeste, ni entrées ni desserts, qu'elle prenait avec Danila dans la cuisine. Elle resta à rêvasser, le menton reposant sur la paume de la main avant de s'attaquer à la vaisselle et de casser d'un seul coup deux ramequins.

Un matin, elle, généralement muette comme un poisson-coffre, fredonna en mettant le linge à blanchir.

Un vieil air de veillée qu'Oraison chantait à La Treille, à chaque fois, au milieu d'éclats de rire en gerbes. Un vieil air qu'affectionnait Caldonia :

Zanfan si ou vouè
papa mò
Téré li an ba tono la
Sé pou tout gout
Ki dégouté
Y tombé an goj a papa

Dans sa stupeur, Danila occupée à pétrir la pâte des marinades aux légumes, se *graja* le majeur gauche qu'elle confondit avec un morceau de giraumon.

Si les gens avaient des yeux pour voir, mais les gens sont aveugles, c'est bien connu, et ne distinguent rien qui soit au-delà du bout de leur nez, ils se seraient aperçus d'une chose : c'est que sa beauté, jusque-là discutable, controversée, niée même, éclatait.

La voilà soudain moins mauviette, moins adolescente. Plus Ti-Sapoti pour deux sous. La chevelure épaissie en forêt noire. Subrepticement, l'embonpoint alourdissait ses seins, arrondissait ses épaules. Son teint trop blême se veloutait, s'ombrait.

Danila, rendue perspicace par la haine, était la seule à s'apercevoir de cette

métamorphose. D'autant plus suspecte que Victoire ne touchait plus à son manger. Ce qui la nourrissait lui était insufflé par des baisers. Des caresses. Des mots doux. Venant d'où ça ?

D'un homme, pas de doute.

Il n'y a que l'amour pour vous embellir une femme de cette façon-là. Ce n'est pas seulement le sentiment. Mais l'acte. Faire l'amour.

De quel homme s'agissait-il ?

Danila se refusait à imaginer l'inimaginable, a fortiori à nommer l'innommable. Elle avait porté Thérèse *mabo* sur les fonts baptismaux. Elle avait torché son derrière, lavé son linge menstruel. Elle n'avait aucune preuve, mais aurait aimé lui crier :

— Attention ! Ouvre tes deux yeux ! Tu es là, tu la prends pour une enfant, mais elle n'est pas l'enfant que tu crois. C'est une vicieuse de première grandeur ! Une femelle cardinale !

Cinquante ans plus tard, quand Danila mourut, elle était encore bourrelée de remords. Elle se battait la coulpe : « *Mea culpa, mea maxima culpa.* » C'est qu'elle l'avait entendue chuchoter : Dernier était un foutu coureur. Sous couvert d'alphabétisation, c'était chez lui un défilé de paysannes. Selon certains bruits, il était le père du garçon de Marinette qui travaillait sur l'habitation Folle-Anse et aussi celui de Toinette qui labourait à Buckingham. Pourtant, elle n'avait fait part de ces rumeurs à personne. Même pas à son confesseur. Qu'est-ce qui la retenait ? La peur de faire mal à son adorée Thérèse. Résultat !

Son cœur avait sauté, c'est vrai. Mais, en fin de compte, à quoi cela avait-il servi ? Personne n'en était sorti sain et sauf. Elle n'avait pas protégé celle qu'elle adorait.

Ce qui me révolte, c'est que, dans cette affaire, personne ne considéra jamais Victoire comme une victime. J'excuse Thérèse que sa propre douleur aveuglait. Mais les autres. Pas un instant d'apitoiement. Victoire avait à peine seize ans. *Statutory rape*. Dernier avait deux fois son âge. Il était instruit, notable respecté, voire renommé. Tous la traitèrent comme une criminelle. Je me plais à penser qu'elle cacha ses larmes dans son galetas, se révolta contre son ventre, mais ne se plaignit pas, écrasée par la solitude et la conviction de son peu d'importance. Peut-être aussi attendit-elle un mot qui ne vint pas de Thérèse ?

— Nous voilà flouées toutes deux. Toi au moins, tu portes l'avenir dans ton ventre. Moi...

Fulgence pria Oraison de venir le débarrasser de sa fille. Elle avait dérespecté la sainteté de sa maison. Oraison s'amena à huit heures du matin — il n'avait pas pris la mer ce jour-là — flanquée de Lourdes. Mis au courant de son forfait, il se jeta sur Victoire et lui administra un tel soufflet qu'elle tomba, le sang à la bouche. Alors il se rua sur elle à coups de pied et de poing. Sous les yeux terrifiés de Gaëtane, Fulgence dut le retenir.

S'il voulait tuer son enfant, qu'il le fasse ailleurs. Pas d'assassinats sur son plancher.

Sans un au revoir, sans un merci, à plus forte raison sans un sou, Victoire quitta la maison où elle avait trimé plus de six ans. Elle serrait contre son ventre le panier caraïbe contenant les golles et la robe matador que Thérèse n'avait pas songé à lui

reprendre.

Elle n'en menait pas large, la pauvre Thérèse. Son drap monogrammé tiré au-dessus de sa tête, elle pleurait et hoquetait depuis la veille. Elle avait refusé d'ouvrir à Gaëtane qui considérait avant tout l'humiliation :

— Aïe, bon Dieu ! Les gens vont rire de nous.

— Roï, roï ! Comment je vais faire devant les gens à la grand-messe ?

— Jésus, Marie, Joseph, couvrez-nous de votre miséricorde !

Elle laissa entrer Danila qui lui portait un thé de *zèb à fè*. Elle se saisit de la tasse dans ses mains tremblantes :

— *I pati ?*

Danila fit oui de la tête et il s'ensuivit un long moment de désarroi.

Deux mois plus tard, Thérèse réserva une cabine de première classe, deuxième catégorie à bord du *Louisiane*, un paquebot de la compagnie générale transatlantique. Sans égard pour la douleur de ses parents qu'elle ne devait plus revoir vivants, elle se rendit en France où elle s'installa définitivement. Quelque chose était brisé en elle. Elle avait perdu son entregent, son assurance. Elle acheta un trois-pièces, rue Monge, face aux arènes de Lutèce et gagna médiocrement sa vie en donnant des leçons de solfège aux enfants de la bourgeoisie de couleur. Elle fredonnait en s'accompagnant au piano la mélodie bien connue, toujours d'actualité :

J'ai pris mon cœur, j'ai donné à un ingrat
À un jeune homme sans conscience
Qui ne connaît pas l'amour
Ah ! n'aimez pas sur cette terre
Quand l'amour s'en va, il ne reste que les pleurs !

Elle ne parla guère de cette époque-là. Généralement, assise à son piano, elle la résumait ainsi de sa jolie voix cassée :

— J'ai réchauffé une vipère dans mon sein. Elle m'a piquée. Je suis finie. Voilà tout.

Parfois, entre deux arpèges, elle s'échauffait et interrogeait d'un ton de désespoir :

— Pourquoi ? Pourquoi est-ce arrivé à moi ? Je n'avais rien fait pour mériter pareil coup du sort. J'étais pure. Une vierge. Naïve.

Elle ne se maria jamais.

Oraison marchait devant, le torse bombé de colère. Sacrées femelles dont le ventre ne féconde que honte sur honte ! Suivaient Victoire et Lourdes, compatissante celle-là. À la sortie du bourg, là où s'élève aujourd'hui le Centre MauriceBishop, Lourdes passa affectueusement son bras sous celui de sa nièce qui s'appuya contre son flanc. Malheureusement à ce moment précis, Oraison se retourna et surprit leur geste d'affection. Il les envoya valdinguer, l'une à droite, l'autre à gauche. Victoire perdant l'équilibre, tomba dans le dalot et se tordit la cheville. Dieu merci ! Son ventre n'en souffrit pas.

En quelques années, La Treille avait bien changé. La moitié des habitants avaient émigré vers la Guadeloupe, laissant leurs cases à l'abandon. Les herbes coupantes, les manzels marie remplissaient les jardins-guinée d'autrefois. Les arbres étaient rongés de pyéchans. Les ronces Saint-Domingue à fleurs blanches rivalisaient avec le glyricidia à fleurs mauves. Plus de bœufs ruminant sous l'ombrage des mombiniers. Plus de cabrouets, bras baissés, espérant la charge. Une atmosphère de désolation. Quand Oraison s'était mis si pressé avec Isadora, Félix, Chrysostome et Lourdes n'avaient pas toléré l'insulte à la mémoire de Caldonia. Ils avaient emménagé de concert dans une case à l'autre bout de la section. Puis Félix et Chrysostome s'étaient mis en ménage et installé chacun à sa guise. Félix étant le parrain de Victoire, c'est à lui qu'Oraison amena la criminelle, la jetant d'une bourrade à ses pieds. Félix avait donné à Victoire sa bouillie de dictame ; il l'avait fait courir à dada sur son dos ; il lui avait taillé des cabrouets dans des graines d'avocat. Et puis, Victoire n'était pas la première ni ne serait la dernière à pousser un ventre à crédit. La mode était faite pour durer et, à coup sûr, durerait longtemps. Dans le fin fond de son cœur, il était d'avis qu'on devait l'épargner. Il fallait surtout condamner la scélératesse de ces Grands Nègres, donneurs de leçons, qui ne valaient pas mieux que les *ti nèg*, voire les *nèg mawon*. Mais Destinée, sa compagne, ne toléra pas cette roulure sur son plancher. Il dut s'incliner.

Lourdes ne demandait pas mieux que d'hériter de Victoire. Mais l'argent lui faisait cruellement défaut. Comment nourrir cette bouche en plus ? À force de réfléchir, il leur vint une idée.

Victoire avait jusque-là échappé à la servitude de la canne. En ce moment, c'était la seule issue. Puisqu'elle ne savait manier ni la houe ni le coutelas, elle offrirait ses services comme amareuse. Suffisait de se confectionner une robe et des mitaines avec des morceaux de toile à sac et de vieux chiffons. Les deux femmes besognèrent toute la nuit et, dans la grisaille du matin, prirent le chemin de la plantation.

C'était le mois de la récolte.

Le soleil se cachait, timide encore dans un coin du ciel. Pourtant, déja, des dizaines d'hommes et de femmes en guenilles s'affairaient. Déja, les cabrouets tirés par des bœufs sans force cahotaient à travers les pièces-cannes. N'est pas amareuse qui veut. Cette activité est assurée par des sociétés, véritables convois d'antan, composées de femmes âgées, voire vieillardes, trop usées pour débroussailler ou dessoucher.

José, le commandeur, mulâtre lui-même, prit-il le ventre de Victoire en pitié ?

Toujours est-il qu'il accéda à sa requête. Sous le soleil peu à peu enhardi, elle brava l'épuisement, la gratelle et les vertiges pour fournir son compte de piles.

C'est Lourdes qui fut contente ! Relevant sa jupe sur ses jambes en arceaux de *kako dou*, elle se livra à tant de pitreries qu'elle arracha un sourire à Victoire.

Venant après tant de mauvais jours, la soirée fut douce. Et la nuit qui suivit plus douce encore.

Hélas ! Le lendemain, elles n'eurent pas sitôt mis le pied dans le champ, qu'au milieu des rires et des lazzis grossiers s'éleva un chant. Il était question d'une mulâtresse, salope dans la dèche, qui après avoir pris son compte d'hommes, volait le pain de la bouche des pauvres négresses. Victoire s'enfuit, les jambes à son cou.

Ce fut la première et la dernière incursion de ma grand-mère dans la canne.

Quand même, elle ne baissa pas les bras. Malgré sa condition, son ventre qui

pointait, elle n'arrêta pas de chercher du travail. Peu après, sa vie commence. Je la retrouve cuisinière au service de Rochelle Dulieu-Beaufort, épouse du propriétaire de l'usine à sucre de Pirogue. Cuisinière ! Avouons que la prétention était hardie, puisque, rappelonsle, chez les Jovial, elle n'avait jamais fait qu'assister Danila. Pourtant, dès le premier jour, son destin prit forme. Elle révéla sa main incomparable. Elle conquit la famille Dulieu-Beaufort avec un velouté au giraumon et aux crabes noirs. Les Dulieu-Beaufort étaient le symbole des aléas de fortune de certains blancs pays. Ils avaient successivement cultivé le tabac et de l'indigo ; mis sur pied une boniferie, qui produisait, à les en croire, le meilleur café de la Guadeloupe. Un des leurs, ami de Dominique Guesde qui, comme lui, tâtait la plume avait inventé le slogan :

Sèl kafé di kalité, sé kafé Gwadloup. Le seul café de qualité est le café de Guadeloupe.

Hélas, à la suite d'un cyclone, Marie-Galante perdit tous ses plants de café et de coton. À présent, ils se tournaient vers le sucre alors qu'à La Pointe, M.Souques s'apprêtait à coiffer au poteau tous les usiniers avec Darboussier. Ils vivaient donc à l'économie au Maule. Dans leur élégante maison de bois incorruptible, couverte en essentes, Rochelle mesurait l'huile et le riz des repas, n'allumait qu'une lampe à pétrole pour éclairer douze pièces. Victoire ne pouvait présenter aucune référence et était enceinte gros ventre ? Qu'à cela ne tienne ! Deux excellentes raisons de la sous-payer !

Les Dulieu-Beaufort étaient parvenus à fiancer leur aînée, Anne-Marie, une beauté âgée de seize ans, à Boniface Walberg que les péripéties sucrières avaient poussé à devenir négociant sur le quai Lardenoy à La Pointe. Outrée d'être vendue à un homme qu'elle méprisait pour son inculture musicale, Anne-Marie s'enfermait dans sa chambre avec son alto et jouait, jouait.

Étrange, cette passion pour la musique dans une famille matérialiste ! Une marraine affectionnée remarquant son oreille peu commune lui avait fait cadeau d'un violon à ses quatre ans. Elle s'endormait avec, couché entre ses jambes. C'était la première chose qu'elle empoignait à son réveil. Ses parents avaient été obligés de l'envoyer au conservatoire de Boulogne, près de Paris. Elle y apprenait, outre le violon, la guitare et la flûte à bec quand la déconfiture familiale l'avait obligée à revenir à Marie-Galante. Depuis, elle s'appliquait avec succès à se rendre odieuse à tous.

Elle ne tarda pas à remarquer la nouvelle cuisinière. Non parce qu'elle filait sublimement le gombo, un onctueux obtenu grâce à un surcroît de feuilles de siguine, mais parce que, par deux fois, entrant dans sa chambre à l'improviste, elle l'avait surprise, tenant son violon à hauteur de poitrine.

— Tu aimes ma musique ? avait-elle interrogé, étonnée.

— *Oui, mamzel !* avait soufflé Victoire.

Les Noirs ont-ils l'oreille à autre chose qu'à la bamboula ? Si oui, cela confortait la théorie d'Anne-Marie selon laquelle il ne doit pas exister de hiérarchie entre les formes de musique. Ceux qui qualifiaient le gwo ka, le bèlè, le meringué ou le mazouk *de mizik a nèg*, donc de musiques primitives, l'exaspéraient. Ces rythmes-là différaient de ceux d'une sonate ou d'une symphonie, voilà tout. Cependant, elle n'avait pas eu le temps de vérifier la justesse de ce point de vue hardi. Victoire, poussant devant elle un ventre qui refusait maintenant d'être ignoré, s'était hâtée

vers la sortie.

Ainsi naquit une relation, mystérieuse et solide, qui devait en exaspérer et faire jaser plus d'un. Elle ne devait se terminer qu'avec le décès de Victoire rappelée à Dieu longtemps avant Anne-Marie. Celle-ci finit sa vie, obèse et nonagénaire. Mais nous reviendrons là-dessus.

5

Ma mère naquit le 28 avril 1890 à 4 heures du matin.

Victoire la baptisa Jeanne, Marie, Marthe. J'ignore quelle préférence motiva le choix de cette succession de prénoms.

Quand elle avait commencé de souffrir la veille au soir, la matrone Dodose Quidal lui avait jeté un coup d'œil et était repartie, prévoyant que l'enfant ne viendrait pas au monde de sitôt. Ce calcul s'était révélé juste. Dodose poussait à nouveau la porte de la case quand Victoire expulsait sa fille dans un flot de sang et de matières fécales. Nous le savons, toute naissance est boucherie. L'enfant pesait 3 kilos 450 grammes. Dès le sortir du ventre de sa mère, elle fut belle, ma mère. Une peau de sapotille, une toison de cheveux plus bouclés que frisés ou véritablement crépus, du moins dans son premier âge, car cela devait changer à ses sept ou huit ans, le visage d'un ovale parfait, un front haut, des yeux en amande brillants, des pommettes hautes, une bouche bien dessinée. Elle était le portrait craché de son père. L'ayant essuyée dans un linge, Dodose la posa sur la poitrine de sa mère et elle s'empara goulûment de son sein. Alors Victoire fondit en larmes. C'était la première fois.

Elle n'avait pas pleuré lors de la mort de Caldonia.

Elle n'avait pas pleuré lors de la fuite de Dernier. J'emploie ce mot, alors que nous ne saurons jamais avec certitude si Dernier était au courant de son ventre.

Elle n'avait pas pleuré lorsque les Jovial l'avaient jetée dehors comme une malpropre.

Elle n'avait pas pleuré lors du départ pour la France de Thérèse, murée dans la rancune et la haine.

Est-ce alors à travers ses sanglots qu'elle jura à sa fille de veiller sur elle, de mettre toutes les chances de son côté afin que jamais personne ne puisse la piétiner comme on la piétinait, elle ? L'instruction, l'instruction, promis juré, serait l'instrument de son émancipation. Sa fille serait instruite. Elle se sacrifierait pour cela.

Dodose s'étonna quand elle reçut entre les mains la délivrance. Morcelée. Vineuse. Verdâtre par endroits. Puante. Cela ne présageait rien de bon. En effet, trois heures plus tard, une haute fièvre se déclarait chez Victoire. Le docteur Nesty, un mulâtre qui avait étudié à Paris, appelé à la rescousse dit qu'elle était causée par l'infection du placenta. Pendant des jours et des jours, malgré sangsues pour tirer le mauvais sang et bains de siège au citron, Victoire lutta entre la vie et la mort. Elle suait. Elle repoussait Lourdes qui n'arrêtait pas de sangloter. Elle délirait, réclamant Caldonia et Éliette, sa mère, qu'elle n'avait jamais connue. Chaque jour, la carriole des Dulieu-Beaufort bringuebalait sur les routes argileuses, jamais empierrées de Marie-Galante. Anne-Marie en pleurs suppliait sa mère de ne pas abandonner leur pauvre cuisinière. Rochelle, toujours aux ordres de la charité, obéissait à Dieu qui parlait par sa fille. Sur sa demande, le curé de Saint-Louis vint confesser la mourante et lui porta la communion. Fut-ce l'effet de ces derniers sacrements ?

À la surprise générale, Victoire guérit.

Au dix-huitième jour de sa maladie, s'asseyant à côté d'elle sur la *kabann*, le docteur Nesty lui prit la main, l'assurant qu'elle vivrait, mais chuchotant qu'à seize ans, elle ne verrait plus jamais son sang et n'enfanterait jamais plus.

Je crois deviner ce que Victoire ressentit. Dans nos sociétés, de nos jours encore, être mère est la seule vraie vocation de la femme. La stérilité revient à traîner un corps inutile, privé de sa vertu essentielle. Papayer qui ne donne pas de papayes. Manguier qui ne donne pas de mangues. Concombre sans graines. Écale vide.

Sans doute, sa douleur, sa déception refluèrent vers son cœur. Il devint une niche ardente pour Jeanne, la fille que le bon Dieu dans ses voies impénétrables, avait décidée unique. Cependant, elle ne parvint jamais à traduire dans son comportement la dévorante passion qu'elle éprouvait pour son beau bébé. Pas de caresses cannibales à la manière de certaines mamans qui mangent leurs enfants de baisers. Pas de noms gâtés absurdes. Pas de petits jeux intimes. S'affairant à tous moments autour d'elle, elle restait silencieuse et comme entravée intérieurement. Ses mains s'activaient, sèches, précises, coupantes comme des machettes.

Des moments de douceurs quand même.

Elle confectionnait à Jeanne de délicieux petits plats et se réjouissait de son appétit. Lorsque celle-ci s'agitait, pleurnichait comme tous les enfants cherchant le sommeil, elle prenait la boîte à musique, tournait la manivelle et murmurait en accompagnement. La petite fille s'endormait sur l'air de *Carmen*.

L'amour est un oiseau rebelle

Cependant, il restait une dernière station à ce Calvaire.

L'époque était impayable. Afin que nul ne les confonde, le dimanche les curés baptisaient les enfants nés dans le saint sacrement du mariage, béats dormeurs en casaques de fine dentelle. Le samedi, les enfants du péché. Ceux-là représentaient 95 % des naissances. Ces jours-là, des files de nouveau-nés, certains congestionnés de chaleur, braillant dans les bras de leurs ninnainnes s'allongeaient jusqu'à la rue. Mais le samedi ne pouvait convenir à Victoire. Son péché n'était ni véniel ni mortel. Il était extraordinaire. Sa fille, c'était Satan soi-même. Le père Amallyas, curé de Grand-Bourg, était l'ami de Gaëtane et son confesseur. Oh ! pour la forme, car la sainte âme n'avait rien à se reprocher, sauf peut-être son goût pour le curaçao de Hollande. Il était aussi familier du maire. Le dimanche, il s'empiffrait à la table des Jovial, faisait la sourde oreille aux propos voltairiens de Fulgence. Il refusa donc de baptiser Jeanne et par note confidentielle en date du 10 mai 1890, il enjoignit aux curés des paroisses de Saint-Louis et de Capesterre de l'imiter.

Une conduite si peu chrétienne offusqua Rochelle Dulieu-Beaufort. Quoi ! un prêtre condamnait une innocente à la damnation éternelle ? Elle se tourna de nouveau vers son ami, le curé de Saint-Louis, et le pria d'ignorer cette honteuse directive. Jeanne vêtue d'une robe de voile et coiffée d'un béguin qui avaient paré le dernier des dix enfants Dulieu-Beaufort, fut baptisée dans la chapelle du Maule. Anne-Marie et son cadet Étienne firent fonction de parrain et de marraine.

Pas d'invités, même pas Lourdes. Ni chodo ni gâteau. Un fond de limonade à

l'anis. Avec une livre de farine France, Victoire confectionna des merveilles et des gaufres. Après la cérémonie, Anne-Marie, pour une fois souriante, improvisa sur son alto *Souvenir des Antilles*, étude choisie des airs créoles composés par M. Gottschalk, pianiste bien connu qui, l'année précédente, s'était illustré lors d'une tournée à la Martinique et à la Guadeloupe.

Un tel acte de cruauté dirigé contre son enfant fut sans doute la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Il poussa Victoire à cette décision majeure : quitter La Treille.

Il est probable que cette idée lui fut soufflée aussi par Anne-Marie qui venait à la suite de son mariage de déménager à La Pointe. Sans elle, sous la férule de Rochelle, le Maule et Marie-Galante n'étaient plus qu'une prison.

Informée du projet, Lourdes battit des mains et proposa à Victoire de l'accompagner. Ah oui ! partir ! Qu'avaient-elles à perdre ? Une case dékalbibochée. Marie-Galante se portait de plus en plus mal. On peut dire qu'elle se mourait. Le travail y diminuait. Les usines à sucre périclitaient. Prenons l'exemple d'Élie. À celui-là, l'exil avait réussi ! Tournant le dos aux caprices de la pêche, il avait trouvé de l'emploi à Goyave dans une manufacture spécialisée dans le traitement de la ramie. Il n'y eut qu'un point sur lequel la tante et la nièce tombèrent en désagrément. Lourdes insistait pour faire le tour de la communauté de La Treille en lui présentant ses adieux. S'en aller en clandestin, sans un mot d'explication, revient à s'automutiler. Certaines personnes avaient mémoire de sa mère, Caldonia et l'avaient vue naître, dixième de la lignée. Certaines avaient assisté à son baptême. D'autres, à sa première communion. De ce fait, chacune gardait une image qu'elle entendait s'approprier pour conforter le déracinement. Victoire, farouche, refusait d'entendre la proposition. Jamais au grand jamais, elle ne rentrerait chez des gens qui l'humiliaient et la détestaient depuis petite. Ti-Sapoti, Volan, elle ne pourrait jamais oublier leurs sarcasmes et les noms qu'ils lui donnaient. Quand elle était couchée, malade, à l'article de la mort, combien d'entre eux s'étaient souciés d'elle ? Pas une visite. Pas une prière. Pas une dizaine de chapelet à son intention.

Elle ne visita que Rochelle pour lui expliquer les raisons de son départ. Alors, le fond mesquin et acariâtre de cette dernière prit le dessus et elle l'agonit d'insultes. Quoi !

— Qui fera mon manger ?

C'est ainsi qu'elle la récompensait des bontés prodiguées à elle et sa bâtarde ? Ah oui, elle était vraiment la scélérate, la raclure d'Enfer qu'on haïssait à Marie-Galante !

Je les suis en cette matinée de juin 1890 où elles quittent le pays natal.

Victoire a enveloppé Jeanne d'un burnous blanc et la serre contre elle. L'enfant, qui a chaud dans toute cette laine, ne cesse de gigoter. Elle se dégage et redresse la tête, observant l'alentour de ses yeux curieux.

Les gens présents sur la jetée supputent le poids du panier caraïbe que porte Lourdes. Partent-elles sans espoir de retour, ces traînées, ces damesgabrielle ? Ah ! qu'elles charroient leur dévergondage ailleurs afin que les jeunes filles de bonne famille se marient en voile et couronne à l'église !

N'ayant pas d'argent pour le vapeur qui chaque mercredi, relie Grand-Bourg à La Pointe, le trio prend place à l'avant du voilier *Arc-en-Ciel*. L'arrière est réservé aux

marchandises, aux animaux, porcelets, volaille, cabris. Bercée par la brise et le mouvement des vagues, Jeanne s'endort très vite. Lourdes mord dans un danikite.

Que pensa Victoire pendant l'interminable traversée ? Savait-elle qu'elle voyait Marie-Galante pour la dernière fois ? Il est à parier qu'elle était insensible à la splendeur du panorama : les îlots des Saintes jouant aux *grènn dés* sur le velours de la mer, les arêtes coloriées de la Soufrière, les écharpes de voile des nuages. Elle n'avait à l'esprit que Caldonia. Elle revivait les jours passés auprès d'elle. Regrettait-elle de donner dos à l'île plate qui abritait la tombe de sa mère et de sa grand-mère ?

En prévision du mal de mer, elle avait coupé des citrons. Machinalement, elle en serrait les rondelles qui poissaient son poing crispé, sans songer à les porter à sa bouche.

Le vent étant vif, on arriva dès le milieu de l'après-midi en rade de La Pointe. L'entrée de la passe était difficile : l'îlet à Cochon, l'îlet à Pitre, l'îlet à Montroux dérivaient jusqu'à la pointe de Jarry. À l'époque, la place de la Victoire, démunie de quais, mourait d'un côté sur une plage tranquille tandis que les trois autres étaient délimités par les arbres de la liberté, les sabliers plantés par M. Victor Hughes. Dans les rues avoisinantes, des caisses et des ballots de marchandises s'entassaient devant les bazars au milieu de tas de paille et de toiles d'emballage. Ainsi qu'ils en ont coutume, des débardeurs, nègres haillonneux et forts en gueule, dévisageaient les jeunesses. Ils leur lançaient des clignements d'yeux et des invitations paillardes que Lourdes accueillait avec effronterie. Victoire, elle, filait tête basse, serrant son enfant sur son cœur.

Cette fois encore, elles manquaient d'argent pour se payer la diligence qui allait de La Pointe à Goyave en deux heures et quarante-cinq minutes. Elles se rabattirent sur un des voiliers faisant la jonction avec Petit-Bourg en traversant le Petit Cul-de-Sac. Comme ils appareillaient à l'aube, elles durent dormir chemin des Petites-Abymes chez une certaine Sigismonde Quidal qui leur demanda trois fois rien pour le gîte et la soupe à pié.

Elles partirent à quatre heures, le bébé emmitouflé jusqu'aux yeux, les adultes grelottant dans la fraîcheur du matin. Le carillon de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul les avait tenues en éveil. Elles s'assoupissaient quand le vacarme des tinettes et l'odeur de leur contenu profusément répandu sur les trottoirs avaient à nouveau interrompu leur sommeil.

À La Pointe, les services de la voirie rappelaient ceux de Rio de Janeiro, au Brésil, ville qui ne possédait pas non plus de fosses d'aisances. Les excréments étaient versés dans des barils dont on jetait tout bonnement le contenu à la mer.

De l'autre côté de la baie, adossé aux montagnes, Petit-Bourg promettait par son animation de devenir la commune populeuse qu'elle est aujourd'hui. Lourdes et Victoire ne s'y attardèrent pas et se rendirent à Goyave, portant le bébé à tour de rôle pendant les six ou sept kilomètres. Victoire était effrayée par le grondement des rivières et des ravines qui sinuaient en bas de ponts de liane, la touffeur de la végétation agressive prête à la dévorer : toutes qualités d'arbres aux aisselles rongées d'ananas-bois ou d'ananas-marron, de lianes, d'orchidées, de fougères arborescentes, d'arbustes. Ce paysage était tellement différent du plat pays cannier de Marie-Galante, çà et là, parsemé de moulins. Parfois, elles étaient obligées de se jeter sur le bas-côté de la route pour éviter des cabrouets, s'avançant dans le claquement des fouets, les gros mots des conducteurs et le grincement des essieux.

Le bourg de Goyave n'était guère qu'un hameau. Quelques cases éparses sur le bord de mer. Pourtant, elles perdirent un temps fou à trouver celle d'Élie. Heureusement à l'église, entièrement détruite par le tremblement de terre de 1843, reconstruite en pierre, le curé, asthmatique, mais aimable, les renseigna fort diligemment. Il fallait longer le chemin de fer qui menait les cannes à l'usine Marquisat de Capesterre presque jusqu'à l'entrée de la plage de Sainte-Claire. La nuit tombait quand elles toquèrent enfin à la bonne entrée.

Las ! Bobette accouchait de son douzième enfant.

On aurait pu s'attendre à ce que ce soit une simple formalité, une lettre à la poste, selon l'expression. Loin de là. La pauvre femme perdait des litres de sang, poussait des hurlements de bête à l'agonie. Des voisines s'affairaient, charroyant des linges tachés d'écarlate et des canaris d'eau chaude. Au matin, Élie était veuf, père d'Éliacin, cinquième garçon pâlot et chignard qui ne se remit jamais de la mort de sa mère. Élie souffrit beaucoup. À sa manière réservée, il avait chéri sa Bobette.

C'est vrai qu'elle n'était plus très belle ! C'est vrai qu'elle était devenue grosse, énorme même, à force d'enfanter, de manger du fruit à pain, des *dombwés* et de la soupe grasse. Quand même, il tenait à elle.

Le lendemain matin, on préparait la veillée quand un tilbury cahota dans le chemin creux. Une jeune femme en descendit. Blonde, parfumée, habillée comme une princesse des contes de fées : Anne-Marie Walberg. On s'imagine l'effet que cette visite produisit dans cet environnement misérable. Les gens béèrent d'embarras.

Il est évident qu'Anne-Marie et Victoire, qui avaient alors l'âge des secrets, des complots, étaient de mèche pour se retrouver à Goyave. La première avait assuré à la seconde que nouvelle épousée d'un homme en vue, elle était en position de l'aider. Cependant, de choquantes questions n'en demeurent pas moins. Par égard pour le deuil de son oncle, Victoire n'aurait-elle pu surseoir à ses projets ? Il n'en fut rien. Les complices firent leur messe basse devant la porte. Anne-Marie alla s'agenouiller au chevet de la défunte, exposée sur son lit, boudinée dans sa meilleure robe. Pendant ce temps, Victoire ramassait ses hardes et prenait Jeanne dans ses bras. D'abord les gens ne comprirent pas. Leurs yeux se dessillèrent quand les deux femmes montèrent dans le tilbury. Le concert de « Aïe, bon Dyé » alerta Lourdes qui sortit avec le pressentiment du malheur. À sa vue, Victoire assujettit l'enfant sur son genou et se saisissant d'une de ses menottes, l'agita.

Ce fut ainsi que Jeanne dit adieu à ses origines marie-galantaises.

Elle ne devait jamais plus revenir dans son île natale. Elle ne devait fréquenter aucun membre de sa famille maternelle. Sa mère ne lui décrivit jamais ni La Treille ni Grand-Bourg et elle ne nous en parla jamais, à nous, ses enfants. Est-ce pour cela que Marie-Galante fonctionna dans mon imaginaire comme une terre mythique, un paradis à reconquérir ? J'y avais perdu mon placenta, enterré sous un arbre que je ne retrouvais plus. Élie fut souvent tenté de forcer la porte des Walberg. Mais le sentiment des distances était alors différent. La Pointe, qui n'est située qu'à une vingtaine de kilomètres de Goyave, semblait le bout du monde. Élie avait l'impression qu'elle ne pouvait être atteinte qu'au terme d'un voyage aussi long, aussi périlleux que celui des caravelles, *Santa Maria*, *Pinta* de Christophe Colomb.

Il renonça à l'entreprise. Je sais que, par la suite, un de ses fils parvint à se rapprocher de Jeanne. De temps à autre, il apparaissait à notre table. Ce fut le seul

qui força les barrières érigées par notre famille.

Plus de vingt ans plus tard, Lourdes qui se fixa à Goyave où elle épousa un pêcheur et mit au monde dix enfants, en pleurait encore :

— Victoire, c'était ma petite sœur. *Sésé an mwen*. Son enfant, c'était mon enfant. *Ti moun an mwen*. C'est comme si elle était sortie de mon ventre. Quand elle nous a donné dos comme ça, j'ai voulu mourir. Et puis, j'ai compris. Ce qu'elle voulait pour son enfant, c'était une maison haute et basse en maçonnerie et en bois. Derrière, une case à vent pour parer les cyclones. Dans la chambre, un lit à colonnes et un tabouret pour monter sur le lit. C'est ça qu'elle voulait et qu'elle a eu. Mais on ne marche pas à deux pieds sur le cœur de sa famille pour ces bêtises-là. Rien que pour ça. Passe encore, les vivants, on peut les injurier. Il ne faut jamais dérespecter les morts ! Imaginez ! Bobette était couchée de l'autre côté de la cloison. Victoire est partie sans même se mettre à genoux pour lui souffler un « au revoir ». Je répète, on ne dérespecte pas les morts. Sinon ils se vengent et leur vengeance est terrible. On ne peut pas y échapper, même si on court tout partout comme un rat dans la fumée d'un champ de canne. C'est la raison pour laquelle, j'en suis sûre, elle n'a jamais connu un seul jour de bonheur. On ne peut pas avoir mauvais cœur et connaître le bonheur.

Élie était plus mesuré, même si le comportement de Victoire l'avait ulcéré, lui, sensible et déjà tellement endolori. Ce jour-là, il n'avait pas perdu seulement sa femme, mais à travers Victoire et Jeanne, tout ce qui lui restait de sa jumelle bienaimée, Éliette. Philosophe, il hochait la tête :

— La vie, c'est un cheval arabe. Elle nous jette à terre les uns après les autres. Si tu ne crèves pas dans la canne, tu crèves d'une autre manière. Mauvais cœur ? Non ! Je ne crois pas que Victoire avait mauvais cœur. Simplement, elle a cherché une autre vie pour son enfant et ça, c'est ça que chacun d'entre nous désire. *Pa vré ?*

Dans ce débat, je vais tenter d'exonérer Victoire. Anne-Marie lui promit de lui venir en aide, en lui procurant un emploi de cuisinière. C'était là une manière non seulement de la secourir, mais d'assurer un toit à son enfant. Cependant, elle n'avait que faire de sa parentèle de *nèg kann, nèg gwo siwo, nèg boloko*. Elle n'en voulait pas sur son plancher. Victoire qui n'était pas en position de s'insurger dut accepter ces conditions. J'admets aussi que la mort de Caldonia, l'abandon de Dernier et toutes les vilenies de Marie-Galante lui avaient desséché le cœur. Elle avait tant aimé sa grand-mère que, privée de sa chaleur elle se replia sur elle-même. Quant à l'île qui l'avait tellement mal traitée, elle le lui rendait.

Autour de 1892, La Pointe « la ville jaune » comptait un peu moins de vingt mille âmes. Prospère en dépit de son incroyable saleté, elle avait été une proie de choix pour les catastrophes. On se souvient qu'à la suite du tremblement de terre de février 1843, le contre-amiral Gourbeyre, alors gouverneur de la Guadeloupe, faisait parvenir cette information dramatique à son ministre de tutelle : « À l'heure où je vous écris, j'apprends que La Pointe n'existe plus. »

Il se trompait, La Pointe renaquit tel un Phénix, de ses cendres. Elle n'était pas au bout de ses peines. En septembre 1865, un cyclone d'une rare violence la ravagea à

nouveau. Six ans plus tard, un incendie la détruisit entièrement. Aussi Boniface Walberg, héritant en 1889 de son oncle Ludovic, rentré en France vu les difficultés du sucre, renforça-t-il de maçonnerie sa maison de la rue de Nassau, un peu excentrée, à la périphérie ouest de la ville. Il alla jusqu'à faire couler sur le toit, car ceux-ci avaient la fâcheuse habitude de s'envoler au premier coup de vent, une dalle de béton que l'on recouvrit d'ardoises. Désormais, sa maison était à l'image de son magasin qui alignait vingt mètres de façade sur le quai Lardenoy, à deux pas du cercle du commerce où se donnaient les plus beaux bals. La maison de la rue de Nassau présentait une particularité : un jardin à l'arrière, secret, caché aux yeux de tous ainsi que dans certaines demeures londoniennes. Derrière la cuisine et la case à eau s'étendaient près de mille mètres carrés de gazon où poussaient le licuala grandes feuilles et deux palmiers bleus. Anastasie, la femme de l'oncle Ludovic, y avait aussi, du temps qu'elle y vivait, planté des grenadiers aux fleurs rouge feu.

Notons que le nom de Boniface Walberg figurait dans *L'Almanach général du Commerce* qui dressait la liste des négociants les plus importants. Ses employés, qu'il traitait avec une justesse rare en ces temps d'inégalité, lui avaient trouvé un surnom mi-affectueux, mi-moqueur : « Bèf pòtoriko », parce qu'il était bas sur pattes, trapu, le front mangé par une crinière aussi noire que la robe d'un taureau de Porto Rico. Ils le créditaient aussi d'un organe qui n'aurait pas déparé une de ces créatures. À en croire les ragots, les damesgabrielle d'un bordel du Morne à Cayes qu'il fréquentait assidûment, avant d'avoir goûté à Victoire, l'esquivaient, redoutant son morceau de fer. Sous cette apparence, c'était en réalité un être peu sûr de lui, timoré, voire pusillanime. Il s'était laissé embobeliner à épouser Anne-Marie Dulieu-Beaufort qui ne lui avait apporté en dot qu'un violon, même pas un stradivarius, un vulgaire instrument acheté pour quelques francs chez un luthier de La Pointe. Elle l'intimidait tellement, autoritaire, trop haute, elle le dépassait d'une tête, qu'il ne lui avait fait l'amour qu'à la cinquième nuit de leur mariage. Cela avait été un fiasco. Depuis, il fréquentait si peu son lit que lorsqu'elle lui avait annoncé avec exaspération qu'elle était grosse, il n'avait pas été loin de penser que c'était encore une maligne opération du Saint-Esprit.

Il avait commencé à dîner seul, ayant appris que sa femme s'était rendue sans le prévenir, comme à son habitude, à Goyave.

— À Goyave ? Pourquoi faire ? *Tonèdsò !* Tonnerre de sort !

Flaminia, la servante, l'ignorait.

Ceux qui connaissent leur géographie le savent, la rivière Salée est le nom du bras de mer qui sépare la Grande Terre où se situe La Pointe de la Basse-Terre où se situe Goyave. Un bac appelé « gabarre » permettait alors de la franchir. Anne-Marie et Victoire durent attendre leur tour pendant deux grandes heures au milieu d'innombrables voitures de maître.

Il faisait noir quand elles arrivèrent rue de Nassau.

Cuiller en l'air, Boniface regarda l'étrange trio qui s'offrait à sa vue. Anne-Marie, royale, le décolleté dénudant la parure de camée blottie entre ses seins généreux, une mulâtresse, frêle, petite, coiffée d'un madras à carreaux blancs et noirs qui le vrillait de ses yeux clairs, un poupard excédé du voyage si on en jugeait par ses cris d'orfraie.

— Voilà Victoire, notre nouvelle cuisinière, présenta Anne-Marie avec autorité.

Ah bon ! on avait besoin d'une cuisinière, se dit Boniface, tourneboulé par le

regard de Victoire. Flaminia ne suffit plus.

La mulâtresse murmura en créole d'une voix basse qui lui fit, comme son regard, couler un frisson dans le dos :

— *À vòt sèvis, mèt !*

Avant qu'il ait pu émettre un son en réponse, prononcer un banal : « *ka ou fè ?* », le trio avait quitté la pièce et s'engouffrait dans l'escalier.

Flaminia réapparut, portant la brandade de morue-pois rouges et souffla d'un ton venimeux :

— Elle la met dans la chambre du régent.

Elle haïssait Anne-Marie en qui elle avait trouvé une méchanceté plus grande que la sienne. Dans sa jeunesse, elle avait compté au nombre des maîtresses du père de Boniface et l'avait élevé durant son enfance à Marie-Galante avant de tenir sa maison tant qu'il était garçon. Pour lui, elle avait quitté les senteurs de son île pour cette ville malpropre qui puait l'excrément et les cadavres de chiens et où les dames-gabrielle, sans pudeur, faisaient commerce de leurs charmes.

Celle qu'on appelait un peu par jeu chambre du régent, la plus belle de la maison, était située au deuxième étage. Elle devait ce nom à deux fauteuils du style Regency avec des pieds en jarret de lion et à un sofa du même style, monté lui aussi sur des extrémités de lion, qui tenait lieu de lit.

Plus que personne, Boniface redoutait les humeurs et les reparties cinglantes d'Anne-Marie. Il ne pipa mot à l'idée extravagante de la chambre du régent attribuée à une cuisinière et son marmot, méritant ainsi une fois de plus l'appellation de Ponce Pilate dont Flaminia l'affublait.

Celle-ci, dépitée, le couvrit d'un regard de commisération.

6

Officiellement, Victoire fut donc engagée comme cuisinière au service des Walberg. Pourtant, aucun papier ne l'atteste. Dès les premiers repas, elle stupéfia son monde.

Loin de se contenter d'exécuter avec brio des plats créoles, elle inventa. C'est ainsi que le deuxième jour, elle servit une pintade au gros sel et aux deux choux qui fit pâmer Boniface, déjà sous le charme, il est vrai.

Ce que je veux, c'est revendiquer l'héritage de cette femme qui apparemment n'en laissa pas. Établir le lien qui unit sa créativité à la mienne. Passer des saveurs, des couleurs, des odeurs des chairs ou des légumes à celles des mots. Victoire ne savait nommer ses plats et ne semblait pas s'en soucier. Elle était enfermée le plus clair de ses jours dans le temple de sa cuisine, petite case qui s'élevait à l'arrière de la maison, un peu en retrait de la case à eau. Sans parler, tête baissée, absorbée devant son *potajé* tel l'écrivain devant son ordinateur. Elle ne laissait à personne le soin de hacher une cive ou de presser un citron comme si, en cuisine, aucune tâche n'était humble si on vise à la perfection du plat. Elle goûtait fréquemment, mais, une fois la composition terminée, ne touchait pas.

Pourtant, sa réputation ne franchit pas tout de suite les limites de la rue de Nassau. Ni Anne-Marie ni Boniface ne recevant jamais à leur table, La Pointe ignora longtemps le joyau qu'ils possédaient.

En même temps, s'installait un ménage à trois, à quatre, susurrent les mauvaises langues dont nous ne possédons aucune preuve. Contrairement à une pratique commune chez les femmes de sa classe, souvent oisives, Anne-Marie qui méprisait l'écriture au profit de la musique, ne tenait pas de journal. Il n'existe d'elle qu'une correspondance fréquente, mais sans grand intérêt : lettres à sa mère Rochelle, à ses frères et sœurs — Étienne surtout qui fut son préféré. Seul, un faisceau d'indices nous guide. Les ragots des domestiques, Flaminia en tête, les méchancetés des blancs pays pointois s'accordant pour affirmer que la vraie Mme Walberg n'était pas celle que l'on pensait. Jeanne, très tôt sevrée à la différence des enfants du commun, fut d'abord couchée dans un débarras, aménagé lors de la naissance des enfants Walberg en nursery à l'anglaise où les petits dormaient sous l'égide d'une *mabo*. Le mobilier de la chambre du régent fut modifié ; le sofa élégant mais inconfortable, surtout pour deux personnes, remplacé par un lit bateau. Dès que l'édit de mars 1724, vieux de plus d'un siècle, mais qui traînait dans les tiroirs du ministère des Colonies et interdisait toute donation entre vifs en faveur des descendants d'esclaves, fut abrogé, Boniface transféra au compte de Jeanne une somme qu'elle toucha à sa majorité. Par la suite, il la coucha sur son testament. Une lettre qu'Anne-Marie écrivit à Étienne, citée dans un mémoire de maîtrise d'histoire présenté à l'École des hautes études en sciences sociales, contient cette phrase qui ouvre toutes les interprétations : « Je hais la vie que je mène, même si notre chère et fidèle Victoire me conforte en me soulageant de bien des obligations. »

Dans le même mémoire intitulé « De l'habitationsucrerie au haut négoce.

Évolution de la caste des blancs pays de la Guadeloupe », je retiens aussi une lettre que Boniface adresse à Évremond, son aîné, très proche de lui, malgré les divergences de leurs vies : « Ma vie serait entièrement malheureuse si elle n'était constamment illuminée par la dévotion de ma fidèle Victoire. »

Notons : à chaque fois, revient le mot « fidèle ». On peut néanmoins se demander à qui Victoire fut-elle fidèle. À Anne-Marie ? À Boniface ? Ou poursuivait-elle un projet, son projet personnel, dont le centre était Jeanne ? Seulement Jeanne ?

Ajoutons qu'aux Antilles, une pratique est honorée depuis des temps immémoriaux. Le Blanc épouse la Blanche, mais fait main basse sur les mulâtresses et les négresses qui vivent dans son entour. Esclavage ou pas.

Quant à imaginer des relations intimes entre Anne-Marie et Victoire, je ne m'y résigne pas. Si certains franchirent allègrement le pas, c'est que la tradition de l'homosexualité tant masculine que féminine était bien ancrée aux Antilles. Les recherches abondent qui prouvent que les maîtres entraient dans des relations avec leurs esclaves domestiques, si passionnelles et étouffantes que, pour la plupart, ces derniers préféraient retourner au jardin que rester dans la maison. À la fin du XIX^{e} siècle, elle se portait encore très bien. À La Pointe, les *zanmi* ne cachaient pas la nature de leurs relations, vivant ensemble, arborant les mêmes toilettes, dansant lascivement les jours de Carnaval. L'une d'entre elles, Zéna, composa pour sa bien-aimée la biguine qui fit brenner toute l'île :

Ninon, mwen renmé vou,
À la foli danmou
Ninon, mwen renmé vou
Kon foufou renmé miyel
É kon bouch renmé bô...

Quand celle-ci la quitta pour une autre, elle gémit :

Aïe, aïe, aïe, mwen vlé mò
Pa ni soleye ankò
La vi pa dous
Mwen vlé mò

Je préfère croire qu'exista entre Anne-Marie et Victoire une amitié exceptionnelle, née comme un coup de foudre dès leur première rencontre, une complicité sans faille qui ne se démentit jamais.

Victoire fut-elle rétribuée ?

Les mulâtresses de la génération qui précéda la sienne ne se souciaient que de plumer leurs Blancs et se rire des prohibitions. Quand on leur interdit le port des chaussures, elles ornèrent leurs doigts de pied de diamants offerts par ces mêmes amants. Victoire avait, à l'évidence, perdu ces talents. Il semble qu'elle ne possédât jamais un sou à elle. Quand elle le jugeait nécessaire, Anne-Marie lui faisait coudre

une golle, lui achetait un mouchoir ou des chaussures. Toujours le même modèle. Des pantoufles en velours brodé. Par contre, elle se chargea entièrement de l'entretien de Jeanne, toujours mise comme une duchesse, ce qui l'autorisa par la suite à se considérer comme une bienfaitrice injustement traitée.

Quelle que soit la nature du lien qui les unissait, Victoire et Anne-Marie affichaient la différence de leurs conditions : Anne-Marie autoritaire et cassante ; Victoire silencieuse et constamment en retrait. La domesticité de la rue de Nassau les confondait pourtant dans la même terreur, déclarant :

— *Victwa, sé pli môvé-la.*

De même, à travers La Pointe, la silhouette de Victoire fut vite détestée, trottinant sur les pas de son altière maîtresse qui la dominait d'une tête. Les blancs pays pensaient qu'il fallait se méfier d'elle comme de toutes les mulâtresses. « Les grandes impudiques », comme on les appelait. On prétendait que leur rêve avait toujours été de « se venger des maîtres avec les armes du plaisir » selon l'expression de M. Grégoire, curé d'Emberménil. De leur côté, les gens « de couleur », entendez « mulâtres », de plus en plus nombreux, s'offusquaient de la condition d'une des leurs. Le temps de l'esclavage était fini. Se prostituer à son maître était une honte. Seuls les nègres, occupés à se battre pour l'ascension sociale ou pour la survie, ne s'intéressaient pas à Victoire.

La vie des deux femmes semblait dominée par les mêmes passions : celle de Dieu et celle de la musique. Jusque-là, Dieu qui n'avait pas accompli de miracles à l'intention de Victoire, ne signifiait pas grand-chose pour elle. Au contact d'Anne-Marie, elle devint dévote. Du moins dans ses actions.

Chaque matin, elles remontaient la rue de Nassau jusqu'à la rue Barbès, traversaient la place de la Liberté et gravissaient le parvis de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul pour assister à la messe de cinq heures, dite messe d'aurore. Comme le reste de La Pointe, cette église était un témoignage de la puissance de Dieu. Un siècle et demi plus tôt, elle avait été rasée de fond en comble par M. Victor Hughes. Puis un tremblement de terre l'avait détruite, un cyclone, des incendies l'avaient endommagée. Chaque fois, elle s'était relevée de ses décombres.

Je l'ai dit, Victoire marquait dans tout son maintien qu'elle était la subalterne. Elle suivait Anne-Marie, trois pas en arrière, à la Table sainte et recevait la communion après elle. Quand celle-ci sortait du confessionnal du père Rouard, elle s'y agenouillait. Toutefois, il leur donnait à chacune à réciter les mêmes trois dizaines de chapelet. Bien légère cette pénitence ! Elles ne lui avouaient sûrement pas qu'elles se partageaient le même homme et peut-être, parfois, se donnaient du plaisir. Les confessions n'ont pour but que d'institutionnaliser les mensonges.

Le dimanche était jour de grand-messe.

Le jeudi était pour Anne-Marie, membre de la congrégation du Sacré-Cœur de Jésus, jour du riz calalou. La Pointe abritait alors un nombre considérable de nécessiteux, les *maléré* comme on disait. En fait, il y avait deux villes. La ville des nantis, blancs pays et quelques mulâtres disposant leurs résidences autour de la cathédrale. La ville des *maléré*, nègres rejetés au bord du canal Vatable. Creusé par un ancien gouverneur pour essayer de drainer les marais environnants, ce canal était vite devenu un dépotoir. Le voyageur Toussaint Chantrans écrit en 1883 : « Les bords du canal ne sont que vase infecte où des détritus de toutes sortes pourrissent en répandant des émanations nauséabondes. »

Les *maléré* ne faisaient qu'un repas par jour : des racines mouillées de « graisse », c'est-à-dire d'un peu d'huile, auxquelles s'ajoutaient pour les plus chanceux, des morceaux microscopiques de bœuf, de cochon salé ou de morue. Les reins ceints d'un tablier, blonde comme un ange du bon Dieu, Anne-Marie, aidée de Victoire, servait pieusement les files d'individus en guenilles qui s'allongeaient devant les tables à tréteaux dressées sur le trottoir. Recevant leur platée, les *maléré* adressaient à leur bienfaitrice un profond merci pour la bonté de son cœur, avant de jeter un regard malveillant à Victoire.

Je me suis demandé la raison de cette animosité. Je crois l'avoir comprise. Étant donné sa condition de servante, Victoire ne possédait pas le halo de sainteté qui nimbe le front du maître blanc. Sa présence dérangeait, humiliait.

À part cela, elles ne rataient ni vêpres ni rosaire, ni ténèbres ni mois de Marie. Bref, aucune de ces cérémonies que l'église catholique s'ingénie à multiplier pour le plus grand bonheur des dévotes. Par contre, au Carnaval quand le diable apparaît déguisé en « mocco zombi », perché sur des échasses, agitant des clochettes et dansant en réclamant des pièces, elles fermaient portes et fenêtres.

Si je ne fais pas à Anne-Marie le même reproche qu'à Thérèse Jovial, celui d'avoir négligé d'instruire Victoire, c'est qu'elle lui apprit la musique. C'était pour elle la forme suprême d'expression. Depuis que Boniface s'était mis à ronfler en plein *Concerto pour violon* de Mendelssohn et nombre d'invités à piquer du nez au même moment, Anne-Marie s'était saisie de ce prétexte pour ne plus se produire en public :

— C'est comme jeter des perles à des pourceaux, répétait-elle.

Tous les après-midi, elle s'enfermait dans sa chambre avec Victoire. Elle lui enseigna les rudiments de la guitare — quelques accords simples sur lesquels ma grand-mère écartelait ses mains d'enfant — la flûte traversière. Mais Victoire préférait l'écouter. Il s'agissait assez souvent de créations personnelles auxquelles elle travaillait laborieusement, dépêchant Délia pour lui acheter des plumes, de l'encre et du papier rayé au magasin de Simon Matureau, rue de la Liberté, aujourd'hui rue Alexandre-Isaac. Il semble qu'elle ait composé des biguines, rythmes qui commençaient de faire fureur tant en Guadeloupe qu'à la Martinique. Je regrette que ces morceaux aient entièrement disparu. Ainsi, nous ne saurons jamais si Anne-Marie avait du génie ou si elle fut seulement une bonne musicienne.

Je ne peux qu'imaginer les émotions qui soulevaient cette étrange paire dans la chaleur des après-midi pointois quand la ville fait la sieste sous les moustiquaires. Elles étaient transportées sur le torrent des trilles et des arpèges. Anne-Marie, debout, maniait fiévreusement l'archet. Victoire assise dans une berceuse, la guitare dans les bras, fredonnant de son filet de voix ou silencieuse, rêveuse, comme *La Tahitienne au rocking-chair* de Gauguin. Pour se rafraîchir, elles buvaient de la limonade à l'anis.

Ainsi que toutes les dames de sa condition, Anne-Marie ne mettait guère le nez dehors. Après ces séances, vannée, elle s'asseyait dans le jardin arrière ou sur son balcon. Elle regardait la fin du jour, le ciel orange du côté de la Darse, les silhouettes de plus en plus obscures de la ceinture de mornes. Les souffles fétides qui montaient des faubourgs la chagrinaient. Pendant ce temps, Victoire redescendue à la cuisine,

préparait le souper, à peine plus frugal que le déjeuner. Elle concoctait ensuite des pâtées qu'elle assaisonnait de mortauxrats et disposait sur le trottoir à l'intention des chiens errants. Car les chiens errants étaient une des plaies de La Pointe qu'ils parcouraient le jour en bandes agressives et galeuses. Il n'était pas rare qu'ils s'attaquent aux petits enfants. La nuit, leurs jappements et leurs cris de bataille rendaient le sommeil impossible. Les empoisonner était le seul moyen de s'en défendre puisque la municipalité se croisait les bras. Au matin, dans les charrettes à ordures qui parcouraient la ville, leurs cadavres s'entassaient, raidis, le sang au museau.

Un souvenir hante la mémoire de Jeanne : celui de sa mère, le visage impassible, préparant ces repas macabres avec les mêmes mains qui avaient préparé les festins de vie. Et l'enfant, initiée à la mythologie gréco-latine, croyait voir une de ces Parques qui président successivement, avec une impartialité égale, à la naissance et à la mort des humains.

Comme on le voit, l'existence chez les Walberg était assez monotone. Je me demande si pareille monotonie n'était pas souvent pesante, si Victoire ne fut jamais tentée de claquer la porte, de retourner vers le peuple, ses plaisirs, ses distractions exubérantes et violentes.

Les opulentes maisons hautes et basses, ou entre cour et jardin, de la rue de Nassau s'espaçaient vite et on butait rapidement sur le canal Vatable. Si, en plein jour, il n'était ni beau ni gai, tout changeait au soir. Les faubourgs devenaient un royaume féerique de caboulots et de débits de boissons qu'illuminait le rhum dans le tintamarre des *grènn dés* et les vociférations des *vyé nèg*. Les danses commençaient depuis le samedi. *Roulé*, *gragé*, *mendé*, *lewoz*. Les *bòbòs* impudiques relevaient leurs jupons sur le velours de leurs cuisses.

Pourtant, cette classe-là à laquelle elle appartenait, l'avait rejetée depuis l'enfance. À cause de sa couleur. La couleur sans la fortune ou, à défaut, l'instruction n'est que malédiction. Une fois poussée la porte d'un de ces bouges, un *nèg nwè*, séduit, ne manquerait pas de l'enfourcher comme un *tambouyé*, son tambour. Après il lui tournerait le dos comme Dernier l'avait fait.

Courant novembre 1890, nous apprenons, grâce à*L'Écho pointois*, que Victoire accompagna Anne-Marie à un concert, salle Bobineau, rue Barbès. *L'Écho pointois* avait fait suite à *L'Illustration*, mort de sa belle mort et, comme lui, se voulait un miroir fidèle de la bonne société. Anne-Marie tenait à ce que Victoire et elle entendissent *Lakmé* de M. Léo Delibes qu'interprétait une troupe du Capitole de Toulouse. Cette histoire d'une jeune fille indienne et d'un lieutenant anglais était prometteuse. La présence d'Anne-Marie ce soir-là choqua beaucoup. Elle était alors enceinte de huit mois. C'est indécent ; à ce stade d'une grossesse, on ne se montre plus en public. On se demandait où était son mari, trouvant déplacé qu'elle apparaisse en soirée seule avec une servante.

Nous ignorons l'opinion de Victoire sur ce concert. Mais nous savons qu'Anne-Marie fut déçue. Elle se plaint dans une lettre à son bienaimé Étienne.

L'acoustique de la salle Bobineau était défectueuse. Au dixième rang où elle était placée, elle n'entendait pas grand-chose. L'opéra ne l'avait pas séduite. Quant à cet air à propos duquel dans le *Courrier mélomane*, elle avait lu des panégyriques enflammés, communément appelé l'air des clochettes : « *Dov'é l'indiana bruna...* ».

— Très surfait ! déclara-t-elle.

On ne connaît pas avec certitude les sentiments de Victoire en partageant son lit avec « Bèf pòtoriko ».

Tout laisse à penser qu'elle obéit d'abord à Anne-Marie et s'accorda avec elle pour la soulager d'un odieux devoir conjugal. Pourtant, peu à peu, elle s'attacha à Boniface qu'à mon avis, elle finit par aimer. À preuve, son chagrin à sa mort.

Boniface n'était pas dépourvu d'une sorte de charme timide. Ainsi, il fut toujours le favori de sa mère qui le préférait à ses frères plus avantageux. Je dois à la vérité de dire que selon l'opinion généralement répandue, il s'agit simplement d'un calcul de la part de Victoire. Elle ne vit en lui qu'un riche beau-père de la main gauche, pour sa fille.

Rêvons.

Fut-elle voluptueuse ? Eut-elle du goût pour l'amour ? Tout incite à le penser.

Néanmoins, à l'époque, les hommes ne se préoccupaient pas du plaisir des femmes. Elles-mêmes n'espéraient guère la jouissance. Boniface défonçait Victoire à coups de boutoir quatre à cinq fois par nuit. Elle atteignait à l'orgasme, un peu par hasard. Après quoi, ils dormaient dans les bras l'un de l'autre, unis par une terreur de l'ombre, survivance de leur enfance. Par temps de pluie ou de grand vent, ils se sentaient tout particulièrement rapprochés. Le lit bateau roulait comme un saintois sur une houle de noirceur. Boniface serrait Victoire contre son cœur et ils haletaient, yeux ouverts, espérant l'embellie. À la fin du XIX^{e} siècle, les tremblements de terre étaient fréquents. Pour un oui pour un non, un grondement sourd s'élevait des profondeurs. La haute demeure de bois vibrait, craquait de toutes ses jointures. Les objets tombaient à terre. Les tableaux se décrochaient des murs. Puis, tout rentrait dans l'ordre. Plus de peur que de mal. La nuit reprenait son train imperturbable.

À quatre heures du matin, première levée de la maison, Victoire enfilait une *wòbakò* et se glissait dans la cuisine. Vers cinq heures, Maby et Délia, enchifrenées de sommeil, la rejoignaient et faisaient couler le café. Maby avait remplacé Flaminia que Boniface avait fini par renvoyer à Marie-Galante. Victoire tenait à préparer elle-même le *didiko* que Boniface emportait quai Lardenoy pour sa collation de dix heures. C'était sa manière de poursuivre une communication avec lui. Elle le savait friand de *blan manjé koko* et en emplissait une gamelle. Ensuite, elle traversait la cour encore ombreuse jusqu'à la salle réservée aux ablutions des domestiques.

La maison de la rue de Nassau fut une des premières à posséder l'eau courante si d'autres facilités lui manquèrent longtemps. Les W.-C. par exemple. Jusqu'à 1920, dans le devant-jour, les servantes transvasaient dans les tinettes le contenu des *tomas*.

Victoire avait toujours aimé l'eau. À La Pointe, elle avait découvert la pluie avec délectation. Non pas la pluie brusque, aussitôt séchée par le soleil de Marie-Galante. Mais les pluies qui n'en finissent pas, qui vident les rues, martèlent les tôles, cinglent par les persiennes, les galeries, le grillage des balcons, rafraîchissent les maisons et, dans les couches humides, font germer les rêves.

Nue, elle s'accroupissait contre la paroi rugueuse du bassin de pierre au-dessus duquel gouttait un robinet. Elle lavait ses grands cheveux raides que, le jour, elle roulait en choux bardés d'épingles sous le mouchoir. Elle se frottait longuement le corps avec un bouchon de feuillage, s'attardant sur ses parties intimes, étonnée d'y prendre du plaisir. Déjà impérieux, le soleil montait dans le ciel. Elle remontait dans la chambre où Boniface, réveillé, paressait encore au lit ; elle s'habillait pour la messe.

Elle rejoignait Anne-Marie au pied de l'escalier. Les jours où elles devaient communier, elles ne prenaient rien. Les autres, elles buvaient le café.

Dehors, le soleil brillait de son œil matois. La journée commençait.

7

Le 15 janvier 1891 est une date mémorable.

Premièrement, Boniface Walberg Jr, né neuf mois après Jeanne, fut baptisé dans la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul devant un aréopage de blancs pays. Boniface Jr qui hérita de la beauté de sa mère, fut néanmoins conçu sous une mauvaise étoile. Il devait brûler sa vie comme papier à cigarette. Sur le tard, il épousa une Blanche créole de la Dominique qui mourut en couches à leur premier enfant. Deux ans plus tard, il se remaria à une jeunesse qui mourut, elle aussi, des complications d'une grossesse extra-utérine. Après cela, il vieillit seul, couchant avec ses bonnes.

Je le soupçonne, sans preuve irréfutable, d'avoir été fortement attiré par ma mère qui le lui rendit, sans jamais vouloir se l'avouer. Il aurait volontiers poursuivi la tradition instaurée par son père de coucher avec les femmes Quidal mais elle s'y refusait. Quand elle épousa mon père, en une lettre violente d'amoureux frustré, il l'accusa de se vendre à la respectabilité. Sûr et certain, elle n'aimait pas celui qu'elle prenait pour mari. J'ignore si ma mère lui répondit.

Deuxièmement, à l'occasion de ce baptême, les dons de cuisinière de Victoire furent révélés à tous.

Pourquoi à ce moment-là ?

On peut supposer qu'Anne-Marie en avait assez de l'inimitié qui, l'épargnant, entourait sa seule amie. Elle voulait narguer à sa manière la bonne société, aveugle et arrogante.

— Je la ferai saliver ! l'aurait-on entendu affirmer.

Ma mère garda dans ses papiers le numéro 51 de *L'Écho pointois* où figure au mitan d'un article dithyrambique le menu de ce repas de baptême, composé avec lyrisme comme un poème et vraisemblablement expédié au journal par les soins d'Anne-Marie :

« Ce furent chez les Walberg des agapes à la romaine, l'œuvre d'un véritable amphitryon. Jugez-en plutôt.

Boudin de ouassous
Petits burgos aux pousses d'épinards
et aux feuilles de siguine
Langouste aux mangues vertes
Porc caramélisé au vieux rhum Duquesnoy
et au gingembre
Fricassée de lapin aux oranges bourbonnaises
Gratin de christophines
Gratin de pommes de cythères vertes
Gratin de bananes poto
Salade de pourpier

Trois sorbets : coco, fruit de la passion, citron
Gâteau fouetté

Quelle imagination hardie, quelle créativité ont présidé à l'élaboration de ces délices ! L'eau ne vous en vient-elle pas à la bouche, cher lecteur ? »

En ce temps-là, les domestiques circulaient, s'échangeaient comme des piécettes de monnaie. Les bonnes maisons se les prêtaient et se les rendaient sans que jamais leur avis soit sollicité et que leur soit versé le moindre salaire. À dater de ce jour, Anne-Marie fut assaillie de requêtes sur papier bristol émanant des familles les plus en vue. Pouvait-elle prêter Victoire pour tel ou tel repas de baptême, d'anniversaire, de noces ? Chaque fois, elle répondait avec délectation par la négative. Puisque le désir, c'est bien connu, s'attise de ne pas être satisfait, la réputation de Victoire augmentait à chaque refus. Ceux-là qui l'avaient le plus décriée, en une totale volte-face, la considéraient avec convoitise, rêvant de se l'approprier.

Victoire n'appréciait pas tout ce bruit autour de sa personne. C'est à regret qu'elle confiait à Anne-Marie le secret de ses compositions culinaires afin que celle-ci les baptise et les fasse imprimer. Comme un écrivain dont l'éditeur décide du nom, de la couverture, des illustrations de l'ouvrage, c'était en partie se dessaisir de sa création. Elle aurait préféré en conserver le mystère. Et puis, pour elle, cuisiner n'impliquait aucun désir de vengeance vis-à-vis d'une société qui ne lui avait jamais fait de place. Plus que la musique où elle n'excellât jamais, ni à la guitare ni à la flûte, c'était sa manière d'exprimer un moi constamment refoulé, prisonnier de son analphabétisme, de sa bâtardise, de son sexe, de toute sa condition asservie. Quand elle inventait des assaisonnements, ou mariait des goûts, sa personnalité se libérait, s'épanouissait. Cuisiner, c'était son rhum Père Labat, sa *ganja*, son crack, son ecstasy. Alors, elle dominait le monde. Pour un temps, elle devenait Dieu. Là aussi, comme un écrivain.

On peut certes imaginer une complicité entre Anne-Marie et Victoire qui se partageaient tout. L'une appelée à la rescousse pour apporter les dernières touches à l'œuvre culinaire. Cependant, je m'y refuse. Le Créateur est trop jaloux de son œuvre pour supporter un partage. Victoire obéissait de mauvaise grâce à Anne-Marie. Il fallait lui tirer les informations de la bouche.

Croyant bien faire, Anne-Marie engagea Francia dont la mission consistait à accomplir les tâches ingrates qui garantissent la perfection d'un plat. Mais, nous l'avons dit, Victoire ne supportait pas d'intrus dans le Temple où elle officiait et Francia ne fit pas long feu auprès d'elle.

Chaque vendredi soir, on ouvrait à deux battants les portes du grand salon et les invités s'y engouffraient. Un orchestre de sérénade les faisait danser la haute-taille et la réjane jusqu'à l'heure du souper. Pourtant, tout ce qui les intéressait, c'était manger. Le dîner servi, ils se retenaient de se ruer vers la table. J'ai retrouvé également le numéro 55 de *L'Écho pointois* qui reproduit le menu d'un de ces dîners :

Chiktaye de morue, hareng saur et tomates fraîches
Calalou cribiche
Dorade entière à la marinade de citron vert
Tortue des Saintes en fricassée
Riz indien
Gratin de couscouche
Salade de chou palmiste
Chodo
Gâteau fouetté

Pour dire la vérité, ces réceptions hebdomadaires, prétexte à étalage de colliers choux et de tenues à la dernière mode parisienne, assommaient aussi Anne-Marie. Elle n'éprouvait un plaisir vengeur qu'au moment où les convives battaient furieusement des mains, réclamant Victoire. Celle-ci apparaissait, avalée par un tablier écru brodé d'un gril, allusion à saint Laurent, patron des cuisinières, les joues coloriées d'être ainsi mise en vedette, puis retournait, vite fait, courant presque dans son refuge.

Tout cela déplaisait également à Boniface, le moins mondain des hommes et qui n'avait d'autre sujet de conversation que le coût des boucauts de morue salée. En outre, on peut penser qu'il était mécontent de voir sa Victoire exhibée comme un animal de foire, même talentueux. Toujours est-il qu'il prit son courage à deux mains et signifia à Anne-Marie que cela causait trop de dépense. Rien qu'en boissons, c'était phénoménal ! Il appuya ses doléances en dressant le coût de l'eau-de-vie de cognac, du rhum vieux, de l'anisette de Bordeaux et du genièvre qu'elle offrait à ses hôtes. Maudissant son avarice, Anne-Marie qui, rappelons-le, n'avait porté en dot ni compte en banque, ni valeurs mobilières, ni terrain à la campagne, dut s'incliner.

Les réceptions cessèrent. Le but recherché qui était d'auréoler Victoire de prestige ne fut pas atteint. Certes, l'association des cuisinières qui venait de se créer l'approcha pour lui offrir la présidence d'honneur. Mais, elle déclina l'offre, ce qui offensa.

J'entends poursuivre ma comparaison. Comme beaucoup d'artistes et d'écrivains, Victoire se souciait peu de la reconnaissance de l'Autre. Au contraire, sa timidité lui faisait chérir l'anonymat. En cuisinant, elle ne se souciait que de répondre à son exigence intérieure.

Pendant ce temps, Jeanne grandissait.

Elle ne parlait le kréyol qu'avec sa mère, car Anne-Marie défendait qu'on utilise ce jargon sous son toit, même à l'usage des domestiques. On s'adressait à eux en français. En réponse, ils baragouinaient comme ils pouvaient.

Depuis ses sept ou huit ans, la peau de Jeanne était devenue d'un brun foncé, surprenant si l'on songe à la couleur de Victoire. De même, ses cheveux d'abord bouclés, puis frisés comme ceux d'un berger arabe s'étaient crépus, grennés, tout en

demeurant longs et fournis. Souffrit-elle, dans cette société obsédée par la couleur, d'être « mal sortie », si différente de sa mère ? je n'en sais rien. Toute sa vie, elle fit profession de mépriser les « peaux-chappées », réécrivant à sa guise Le Cantique des cantiques :

Je suis noire et je suis belle, ô filles de Jérusalem
Noire comme les tentes de Kédar,
comme les pavillons de Salomon.

Tous s'accordaient pour la trouver froide, hautaine, pas sympathique pour un sou. Elle s'exprimait peu, souriait moins encore. Toujours impassible, elle supportait sans broncher les situations les plus incongrues. Aux repas, elle prenait sa place devant la table ovale de la salle à manger, couverte de cristaux, vaisselle, argenterie. Pendant ce temps, sa mère s'affairait à servir avant de poser un kwi sur ses genoux et de manger à la main dans la cour. Elle se lavait dans le cabinet de toilette des enfants avec du savon parfumé, se talquait, se lotionnait tandis que sa mère se frottait le corps avec un bouchon de paille dans la salle d'eau des domestiques. Par les soins d'Anne-Marie qui établissait chaque trimestre la liste des commandes à faire aux grands magasins de Paris, elle était habillée, chaussée, chapeautée à la dernière mode tandis que sa mère, en mouchoir, allait pieds nus ou en pantoufles, vêtue de golles informes. Anne-Marie n'appréciant pas la promiscuité de l'école, pourtant réservée aux enfants blancs, la veuve désargentée d'un ancien planteur, Mme de Saunier du Val, lui apprenait, ainsi qu'à Boniface Jr, les rudiments de l'écriture et de la lecture. Ce qui ne cesse de me surprendre, c'est que mère et fille n'en aient pas profité pour partager le même abécédaire, l'une apprenant ses lettres à l'autre, les deux se trompant, ânonnant, déchiffrant ensemble et que Victoire soit restée illettrée comme devant. Avait-elle honte de se situer au même niveau que son enfant ? Craignait-elle Mme Saunier du Val, peu amène comme toutes les déclassées ? En tout cas, elle laissa passer l'occasion de se guérir de ce qui affligea sa vie comme une tare.

La bayè ba, sé là bèf ka janbé. Proverbe créole.

Les servantes qui craignaient et jalousaient Victoire n'osaient pas s'en prendre à elle. Elles se vengeaient sur la petite. Flaminia la brûla à l'épaule avec un carreau. Elle porta cette *étampe* toute sa vie. Ses rapports avec le reste de la maison n'étaient pas simples. Avec Boniface Jr en particulier, ils furent toujours ambigus. Tantôt, capricieux et colérique, il prenait le parti des bonnes, la traitait d'intruse et de bâtarde. Tantôt il la défendait contre leurs sarcasmes et l'étouffait avec des baisers et des caresses. J'ignore jusqu'où allèrent les jeux entre eux. Mais je crois qu'elle se garda toujours de lui, ainsi que d'un danger. Comme elle n'avait pas l'oreille musicale, Anne-Marie l'ignorait. Sa propre mère semblait n'avoir pas de temps pour elle, occupée à prier Dieu, écouter de la musique ou cuisiner. Il n'y avait que Bèf pòtoriko, bien qu'elle ne l'appelât jamais autrement que Monsieur Walberg, pour lui manifester une affection constante.

Que j'aimerais insérer ici une affaire de pédophilie ! Le salaud blanc pays abusant de la petite négresse, fille de sa servante. Hélas ! Boniface Walberg était un homme

simple et droit. Il n'entrait dans la chambre à coucher de Jeanne que pour lui lire un conte avant de tracer un signe de croix sur son front. Il la gâtait comme sa fille, revenant du quai Lardenoy les poches remplies de bonbon *siwo*, de *grabyo* ou de *kilibibi*. Au Carnaval, il l'emmenait sur la place de la Victoire admirer les mas à toques. Pour ses cinq ans, il lui fit cadeau d'une marionnette, un *bwa bwa*, vêtu d'un habit à rayures, coiffé d'une couronne et qui bougeait les bras, les jambes si on tirait sur des ficelles. Si, à ses onze ans, elle se mit à le haïr, c'est qu'elle découvrit la nature de ses relations avec sa mère. Une nuit d'orage, zébrée d'éclairs et tonitruant de la voix de stentor du tonnerre, elle chercha refuge dans la chambre du Régent, et le trouva endormi aux côtés de Victoire, le drap rejeté, exhibant ses monstrueuses parties privées.

Bientôt tout changea. L'hypocrisie générale, les brimades des uns, l'indifférence des autres n'importèrent plus. Jeanne découvrit ce qui allait constituer l'essentiel de sa vie : l'étude. Mme de Saunier du Val, qui avait fait son temps, fut remplacée par M.Roumegoux qui, chaque matin, vint prodiguer des cours particuliers. Ce bâtard d'un blanc pays et d'une Indienne, ancien séminariste que les vœux de chasteté avaient terrifié, avait été recruté par Anne-Marie, séduite par une petite annonce de *L'Écho pointois* : « Jeune homme ayant étudié à Pau, de naissance illégitime quoique appartenant à une lignée ancienne et connue, souhaiterait se placer dans une famille qui saurait apprécier ses connaissances. Aime Mozart, Jean-Sébastien Bach et aussi Offenbach. Joue du violon, de la flûte à bec et du luth sans talent. »

La nursery ne suffisant plus, elle fit aménager une pièce qu'on meubla de façon assez disparate. Une vaste table à écrire, munie de trois tiroirs sous le plateau. Une bibliothèque de style Directoire. Quatre ou cinq chaises d'inspiration Louis XVI. M. Roumegoux posait ses maigres fesses dans un fauteuil du même style et la leçon commençait :

« Le monde comprend cinq continents : l'Afrique, l'Asie, l'Océanie, l'Amérique et l'Europe.

« Ne comptons pas l'Afrique. Là, c'est la sauvagerie. Les cannibales se mangent les uns les autres en potée. L'Asie et l'Océanie ne valent guère mieux. Les armées d'Alexandre le Grand qui le premier pénétra en Inde nous rapportent que là les peuples n'enterraient pas leurs morts, mais les dévoraient. Un temps, on confondit l'Amérique avec le Paradis terrestre, le Jardin d'Éden. En 1500, Amerigo Vespucci dans une célèbre lettre à Lorenzo di Pierfrancesco de Médicis écrit : "Il est certain que si le Paradis terrestre se trouve en quelque partie de la Terre, j'estime qu'il ne peut être loin de ces pays."

« On découvrit en fin de compte qu'elle n'était elle aussi qu'un lieu de barbarie. Reste l'Europe. Placée au centre du monde, elle est l'héritage et le sommet de la civilisation antique. Depuis le XV^{e} siècle, depuis la Renaissance, d'elle n'a cessé d'émaner un torrent d'idées fécondantes. On assiste à une véritable passion pour les connaissances et un foisonnement artistique jamais vu. Aux yeux de ses philosophes, il n'existe rien de plus admirable que l'Homme. »

Jeanne gobait tout ça et M.Roumegoux s'émerveillait de son intelligence.

— Tu pourrais aller loin. Dommage que tu sois si noire ! soupirait-il caressant ce que Boniface Jr, dans un de ses mauvais jours, avait baptisé du nom d'un cactus fréquent à la Désirade et réputé pour ses piquants : « Tête à l'Anglais ».

Le 12 mai 1898, une fille, Valérie-Anne naissait au foyer des Walberg. J'ignore comment Boniface s'était égaré dans le lit d'Anne-Marie à qui il ne parlait que pour réclamer les comptes du ménage. Était-il soûl ce soir-là, car il abusait parfois du vieux rhum martiniquais Crassous de Médeuil, et s'était-il simplement trompé de porte ? Nous ne le saurons jamais. La grossesse non désirée d'Anne-Marie fut épouvantable. Couchée du premier au dernier jour. Des vertiges. Des nausées. Des vomissements. Deux jambes enflées comme des poteaux. En outre, le nourrisson eut la malchance d'hériter de la peau tachetée codine et des cheveux roux d'une aïeule irlandaise.

— Bon Dieu, qu'elle est laide ! s'exclama sa mère, en la repoussant, quand la sage-femme essaya de la déposer sur sa poitrine. Neuf mois de torture pour accoucher de ça !

On assure que les nouveau-nés entendent ces phrases-là et, toute la vie, méditent sur elles et sur celles qui les ont prononcées.

Pour cacher les cheveux roux, la couturière fut mise à contribution. Elle confectionna dans le linon et la dentelle des béguins qui ressemblaient aux coiffes des femmes de Saint-Barth. Désormais, Jeanne connut plus raillée et plus esseulée qu'elle. Elle eut quelqu'un à consoler. Pendant un temps, Valérie-Anne se blottit sous son aile. Avant de se blottir sous celle de Victoire, quand l'autre, se trouvant éloignée de sa fille, fut aussi démunie qu'elle-même.

Parfois, les mal-aimés prennent leur vengeance. Encore adolescente, Valérie-Anne épousa le fils d'un riche planteur de bananes de la région de Saint-Claude et nagea dans l'opulence. À la fin de sa vie, sa boîte à bijoux pesait, assure-t-on, vingt kilos. Elle eut cinq garçons dont l'un se fit moine.

Adulte, elle ne fréquenta jamais ma mère. Elles s'étaient mises à se haïr.

8

Un soir d'avril, peu après le coucher, une lueur embrasa le ciel à travers les persiennes.

— Encore un incendie, fit Boniface sortant sur le balcon en bébélé sans prendre la peine d'enfiler un peignoir. Heureusement, nous n'avons rien à craindre, le vent ne souffle pas dans notre direction.

Il rejoignit tranquillement le lit où Victoire, roulée en boule, l'attendait. Ils firent l'amour deux ou trois fois comme à chaque nuit.

Au matin, La Pointe s'éveilla dans le bruit et la fureur. Sortis des faubourgs, les *maléré* avaient investi le centre de la ville. Leurs groupes déguenillés s'agglutinaient aux carrefours, emplissaient les trottoirs en sanglotant et se plaignant bruyamment.

L'événement était de taille.

À trente-huit ans, Dernier Argilius venait de périr dans l'incendie qui, la nuit, s'était déclaré au siège du journal *Le Peuple*. Outre la rue Henri-IV, la rue Barbès, la rue Sadi-Carnot et une bonne partie de la rue Schœlcher avaient été ravagées. Si Jean-Hégésippe Légitimus n'avait pas été à Paris, à l'Assemblée nationale, car il était député à l'époque, c'est l'assassinat de deux leaders qu'on aurait dû déplorer. Car ce qui exacerbait la colère populaire, c'est que cet incendie était criminel. Il avait été allumé par les usiniers blancs pays. Sous couvert du désordre politique, ils visaient à appeler à leur secours les États-Unis et faire de la Guadeloupe un nouveau Cuba ou un nouveau Porto Rico. Pour les *maléré*, ignoreux des péripéties du sucre, le grand ennemi était M. Ernest Souques, patron de Darboussier, Bellevue, actionnaire dans les sociétés de Port-Louis et de Sainte-Anne. Aussi, ils n'étaient pas loin de l'imaginer craquant personnellement l'allumette.

Victoire apprit la nouvelle de la bouche de la marchande de lait qui passait chaque jour à six heures trente tapantes, maintenant en équilibre sur sa tête un tray rempli de bouteilles. Comme à l'accoutumée, elle ne manifesta aucune émotion et encaissa le choc. Puis dénouant son tablier, elle monta s'habiller. Dans la chambre, elle se prit la tête entre les mains : à ses seize ans, l'homme qui venait de disparaître l'avait initiée à l'amour. Il n'avait été ni tendre ni caressant. Il la possédait sauvagement, sans un mot, se relevait sitôt l'acte fini, allumait un horrible cigare brésilien et, complètement nu, se plongeait dans la lecture d'un journal. Des fois, il rédigeait un article. La plume Sergent-Major, trempée dans l'encre violette, crissait sur le papier. Il ne relevait la tête qu'au moment où la porte grinçait et où elle s'en allait.

— À demain ! lui jetait-il sans douceur.

C'était un ordre, il mesurait son pouvoir.

— *Silplètadyé !* murmurait-elle.

Quand même, elle avait joui de ses étreintes, elle avait conçu par lui. Pour la première et dernière fois. En signe de deuil, elle opta pour une golle noire agrémentée de pois blancs et un mouchoir violet.

Devant la porte de la chambre où Anne-Marie écrivait à Rochelle ou à Étienne,

elle fut tentée de la mettre au courant du décès de Dernier. Mais elle redouta ses commentaires acerbes qu'elle devinait d'avance :

— Un salaud en moins ! La terre en sera plus légère. Allons ! Tu ne vas pas t'en attrister !

Aussi, elle se borna à lui murmurer à travers le bois :

— *Mwen kalé.*

On s'étonne toujours que le temps soit beau quand le cœur est dans la peine ou l'angoisse. Audehors, le soleil brillait jaune dans un ciel bleu, lavé, sans nuages. Butinant les roses des jardins et les hibiscus des haies, les foufous falle vert pépiaient à qui mieux mieux. L'ouest de la ville était un tas de tôles et de planches calcinées et fumantes. La rue Henri-IV n'étant plus que cendres et décombres, les restes de Dernier avaient été transportés chez une des sœurs de son père, rue des Abymes. Une foule considérable encombrait les alentours. Car il avait été l'enfant chéri du peuple qui se méfiait de Légitimus. Ce dernier ne se rapprochait-il pas des ennemis, les usiniers blancs pays ? À la vérité, cette crainte n'était pas infondée. Quelques années plus tard, Légitimus devait s'asseoir à la même table qu'Ernest Souques pour signer avec lui l'Entente Capital-Travail, considérée par les historiens, Jean-Pierre Sainton excepté, comme une trahison.

Les gens toisèrent Victoire. D'où sortait-elle cette mulâtresse ? De qui portait-elle le deuil ? Qu'est-ce qu'elle voulait ? Le coup de lasso d'un *zambo* ? Il y en avait pas mal parmi les pleureurs. Devant son air résolu, ils s'écartèrent néanmoins pour la laisser entrer.

Dernier avait été tellement défiguré par les brûlures que, par égard pour les siens, il avait été tout de suite placé à l'abri des regards dans un cercueil. Dans l'unique chambre à coucher, c'était une belle bousculade. Sa famille, véritable tribu de *bitako* à tête grennée sortis de Marie-Galante, était en larmes. Une tante maintenait fermement un flacon d'alcali volatil sous le nez de sa mère, parée pour tomber en état. Comme il était franc-maçon, des membres de la loge « Les Égalitaires de la Fédération de la libre-pensée » en chapeau et complet veston noir plastronnaient à côté de représentants du Comité de la jeunesse républicaine ou du Cercle d'études sociales, plus débraillés. Beaucoup de femmes. Uniformément vêtues de robes grenat à manches gigot, elles appartenaient à l'association des « Vraies filles de Schœlcher ». Des gamins, des gamines, nombreux eux aussi, se réclamaient de l'association « Les enfants de Marianne ». Excepté ces derniers, tout ce monde buvait sec et le niveau du rhum baissait dangereusement dans les damesjeannes. Les plus éméchés sanglotaient sans vergogne.

À quatorze heures, le vacarme des cornes de lambis retentit. C'était ceux de la fédération socialiste des Grands-Fonds, nègres gaillards hauts de deux mètres et que tout le monde redoutait. Ils se chargèrent du cercueil et, le faisant sauter d'une épaule à l'autre, prirent directement le chemin du cimetière, car Dernier ne faisait aucun cas des saints sacrements de l'Église. Comme tous les socialistes de ce temps-là, il était violemment anticlérical et avait écrit dans *Le Peuple* que la religion est la bêtise humaine.

Le cortège fut interminable. La Chorale ouvrière qui ouvrait la marche, scandant des hymnes socialistes, se faufilait entre les tombes, creusées à même la terre, délimitées par des roches blanches du cimetière de Bergevin que la queue de la procession traînait encore rue des Abymes. Presque jusqu'au serein, devant la fosse

ouverte, après les chants, ce fut une succession de discours. Ils exprimaient tous le même désespoir. Ah, le moule était brisé. On n'en ferait plus des hommes de cette stature-là.

Victoire écoutait. Elle se demandait ce que sa vie aurait été si la passion de Dernier pour les déshérités s'était concrétisée en intérêt pour son dénuement à elle. Si ce *vayan nèg*, qui se battait pour que la gratuité de l'enseignement soit une réalité pour tous, avait pris sa main pour l'aider à tracer les lettres de l'abécédaire. Est-ce que se soucier de la forêt empêche de porter soin à chacun des fûts qui la composent ? Que signifie l'amour de l'humanité sinon l'amour et le respect de chacun des êtres humains ? Voilà pourquoi, au fond de son cœur, pensant à Dernier, elle éprouvait une immense rancœur. Elle n'était pas loin de supposer que la main qui avait allumé l'incendie avait été celle de son justicier.

La nuit était tombée quand elle revint rue de Nassau.

C'était soir d'entente cordiale. Boniface Jr se mêlait aux jeux de Jeanne et Valérie-Anne. Les trois enfants se poursuivaient dans le jardin arrière, poussant ces cris que l'on dit de Sioux. Victoire attira sa fille contre sa poitrine et, à sa grande surprise, l'embrassa. De telles caresses étaient rares. Elle fut tentée de lui dire :

— *Papa w sòti mò.*

À la vérité, son père venait-il de mourir ? Pour elle, n'était-il pas mort avant sa naissance, neuf ans plus tôt, quand, sans se soucier de prévenir personne, il avait pris le vapeur et mis tout l'espace de la mer entre lui et deux femmes avec qui il avait accompli les gestes de l'amour ?

Elle garda le silence. Mais désormais, chaque Toussaint, elle emmena Jeanne au cimetière de Bergevin. Les socialistes s'étaient cotisés pour offrir à Dernier la sépulture qu'il méritait : un lourd monument en pierre de taille et en ciment. Une foule l'entourait toujours, se recueillant, allumant des bougies, changeant l'eau des vases, remplaçant les fleurs fanées des gerbes et des bouquets par des fleurs fraîches, des inconsolables pleurant à fendre l'âme. Jeanne ignorait pourquoi elle était là. Tandis que sa mère à genoux sur la pierre froide, s'abîmait en prières (que demandait-elle à Dieu ?), pour tuer le temps, elle se racontait des histoires. Elles lui venaient rien qu'à regarder autour d'elle. Partout des arbres. Des flamboyants d'un rouge indécent. Des filaos. Des manguiers chargés de fruits que personne n'osait disputer aux défunts. Le nombre des cortèges funéraires franchissant les grilles l'impressionnait. À croire que les Pointois mouraient aussi nombreux que des mouches. Ici, des gens à peau claire, bien vêtus, cossus même, suivaient un petit cercueil blanc. Un enfant. Leur enfant ? Une fille ? Un garçon ? Né dans le bonheur et l'espérance heureuse. Le chodo et le gâteau fouetté n'avaient pas manqué à son baptême. La mort n'épargne pas les nantis.

Quelques ruelles plus loin, à côté d'un bosquet de manguiers, des parents noirs éplorés enterraient Linda, la prunelle de leurs yeux : 1880-1899. Suicidée par amour. Celui qu'elle adorait l'avait désertée. Alors elle avait bu à grosses goulées l'eau améthyste du laudanum. Se tuer pour un homme ? Quelle inanité ! La Mort, quant à elle, ne s'était pas fait prier pour accourir, car toute proie est bonne pour elle.

Quand les malfinis de la nuit commençaient de déployer leurs ailes, les tombes se couvraient de la lueur des bougies et des cierges, allumés par une infinité de mains pieuses. Sa mère se relevait, époussetait ses genoux et la prenait par la main pour

retourner rue de Nassau. Ce geste protecteur n'avait plus guère de raison d'être. Depuis quelques mois, la fille était plus haute et carrée que la mère.

Jeanne finit par deviner pourquoi, année après année, Victoire l'emmenait sur cette tombe et comprit que Dernier Argilius devait être son père. Elle n'en tira pas d'orgueil. À cela, il n'y avait nulle raison, en vérité. Elle n'en parla à personne et ne chercha jamais à se faire connaître de sa famille. Qu'il ait abandonné sa mère, qu'il ne se soit à aucun moment soucié du fruit de son ventre et l'ait laissée grandir à la charité de blancs pays lui semblait l'illustration de cette tendance masculine à camper des poses héroïques sans assumer les vrais devoirs humains, souvent obscurs et sans grandeur.

Dernier Argilius n'était qu'un sépulcre blanchi.

Sans chercher à l'excuser, une question demeure néanmoins : était-il au courant de l'existence de sa fille ? Victoire avait-elle eu le courage de lui avouer sa condition ? Cela laisse supposer une intimité qui n'existait peut-être pas entre eux. Il la prenait, se retirait d'elle, s'en allait son chemin. Il ne lui demandait rien. Elle, déjà si peu bavarde, ne lui confiait rien. Cependant, s'il avait été au courant de son état, il est probable que cela n'aurait guère changé la destinée de Jeanne. Jusqu'à une date récente, nos hommes étaient pareils à des semeurs, ensemençant sans réfléchir le premier champ venu. La sociologie, la littérature sont remplies d'histoires illustrant ce machisme. La « condition de la femme antillaise » est un incontournable sujet d'interviews, de thèses, de mémoires.

Tout cela est en cours d'évolution comme la société antillaise est en proie à de profonds changements. Bientôt sur quoi écriront nos étudiants américains ?

9

J'ai dit dans *Le Cœur à rire et à pleurer* : *Contes vrais de mon enfance* comment personne dans ma famille ne m'instruisit ni de la Traite, de ces voyages initiatiques qui fondèrent notre destinée d'Antillais, ni de l'esclavage. Je dus négocier sans aide le poids de ce terrible passé. Par contre, les histoires individuelles ayant pris la place de l'Histoire collective, ma mère me fit à plusieurs reprises allusion à un voyage qu'effectua cette grand-mère dont pourtant elle parlait rarement, hormis quelques phrases stéréotypées, à la Martinique au cours de l'année 1901. Je m'interroge encore. Que signifiait son insistance ? Que voulait-elle me dire ? Sa version édulcorée de cette modeste odyssée reprenait les thèmes du *home sweet home*, chers aux Anglais, en illustrant les risques qu'encourt une honnête femme en quittant la sécurité de son chez-elle. Aventures avec des hommes sans foi ni loi. Épreuves physiques. Possibilités de souffrance, de déchéance et de mort. À force d'y réfléchir, je crois que c'était sa manière d'exorciser un souvenir dont la douleur ne s'apaisait pas. En réalité, à la faveur de ce voyage, sa mère avait rencontré un étranger, l'avait suivi, abandonnant pour lui la Guadeloupe et son enfant. Peu importait qu'elle se soit ressaisie et fût revenue à la niche, l'intention demeurait. C'était la preuve que sa fille n'avait pas signifié tout pour elle.

La réalité que j'ai pu appréhender corrobore ses craintes. Ce voyage et le bouleversement qu'il entraîna peuvent être considérés comme un incendie, somme toute excusable dans une existence des plus routinières. Victoire qui n'avait alors que vingt-huit ans, vingt-huit ans, l'âge des désirs pleins le corps et le cœur, fut tentée de redistribuer les lignes de sa vie. J'assimile sa fugue à une de ces formes de marronage dont parle Victor Schœlcher quand l'Africain, lassé des rigueurs de l'esclavage, rêve de liberté mais manque de la détermination nécessaire pour soutenir son projet.

Voici les faits.

Ceux que l'on appelle blancs pays à la Guadeloupe et *békés* à la Martinique sont même bêtes, même poils. Depuis le XVI^e^ siècle, des noms identiques se retrouvent de chaque côté de la mer des Caraïbes. En 1684, Donatien Walberg, ayant tailladé un rival à coups de machette, — ils partageaient sans le savoir le lit d'une affranchie —, s'enfuit de la Guadeloupe en canot. Au hasard, il remonta une rivière et s'installa au François au sud de la Martinique. Il y fit souche. Un de ses descendants, Philimond, négociant à Saint-Pierre, épousait Amélie Desgranges au mois de février 1901. Enfant, il avait passé maintes vacances chez la branche marie-galantaise de la famille et affectionnait fort son cousin Boniface qui, lui aussi, réussissait dans le commerce. Il le convia avec sa femme à ses noces, spécifiant qu'ils devaient emmener avec eux sa cuisinière dont la renommée avait dépassé les frontières de l'île.

Laissant la maisonnée à la charge des servantes, Boniface et Anne-Marie flanqués de Victoire succombant sous le poids des paniers caraïbes qui supplémentaient trois grandes malles, s'installèrent donc dans la section réservée aux premières classes du

Lusitania pour une traversée de huit heures. Le navire se fut à peine éloigné du quai Foulon qu'Anne-Marie commença d'être incommodée. Un peu plus tard, elle se mit à vomir bruyamment dans des sacs en papier. Le spectacle de cette femme pliée en deux, une bile verdâtre aux lèvres, n'était pas ragoûtant. Aussi Boniface alla se dégourdir les jambes sur le pontpromenade.

Depuis que Victoire avait quitté Marie-Galante, quelque dix ans plus tôt, son nourrisson entre les bras, elle n'avait jamais enjambé la mer.

L'immensité du voyage qu'ils entreprenaient l'effrayait. À chaque bruit, à chaque mouvement de roulis, elle s'imaginait que le *Lusitania* allait s'abîmer dans les flots. Plus angoissants que cette peur physique, cependant, des sentiments l'agitaient que le vent du large attisait comme des braises. Jeanne venait d'entrer à l'externat des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny qui avait ouvert ses portes juste derrière l'église. Ce solide bâtiment de pierres grises existe encore. Ce n'était pas une de ces écoles strictement créées pour l'instruction des petites Blanches. On y admettait des fillettes de couleur, pour la plupart des mulâtresses de familles fortunées. Des indiscrétions avaient révélé que Jeanne était le souffre-douleur. Sans originalité, les élèves l'avaient surnommée Blanchette. Une de leurs distractions favorites consistait, en guise de salutation matinale, à faire la ronde autour d'elle en chantant la comptine :

Une négresse qui buvait du lait,
Ah, se dit-elle si je le pouvais
Tremper ma figure dans un bol de lait
Je deviendrais plus blanche
Que tous les Français, ais, ais, ais

Elle-même ne se plaignait jamais. Elle devenait seulement de plus en plus lointaine, de plus en plus silencieuse, étrangère à tous ceux qui l'entouraient. Comme si elle venait d'ailleurs et possédait son propre idiome, intraduisible ; ses propres mœurs, incommunicables. Anne-Marie haussait les épaules :

— Bah ! Ça lui formera le caractère. Qui que nous soyons, nous devons tous survivre à nos enfances.

Victoire ne la contredisait pas. Pourtant, « *A pa vré sa* », pensait-elle, tête baissée sur son coulis de tomates. Son enfance avait été son seul temps de bonheur. Elle souffrait pour Jeanne, se torturant, comprenant qu'elle s'était peut-être lourdement trompée en croyant agir pour son bien. Fille d'une servante de blancs pays, n'était-ce pas un stigmate qui la poursuivrait toute son existence ? Elle se demandait de quelle autre manière elle aurait pu assurer son éducation, contribuer à l'épanouissement de ses dons intellectuels.

Vers onze heures, les vomissements d'Anne-Marie s'étant calmés, elle rejoignit Boniface appuyé tranquillement contre le bastingage, scrutant l'immensité. Son calme l'apaisa. Ses frayeurs lui semblèrent risibles. Elle s'en persuada. Tant qu'il vivrait, elle posséderait la sécurité dont Jeanne avait besoin. La sécurité, c'est l'essentiel.

Par moments, des bancs de poissons volants aux corps gainés d'argent, pareils à

des virgules lumineuses, bondissaient hors de l'eau. À distance respectueuse, un cortège de marsouins les accompagnait. À part cela, des vagues bleues moutonnaient à perte de vue. Rien que cela. Rien que cela.

Bien que partis à l'aube, à leur arrivée à FortdeFrance le serein était tombé. Ils ne distinguèrent pas grand-chose de la baie, une des plus belles du monde, n'en déplaise à Césaire. La ville sur laquelle ne cessaient de s'abattre, à l'instar de La Pointe, incendies, cyclones et tremblements de terre semblait triste et défaite. Les malheureuses charbonnières, décrites avec un douteux lyrisme par Lafcadio Hearn, ployaient sous le poids de leurs charges et défilaient sur les passerelles d'un paquebot de la Compagnie générale transatlantique en partance pour Bordeaux. Des porteuses d'aubagnes dandinaient à la queue leu leu. Boniface, Anne-Marie et Victoire négligèrent la file des carrioles de louage et marchèrent. À la différence de La Pointe où aller à pied était un exercice périlleux à cause des pickpockets, des mendiants, des tas d'ordures et de toutes qualités d'encombrements, les rues étaient quasiment désertes. La municipalité venait de les débaptiser et elles portaient les noms de contemporains célèbres : Victor Hugo, Schœlcher, Isambert, Perrinon. Par souci d'économie, Boniface prit une chambre pour trois à l'hôtel du Prince Alfred. La fenêtre s'ouvrait sur l'îlot de tamariniers et de manguiers de la Savane. Selon une tradition récemment remise à l'honneur, un orchestre faisait entendre ses flonflons. Il jouait *La Belle Hélène* de M.Offenbach. Un instant Anne-Marie fut tentée de chercher un banc public, de s'y asseoir et de l'écouter. Mais elle n'en pouvait plus de fatigue, Boniface et Victoire aussi. Le trio n'eut même pas la force d'aller admirer la statue de l'impératrice Joséphine de Beauharnais qui venait d'être édifiée et à qui personne n'envisageait encore de couper le cou. Statue cou-coupé. Il se coucha.

Comment ?

La lune curieuse lança des coups d'œil par les persiennes, mais le spectacle n'offrit rien d'équivoque, s'il fut révélateur de la hiérarchie qui existait.

Par respect pour les deux femmes, Boniface n'ôta que ses chaussures vernies et son veston. Il s'étendit presque tout habillé sur la banquette dressée à côté de l'armoire bateau et remplit aussitôt la pièce de ses ronflements. Anne-Marie enfila sa chemise de nuit de batiste. Appuyée sur ses oreillers, elle se mit à lire *L'Imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ*. Elle avait pas mal grossi, blonde et rose, un Rubens. Elle mettait son embonpoint au compte du somptueux manger de Victoire et d'un goût irrépressible pour les sucreries, en particulier, les « rahat-loukoum » qu'on vendait à la pâtisserie Trébert. Victoire, assise à l'extrême bord du lit, défit son mouchoir, ôta une à une les épingles qui retenaient ses choux, libérant ses longs cheveux noirs. Puis elle se laissa glisser, en chemise de toile rêche comme un sac de farine france, sur le morceau de tapis de *carata* entre lit et banquette. Vers minuit, Anne-Marie la réveilla pour qu'elle lui frictionne le corps à l'alcool camphré. Elle ne se sentait pas bien.

La noce avait lieu au François dans la propriété familiale. Ils s'y rendirent dans une « familiale » de louage. De nos jours, l'habitation-sucrerie Walberg est connue. Elle a été aménagée par un héritier entreprenant en hôtel cinq étoiles. Les touristes y réservent certaines chambres des mois à l'avance. C'est qu'ils tiennent à dormir dans les anciennes *kaz nèg*. Bien que modernisées, celles-ci leur rappellent une époque révolue.

À l'époque l'habitation produisait, bon an mal an, ses quintaux de sucre. Le

mariage de Philimond et Amélie, qu'elle abritait, était ce qu'il convient d'appeler un beau mariage. Pour la bénédiction nuptiale, trois cent cinquante invités, la plupart d'entre eux venus de Saint-Pierre, se pressèrent dans l'église, détruite en 1891 par un cyclone qui avait aussi causé la mort de soixante personnes et rebâtie à l'endroit miraculeusement désigné par la vision d'une des religieuses d'un couvent voisin. Le repas de noces fut servi sur des tables disposées sur un glacis que des torchères illuminaient a giorno. Deux orchestres qui triomphaient dans les cabarets de Saint-Pierre, on le sait, capitale incontestée du bon goût, y enchaînaient les airs à la mode en attendant le bal qui devait avoir lieu dans l'ancienne purgerie. Jusqu'au matin, on allait danser le cotillon et le cake-walk importé d'Amérique. On allait aussi brenner au son de la biguine qui faisait fureur d'un bout à l'autre de l'île :

Manman, mwen desann Sèn Pyè

Pour répondre aux désirs de tout ce monde d'autant plus exigeant qu'il vivait sans le savoir ses derniers beaux jours, une vingtaine de domestiques trimaient depuis le lever du jour dans le moulin désaffecté, transformé en cuisine. Victoire ne redoutait pas la concurrence des traiteurs venus de Saint-Pierre, eux aussi, avec leurs daubes de coqs d'Inde. Elle apprêtait un de ses triomphes, le canard au manioc et à la citronnelle, que, coïncidence, j'ai retrouvé des années plus tard sur une table de Belém, quand un nègre beau, bien mis dans sa jaquette sombre, un peu dandy, s'approcha d'elle. Elle avait à plusieurs reprises avec un battement de cœur croisé ses yeux insistants. Une fois même il l'avait frôlée en passant par exprès trop près d'elle. C'était Alexandre Arconte, l'échanson, ou plus simplement le préposé aux boissons, prêté par les établissements O'Lanyer fils de Saint-Pierre avec sous ses ordres une nuée d'assistants, habiles à verser : apéritifs, vins blancs, vins rouges, champagnes, liqueurs digestives entreposés dans la vinaigrerie. Elle était rouge, elle suait à cause des feux de bagasse et de petit bois qui, par souci d'économie, remplaçaient le charbon. Aussi il lui mit entre les mains un verre de vin d'oranges qu'elle accepta avec gratitude. Il ne s'éloigna pas, murmurant :

— Regarde-moi ça ! Est-ce que les choses ont changé depuis le temps de l'esclavage ? Eux, s'amusent. Nous, on se crève.

Confusément, Victoire sentait la vérité du propos. Pour elle, qui avait toujours travaillé sans jamais rien posséder ni rien recevoir en retour, qui ne savait ni lire ni écrire, qui vivait du bon vouloir des Blancs, l'abolition de l'esclavage n'avait rien changé.

Qu'adviendrait-il si elle quittait son collier, se demanda-t-elle une fois de plus ? Elle pourrait devenir une marchande ambulante. Vulgariser ses dons et vendre des mangers bouillis : riz, pois rouges, poisson frit ou en court-bouillon. Ou encore se faire colporteuse. Charroyer de bourg en bourg les denrées qui ne sont distribuées que dans les centres les plus importants. Travail dur, harassant qui l'effrayait. Manquait-elle de courage ?

Elle ne sut pas s'exprimer. Apparemment, Alexandre ne se formalisa pas de son silence puisqu'il l'invita à siroter avec lui un verre d'anisette d'Amsterdam. Quelques heures plus tard, quand chacun enlaçant sa chacune et des ailes aux talons, elle volait

vers la salle de bal, des regards curieux les suivirent alors qu'ils s'enfonçaient dans la touffeur du parc. C'était un bocage de commencement du monde, plusieurs hectares foisonnant de filaos, de bois-trompette, de bois la soie, de palmiers, de fromagers, parcouru de traces et de sentiers enchevêtrés courant dans toutes les directions. Si l'on suivait ceux qui se dirigeaient vers le sud, on arrivait à la mer, une plage douce parsemée de coquillages et de varechs.

Anne-Marie fut la première à donner l'alarme quand, au lendemain de la noce, sa fidèle ne toqua pas à sa porte. Elle dut se laver les cheveux elle-même. D'un autre côté, les traiteurs, les serviteurs et les employés des établissements O'Lanyer fils, qui, en fin d'après-midi, prirent le *Topaze* pour retourner à Saint-Pierre, s'aperçurent de l'absence d'Alexandre. On dut appareiller sans lui.

Au soir du quatrième jour, ceux qui demeuraient dans les alentours du François, organisèrent une battue pour retrouver les disparus. En vain. Boniface faisait peine à voir. Son chagrin attendrissait jusqu'à Anne-Marie qui épongeait ses larmes comme une manman.

— *Bon Dyé !* si elle meurt, je meurs aussi, hoquetait-il.

— Qui parle de mourir ? le gourmandait-elle.

Anne-Marie ne se décidait pas à partir, ce qui embarrassait fort ses hôtes, pressés de retourner à Saint-Pierre. Elle ne savait quelles explications elle fournirait si elle revenait à La Pointe sans Victoire et pesait toutes qualités de mensonges dans sa tête. Victoire se serait égarée dans les bois et aurait été piquée par un serpent trigonocéphale. Ils pullulent dans l'épais bocage autour de l'habitation Walberg. Invraisemblable. Essayons autre chose : Victoire aurait été séduite par l'offre d'un restaurateur qui lui aurait offert une fortune pour travailler en cuisine. Invraisemblable aussi. Alors qu'inventer ?

Au bout de près de deux semaines, ses hôtes n'en pouvant plus, elle dut se résigner à reprendre avec Boniface la route du retour au pays.

À la rue de Nassau, elle expliqua brièvement à Jeanne, estomaquée, que sa mère était restée pour quelque temps à la Martinique. Puis, la serrant sur son cœur, elle éclata en sanglots, ce qui acheva de terrifier l'enfant. Qu'est-ce que sa mère faisait à la Martinique ? Ah ! elle était morte et on avait peur de le lui dire. Jeanne se mit à rêver de Victoire. Tantôt elle était emportée au loin par une haute vague. Tantôt elle était brûlée par la foudre. Tantôt écrasée par un *piébwa*.

La vie reprit son train-train.

Pas exactement.

Colportée par les lettres des parents et amis de la Martinique, l'affaire ne manqua pas de parvenir aux oreilles des mégères bourgeoises de La Pointe qui en firent leurs choux gras. Elles se déchaînèrent contre Victoire, *bòbò*, redoutable traînée, débauchée, mère sans entrailles, qui dérespectait les maisons respectables dans les moments les plus sacrés. À l'externat des sœurs, Jeanne entendait des bribes de ces histoires plus révoltantes les unes que les autres. Les religieuses feignaient de la prendre en pitié et prodiguaient des consolations. Cependant, leur apitoiement était pire que leur mépris.

Heureusement, à la maison, c'était autre chose.

Voilà encore que je rate mon récit croustillant. Dans les poitrines d'Anne-Marie et de Boniface, sous leurs peaux blanches, battaient des cœurs d'hommes et de femmes normaux. Ils se tourmentaient l'un et l'autre pour la pauvre enfant.

Abandonnée.

— Il faudra bien finir par lui dire la vérité ? soupirait Anne-Marie.

— Attends ! Elle reviendra ! soutenait Boniface qui voulait garder espoir. Envers et contre tout. Malgré le silence et les mois qui passaient.

Ils ne songèrent pas un instant à la maltraiter ou la mettre dehors. Au contraire ! Ils furent, surtout Anne-Marie, plus gentils qu'à l'habitude. À Noël, ils lui offrirent un jonc, son premier bijou.

La bonne société commençait d'oublier Victoire disparue depuis plus d'un an quand un beau matin, un panier caraïbe sur la tête, elle poussa la porte de la rue de Nassau, et jeta simplement aux servantes interloquées :

— *Mi mwen !*

Elle monta à la chambre du Régent ranger ses effets sans prêter attention aux questions dont la bombardait Anne-Marie. À midi, contrairement à ses habitudes, elle alla chercher son enfant à l'école. Jeanne qui venait de rêver de sa mère étouffée et violette, un boa constrictor autour du cou, la vit surgir à la grille, étonnamment pimpante, un masque de jeunesse plaqué sur le visage. Elle faillit courir à sa rencontre pour l'étreindre mais, contrôlant sa démarche, elle demanda posément :

— *Ou bien mèsi ?*

Du coup, l'affaire rebondit. Certains communiquèrent de précieuses informations. Alexandre Arconte se serait fait passer pour ce qu'il n'était pas. Au lieu d'une maison haute et basse, il ne possédait qu'un modeste deux-pièces-case. Au lieu d'un compte en banque rondelet, pas un sou qui l'appelle maître. Victoire, vénale, avait compris son erreur. La beauté ne va pas au marché. Quitter Boniface Walberg pour ce *ti nèg* ? La raison avait repris le dessus.

Il existe un tragique épilogue à ces événements.

Moins de deux semaines après le retour de Victoire, le 8 mai 1902, la Pelée cracha du feu. D'un coup de sa baguette de fée Carabosse, elle fit de la perle des Antilles la ville fantôme que les touristes, nostalgiques, parcourent aujourd'hui. Aucun survivant, si ce n'est Cyparis, à l'abri dans son cachot. Parmi les trente mille victimes de la catastrophe, il fallut compter Philimond et sa jeune épousée, une grande partie des invités de la noce, les musiciens, les traiteurs, le personnel domestique et Alexandre. Serait-elle demeurée avec lui à la Martinique que Victoire aurait connu le même sort.

Si Boniface et Anne-Marie eurent du mal à se remettre d'avoir un an auparavant dansé avec des « morituri », Victoire eut l'impression d'avoir échappé aux bras d'un cadavre. Elle ne se remit jamais d'avoir quitté Alexandre alors que le pire danger se profilait derrière lui. Nuit après nuit, elle se voyait faisant l'amour avec une momie qui, une à une, déroulait ses bandelettes sur sa chair putrescente. Souvent aussi, elle se croyait punie pour avoir abandonné si longtemps son enfant. Bref, elle était à la torture. Le 20 mai 1902, Anne-Marie adressa à Étienne une lettre contenant cette phrase laconique : « Seule, sa foi en Dieu soutient notre fidèle Victoire. »

Inutile de dire que cette affaire, mal connue, mal élucidée, mit ma curiosité à son comble. Voulant en savoir davantage, j'ai essayé de retrouver la trace de ce mystérieux Alexandre Arconte. S'il est certain que Philimond Walberg et sa femme périrent avec l'aristocratie de Saint-Pierre, que les établissements O'Lanyer fils, situés rue Victor-Hugo, furent détruits de fond en comble, rien ne prouvait qu'Alexandre ait été en ville ce jour-là. Peut-être, le hasard, la chance aidant, s'était-

il rendu pour affaires à Fort-de-France, ou au François, la veille ou l'avant-veille. Ma tâche s'est avérée ardue. Je n'ai retrouvé dans des journaux de l'époque, conservés à la Bibliothèque Schœlcher de Fort-de-France, que des entrefilets publicitaires pour les vins et spiritueux des établissements O'Lanyer père et fils. Aucune mention d'Alexandre Arconte. J'allais renoncer à mon enquête quand une étudiante martiniquaise travaillant sur un de mes livres m'adressa un e-mail. Son nom : Denise Arconte.

Oui, Alexandre était le frère aîné de son aïeul, malheureusement disparu dans la catastrophe. Elle n'avait aucune information sur une possible liaison avec une Guadeloupéenne. Elle le croyait marié avec une nommée Louise Girondin qui avait péri avec lui ainsi que leurs trois enfants. Tout au plus savait-elle, fait peu courant pour une époque qui ignorait le tourisme et où les gens mangeaient chez eux, qu'il possédait à Saint-Pierre un restaurant baptisé *Le Gargantua*. Mes recherches ne m'ont rien appris sur le *Gargantua*.

Imaginons, c'est tout ce qui nous reste.

Un soir, j'ai poussé la porte du *Gargantua*. Modeste. Espace réduit. Musique de fond : biguines martiniquaises — *Bavaroise*, *Marie-Clémence*, *Agoulou*. Cinq ou six tables occupées par des marins vénézuéliens. Alexandre est un mâle sûr de lui aux attributs proéminents. Je regarde la carte. Menu unique. Assez simple.

Velouté de giraumon, à l'ail et aux crevettes
Christophines farcies
Daurade grillée sur riz safrané
Salade d'épinards jeunes
Sorbet koko

Sans sourire, d'un air appliqué, Victoire, vêtue à la martiniquaise, portait les plats d'une table à l'autre, enlevait les assiettes. À intervalles, elle s'approchait d'Alexandre. Ils se parlaient tout bas. Il lui chuchotait les commandes à la manière de secrets.

Après, dans le grondement du volcan, ils font l'amour avec rage.

10

Cette longue fugue ne modifia pas les relations entre Victoire, Anne-Marie et Boniface. Il y avait en Anne-Marie des torrents de romantisme qui la rendaient capable d'excuser tous les coups du cœur qu'elle, hélas !, ne connaissait pas. Elle vécut la passion par amie interposée et recomposa l'affaire à son gré puisque Victoire ne lui en conta pas grand-chose. Après des mois d'aveuglement, la pensée de sa Jeanne bien-aimée, n'en doutons pas, lancina Victoire. Elle finit par s'ouvrir à Alexandre. Mais celui-ci se mit en colère. En voilà des cachotteries ! Pourquoi s'occuperait-il de cette enfant sans papa ? Ce serait comme manger le restant de quelqu'un. Elle laissa passer l'orage, revint à la charge. Il fut intraitable. Elle finit par partir.

Sur le bateau de retour, elle faillit cent fois se jeter à la mer. Quand les côtes de la Guadeloupe se dessinèrent, elle souhaita mourir. Soudain, sa décision lui paraissait absurde. Elle se sacrifiait pour une enfant qui bientôt aurait sa vie à elle, dont peut-être elle l'écarterait sans pitié.

Boniface, trop heureux de retrouver un corps auquel il tenait si fort, pardonna tout. Il ne fit jamais à Victoire le moindre reproche, se bornant parfois à l'interroger avec une humilité pathétique :

— *Kon sa, ou té òbliyé mwen ?* Comme ça, tu ne pensais pas à moi ?

Par contre, c'est peu après cela que les relations entre Victoire et Jeanne commencèrent de se détériorer sérieusement. Soit ! elles n'avaient jamais été démonstratives. L'une comme l'autre semblaient inaptes à ces tendres épanchements, naturels entre une mère et sa fille unique. Pourtant une forme de communication les liait l'une à l'autre, souterraine comme un chemin secret. Du jour au lendemain, cela cessa, remplacé du moins chez Jeanne par une sourde hostilité. Elle se traduisait par des riens. Jeanne refusa de se laisser habiller et coiffer plus longtemps par sa mère. Elle se lissait tant bien que mal les cheveux avec de l'eau mêlée d'huile de carapate et les tirait en catogan. Elle choisissait et enfilait seule culottes et jupons. Plus grave, elle qui avait bon appétit, se mit à manger comme un moineau. En un mois, elle perdit d'un coup dix kilos. Ainsi, elle entendait signifier que les nourritures terrestres n'étaient pas son affaire afin de punir sa mère qui y apportait tant de soins. D'une certaine manière, elle refusait de dialoguer avec elle. Dans le même temps, elle fit profession de détester la musique, surtout Bach, Vivaldi, les opéras italiens, bref, tous les favoris d'Anne-Marie et de Victoire. Désormais, elle était toujours fourrée dans un livre avec une mine qui signifiait : « Je suis la seule dans cette maison qui ait autre idée à l'esprit que bâfrer. »

Cette affectation de mépriser les plaisirs matériels, surtout de bouche, elle l'afficha toute sa vie. Mais était-ce une affectation ? Tout commença sans doute par une banale révolte adolescente, qui peu à peu, s'ancra dans le réel.

Chaque jeudi, à dix heures, Victoire s'obstinait à lui porter dans la salle d'étude où elle préparait son travail de la semaine, un chocolat à la vanille auquel elle ne touchait pas. Un jour, elle laissa tomber sans relever les yeux de ses cahiers et de ses

livres :

— Je veux aller à Versailles.

Versailles était le nom du pensionnat récemment ouvert à Basse-Terre par les sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny.

— *Vèsaye ?* lui demanda Victoire atterrée. *Pouki sa ?*

Pourquoi ? Jeanne ne prit pas la peine d'ouvrir la bouche, car la réponse était inscrite sur toute sa personne. Sa figure fermée. Son regard fuyant. Son front dur et buté. Basse-Terre était situé à l'autre bout du pays. Elle voulait s'éloigner de la maison Walberg, de ce cercle de bourgeois blancs pays qui la méprisaient à cause de sa couleur et qu'elle méprisait à cause de leur inculture. Elle voulait surtout s'éloigner de sa mère, obtuse vassale qui l'obligeait à vivre en leur sein. Si à ce moment, Victoire avait fondu en larmes, révélant ainsi l'immensité de sa peine, peut-être la suite de leurs vies aurait-elle été différente. Mais, à son habitude, ses yeux obliques ne manifestèrent aucun sentiment. Elle posa le tray sur le bureau et, sans un mot, elle ressortit dans le couloir. C'est là que commotionnée, elle s'appuya contre la cloison pour ne pas tomber. Tout le jour, son cœur saigna. Elle ne confia pas son tourment à Anne-Marie qui, dans sa chambre, déchiffrait une page du *Faust* de M. Gounod tout en dévorant des noix de cajou de la Désirade. Elle attendit la nuit pour s'ouvrir à Boniface, étendu à côté d'elle dans la chambre du Régent. Il était le seul à pouvoir consentir cette dépense exceptionnelle. Celui-ci, qui n'aimait guère se séparer de son argent, fit la moue. Est-ce que Jeanne ne serait jamais lasse d'étudier ? Ce qu'elle savait ne lui suffisait donc pas ? Certes, la réputation du pensionnat de Versailles n'était plus à faire. « La pratique de l'éducation y est très soignée, écrit alors un rapport de l'Instruction publique. On y trouve santé, propreté, nourriture saine et abondante. »

Pour cette raison, sans doute, les frais de scolarité et d'entretien y étaient fort élevés. Débourser une pareille somme était hors de question. En même temps, Boniface était toujours soucieux de contenter sa Victoire. Il eut donc l'idée d'un compromis. Il fallait que Jeanne s'inscrive à un des concours et décroche une des bourses accordées par l'établissement afin de financer ses études.

M. Roumegoux fut de nouveau mis à contribution. Boniface Jr s'étant déclaré cancre, tant bien que mal, il tenait les livres au magasin, et Valérie-Anne, malgré les réticences de sa mère, ayant été confiée à une institution privée, la maison ne bénéficiait plus de ses soins. Anne-Marie le pria de revenir. Tous les jours, il retrouva la rue de Nassau pour donner à Jeanne des leçons d'algèbre et de géométrie, ses points faibles, lui enseigner aussi un peu d'anglais — il avait séjourné à Roseau à la Dominique — et discuter littérature. Car, malgré son jeune âge, elle faisait montre d'un jugement très sûr. Ainsi elle adorait les nouvelles de Guy de Maupassant. M. Roumegoux lui fit découvrir celui qu'il admirait par-dessus tout : Baudelaire. Il lui donna à méditer cette phrase des *Paradis artificiels* : « Le bon sens nous dit que les choses de la terre n'existent que bien peu, et que la vraie réalité n'est que dans les rêves. »

Le 19 mai 1906, Jeanne fut la première fille noire à être admise avec la mention « Excellence » au concours qui ouvrait les portes du pensionnat de Versailles.

Pour symboliser les adieux qu'elle adressait à une certaine vie, elle insista pour

voyager seule jusqu'à Basse-Terre. Aucun chaperon, s'il vous plaît. Victoire redoutant les dangers du vapeur *Hirondelle* qui avait tragiquement versé maintes fois, insista pour qu'elle prenne la diligence, plus sûre, qui suivant la Côte-au-Vent par Capesterre reliait La Pointe à Basse-Terre en sept heures. Pendant une semaine, elle broda silencieusement au point de croix les initiales « J.-Q. » sur un trousseau, généreusement offert par les Walberg : 6 draps d'une place, 12 serviettes-éponges, 24 culottes de coton. Les sœurs n'y allaient pas de main morte. Elle brûlait d'envie de s'entretenir avec Jeanne, mais ne savait comment la circonvenir. C'est de ce moment, je crois, qu'elle commença de redouter le caractère secret et impénétrable de sa fille. Que cachait ce visage, joli, mais tellement froid ?

Le matin du départ, elle assujettit sur sa tête les deux lourds paniers caraïbes de la jeune fille et l'accompagna jusque devant la chambre de commerce où la diligence prenait le départ.

Je les vois.

Comme les circonstances de ce départ ressemblent peu à celui de Marie-Galante, seize ans plus tôt quand la mère essayait de protéger la fille. Cette fois, la fille fuit la mère. Elle va devant, vêtue de l'élégant uniforme en tissu écossais, jupe plissée battant les talons, corsage boutonné au ras du cou, escarpins vernis à demi-talon, et coiffée du coquet panama blanc qu'exigeaient les sœurs. Elle est grande, fine, altière. Quelque chose dans sa mine arrête les plaisanteries grivoises des désœuvrés qui traînent déjà par les rues. Sur ses talons, la mère en mouchoir, lourdement chargée dans sa golle à ramages, semble la servante. Le moment est venu de monter dans la diligence. La fille effleure d'un baiser sans chaleur la joue de la mère et se hâte de grimper dans le véhicule. Quelques minutes plus tard, il s'ébranle avec un grincement ponctué du cri : « En Avant ! » du conducteur. La mère demeure, tête basse, immobile, sur le bord du trottoir. Elle ne voit pas que sa fille lui adresse un geste d'adieu par la portière. Elle sent qu'elle la perd, et s'interroge sur les causes de cette séparation. En quoi est-elle coupable ? Quelles erreurs a-t-elle commises ? Elle lui a assuré la meilleure instruction et la meilleure éducation possibles. Les armes dont elle s'est servi, douteuses, méprisables peut-être, étaient les seules à sa portée. Est-ce pour cela que son enfant la rejette ?

Elle revient sur ses pas. Autour d'elle, les rues s'animent, remplies de la bonne odeur du crottin des attelages qui les parcourent. Des domestiques se rendent au marché.

— *Corossol doudou*, crie une marchande installée au carrefour.

Dans la salle à manger, Anne-Marie, débordant de son peignoir orange, déguste son chocolat et sa panoplie de danikit. Elle interroge :

— *I pati ?*

Oui, elle est partie. Toute la matinée, Victoire s'absorbe tristement dans la préparation d'un colombo aux joues de raie.

Je n'ai jamais vu Anne-Marie de mes yeux, si l'image de cette musicienne obèse n'a cessé de hanter mon imaginaire. J'ai recueilli les histoires fantaisistes qui circulaient sur son compte. À la fin de sa vie, presque indigente à la suite de la dissipation de son fils, subsistant grâce aux bontés de sa fille, elle se terrait dans sa chambre au premier étage de la maison de la rue de Nassau. Quelques meubles cossus y demeuraient, épaves du temps de sa splendeur. Elle ne saurait plus descendre l'escalier. Des replis de graisse l'empêcheraient de coincer son alto sous

son menton. Ses mains boudinées ne sauraient plus manier l'archet. Elle posséderait un vieux phonographe et écouterait des opéras du matin au soir en grignotant, inlassable, rahatloukoum, dattes fourrées, *grabyo koko*, pistaches grillées, *douslets*, *sik a koko têt roz*.

11

À dater du départ de Jeanne pour Versailles, la vie de Victoire prit une coloration plus sombre. Ce ne fut pas simplement le gris de la routine de l'existence, encore plus gris depuis le rêve avorté de la Martinique. Ce fut le noir de la frustration et de la souffrance qui l'envahit. Elle ne se consolait pas de la rancune de son enfant et la comprenait mal. Elle s'abîmait dans sa cuisine, ses dons atteignant alors leur perfection de fantaisie et d'inventivité, même si les Walberg, ne recevant plus, étaient les seuls à en profiter. Elle le savait, Jeanne avait honte d'elle. Pour cette raison, contrairement à l'avis d'Anne-Marie, elle se refusa à lui rendre visite à Basse-Terre. Elle s'imaginait au parloir, dans le préau avec elle sous les regards des religieuses en cornettes. Quelle tache elle ferait par contraste avec les autres parents, blancs pays ou mulâtres, bourgeois cultivés et bien vêtus ! Comme ils la toiseraient tous ! Comme ils poufferaient derrière son dos ! Aussi, pendant une année scolaire, la mère et la fille ne communiquèrent que par les lettres que Jeanne expédiait à La Pointe une fois le mois et qu'Anne-Marie lisait à voix haute :

Ma chère mère,
Ma chère marraine,
Cher Monsieur Walberg,
Je me porte bien, à part une toux qui me prend surtout le soir parce que l'air qui souffle de la montagne est frais, presque froid. J'ai dû m'acheter deux tricots de laine « Chez Rivier ». Hier, les sœurs nous ont emmenées à l'office du mois de Marie à l'église du Carmel. À 5 heures de l'après-midi, personne dans les rues. Les persiennes de toutes les maisons étaient baissées. Il paraît que c'est ainsi que les gens de Basse-Terre vivent : derrière leurs persiennes.
Je vous embrasse avec ma plus vive affection.

Tout en les redoutant, Victoire ne puisait un peu de force que dans l'attente des grandes vacances qui la réuniraient à son enfant. Hélas ! en juin, une lettre lui apprit que Jeanne ne prendrait son congé qu'en septembre. En juillet et en août, elle avait été choisie par les Sœurs pour dispenser des cours de français de rattrapage, insigne honneur pour une « première année », tribut à son intelligence.

Dans son chagrin, Victoire reporta ses gâteries sur Valérie-Anne. Elle en avait bien besoin, la pauvre, car elle grandissait, rouquine maigrichonne, souffre-douleur de son frère, ignorée de sa mère et même de son père. L'affection qui unit Victoire à Valérie-Anne devait ulcérer Jeanne et susciter en elle une jalousie aveugle. Quand il s'agissait de Valérie-Anne, elle, toujours retenue dans ses paroles, perdait toute mesure et devenait intarissable :

— Une garce. Une vraie. Depuis le berceau. Coquette avec cela. Nymphomane, j'en suis sûre. Elle m'a toujours jalousée, cherchant à s'approprier ce qui

m'appartenait. Elle entrait dans ma chambre comme dans un moulin, utilisait mes effets personnels.

Elle la chargeait de tous les péchés d'Israël. Son ancienne protégée s'était, croyait-elle, transformée en rivale.

Vers la fin de l'année, événement notable, Boniface acheta une automobile. Jusqu'alors, les premiers moteurs à explosion étaient sa terreur. Et puis, il adorait les chevaux et montait lui-même un bel alezan de race américaine qu'il faisait à l'occasion courir à Dugazon. Pourtant, il faut marcher avec son temps. Il se décida pour une rutilante Cleveland six cylindres, les phares ronds comme une paire d'yeux écarquillés qu'il apprit laborieusement à conduire. Il fallait le voir, le nez chaussé de ces lunettes que portera par la suite Charles Lindbergh et enveloppé d'un ample cachepoussière à la *Il était une fois dans l'Ouest*. Cette acquisition d'un véhicule en entraîna une seconde, celle d'une maison de changement d'air à Vernou, dans les hauteurs de la Lézarde.

L'endroit devenait à la mode et s'apprêtait à être la coqueluche des bourgeois de La Pointe. Un gouverneur adjoint de la colonie, ayant perdu en une seule journée quatre de ses huit enfants, emportés par une mauvaise fièvre, y avait fait édifier une maison pour y passer les mois de juillet à octobre quand le climat de la ville est tellement délétère. L'idée d'un changement d'air à Vernou était peu banale car, en ce temps-là, pour ceux qui habitaient en Grande-Terre, la Guadeloupe proprement dite, comme on l'appelait, semblait la plus inquiétante des brousses. Rares étaient les Pointois qui s'étaient aventurés jusqu'à Basse-Terre, décrété chef-lieu de l'île par le pouvoir métropolitain. Quant à la rivière Salée, depuis peu on la franchissait sans trop d'encombre. Après des années de galère, on ne comptait plus les noyés et les accidentés, un pont flottant appelé pont de l'Union y remplaçait l'ancien pont de la Gabarre.

La maison de changement d'air des Walberg était splendide. Elle tranchait par un détail remarquable : son escalier métallique extérieur à hélice. Elle était située à la gauche de l'actuelle route de la Traversée, à côté de la petite entreprise qui se nomme *Vernou Jalousy*. Une fois Boniface Sr enterré, pour éviter qu'elle ne tombe aux mains de son fils, Anne-Marie la vendit à ses cousins Desmarais qui la vendirent à leur tour à un juge de paix mulâtre. Aujourd'hui, elle se présente presque comme une ruine, longtemps squattée par une colonie de rastas à chevelure rougie qui cultivaient de la ganja dans l'immense jardin, où jadis poussaient à profusion des orchidées, des trompettes et d'orgueilleux lis cannats.

Boniface y conduisit Anne-Marie, Victoire et Valérie-Anne au début de juillet. Ce fut une véritable expédition. Les servantes partirent la veille par la diligence. Dès cinq heures du matin, on chargea le coffre de la voiture avec des malles remplies de linge et des paniers débordant de victuailles. Victoire tenait sur ses genoux les provisions de bouche. En ce temps-là, les routes étaient d'étroits rubans que la moindre pluie rendait glissants. Une fois sortie de Petit-Bourg, sous les mains peu expérimentées de Boniface, la Cleveland dérapa, cahota, patina, s'embourba dans la piste sinueuse qui traversait la forêt. À droite et à gauche, les ébéniers, les fromagers, les gommiers, les figuiers sauvages, toutes les variétés d'acajou, les acomas, parasités par des centaines de lianes, d'épyphites ou d'ananas-bois se bousculaient dans une débauche de verts allant du plus clair au plus foncé. Du sous-bois s'élevaient les croassements secs des perroquets, alors nombreux dans l'île, et les trilles des foufous.

Des cascades d'eau bouillante ou glacée tombaient de hauteurs invisibles dans un vacarme assourdissant et rejaillissaient sur la piste, la rendant encore plus impraticable.

Anne-Marie ronflait. Elle n'avait pas apprécié l'achat de cette maison de changement d'air. Non seulement parce qu'elle se faisait un point d'honneur à désapprouver toutes les décisions de Boniface, mais surtout parce que, nous l'avons dit, elle détestait la campagne. Pour elle, c'était maringouins, mabouyas et fourmis toc toc. Victoire au contraire, un peu à sa surprise, s'éprit de Vernou, si différent de l'éclat implacable de Marie-Galante qu'on se serait cru transporté sur une autre planète. Tout le jour, un ciel gris fer pesait bas sur cet amoncellement de verdure. La pluie ne se lassait pas de tomber. Non pas une pluie rageuse et torrentielle comme les averses fréquentes à La Pointe. Une pluie fine, pénétrante. Une pluie infatigable. Après le déjeuner, comme Anne-Marie faisait la sieste, elle partait promener avec Valérie-Anne. Elles s'enfonçaient sous la voûte des arbres, empruntant des sentiers tortueux, serpentant à travers les *piébwas* et les fougères arborescentes. L'enfant était bonne marcheuse. Elles poussaient souvent jusqu'à la chapelle de Fontarabie. L'humble construction de bois surgissait, blanche comme un fantôme entre les troncs moussus. Victoire et Valérie-Anne n'y rencontraient jamais personne. Pourtant, les suppliants invisibles qui les avaient précédées avaient allumé des bougies, entassé des moissons de fleurs de balisiers, d'héliconias ou de roses de porcelaine au pied des saints de plâtre. Quelquefois, quand il ne pleuvait pas trop, Victoire emmenait Valérie-Anne se baigner à Prise d'Eau, un bassin traversé en son mitan par un pont rudimentaire. Des bœufs y buvaient. La marmaille des environs y barbotait. Des femmes y remplissaient les seaux qu'elles juchaient sur leurs têtes, des hommes y pêchaient des ouassous. Les individus des deux sexes, les enfants même, ressemblaient à des épouvantails. Haillonneux, la peau terreuse, rongée de grattelle, les cheveux rougis. Pendant que la gamine se plongeait dans l'eau glacée en culotte et chemise, Victoire se déchaussait et mouillait ses pieds. Elle aussi aurait aimé se baigner. Mais la pensée de dénuder son corps blanc la choquait comme une indécence. Alors elle restait là à penser à Jeanne. Elle se torturait encore et encore. Elle avait voulu éviter à sa fille la pauvreté abjecte. Lui offrir un avenir, la possibilité d'une ascension sociale. Elle en venait maintenant à se reprocher d'avoir manqué de bravoure. Voilà qu'une négresse baptisée Man Accra se remplissait les poches en vendant des beignets de morue fort ordinaires aux marins et aux ouvriers du quai. À La Pointe, on ne parlait que d'elle.

Le crépuscule et sa soudaine noirceur les ramenaient à Vernou.

À leur arrivée, Maby et Délia avaient déjà planté les bougies dans les chandeliers et disposé tout partout des cassolettes où brûlait la citronnelle qui chasse les maringouins. Anne-Marie déchiffrait du Bach dans sa chambre. Valérie-Anne, apeurée, se blottissait contre Victoire. Un mur s'était fermé autour de la maison, épais, impénétrable. Aïe ! qui a bougé sur la branche de l'ylang-ylang ? Qu'est-ce qui bondit sur la route ? Est-ce le cheval à trois pattes de Man Ibè ? C'est bien le bruit qu'il fait : plakata plakata. Au-dedans, ce n'était guère plus rassurant. La lumière des bougies dessinait sur les murs un carnaval grimaçant. Alors, la *manman san zanfan* serrait dans ses bras *lanfan san manman*. Des contes lui remontaient au cœur avec le souvenir des nuits avec Caldonia :

Sé té an madanm ki te ni an ti bolòm...

Que n'avait-elle pris ainsi son enfant sur son sein ! Que ne lui avait-elle joué des berceuses à la guitare ! La vérité était que Jeanne l'avait toujours intimidée. Même bébé au berceau quand, repue de son lait, elle relevait sa petite tête et l'observait de ses yeux brillants. C'était la fille de son père. Pas sa fille à elle. C'est à ce monde d'audace, d'ambition, de force et d'intelligence qu'elle appartenait. Pas au sien. Celui des servantes qui ne savent dire que :

— *Oui, mèt !*

À la fin de juillet, les deux Boniface vinrent apporter un peu de diversion. Ils ne pouvaient plus supporter la fournaise de La Pointe. La fin de ce Carême était épouvantable. À la suite de la chaleur, des incendies avaient ravagé les faubourgs et calciné deux ou trois familles nombreuses. En une nuit, dix-sept enfants avaient péri. Maintenant, les services de santé craignaient une nouvelle épidémie de fièvre jaune. Aussi, ceux qui en avaient les moyens fuyaient se réfugier vers Saint-Claude à cause de l'altitude et de la proximité de l'hôpital du Camp-Jacob. La vérité était que, privé de sa Victoire, Boniface Sr avait trouvé le temps bien long. Quant à Jr, il en avait assez de se rendre quotidiennement au quai Lardenoy. Cependant, une fois qu'il fut dans la constante compagnie de sa mère, il regretta sa décision.

Quatre semaines plus tard, dans les premiers jours de septembre, Jeanne arriva à son tour de Basse-Terre, après un voyage en diligence de dix heures jusqu'à Petit-Bourg. Là, elle avait terminé le trajet en charrette à bœufs. Le conducteur succomba sous le poids d'une malle dont elle disposa fièrement le contenu, des livres, sur les rayons d'un meuble de rangement à deux corps. Guy de Maupassant. Stendhal. Balzac. Gustave Flaubert. Baudelaire. Elle ne manifesta pas grande émotion à revoir sa mère qu'elle n'avait pas embrassée depuis un an et ne lui reprocha pas non plus de ne l'avoir jamais visitée au pensionnat. Sur ce point, elles se comprenaient sans mot dire. Cependant, au dîner — une extravagance de lambis et de crabes inventée par Victoire en son honneur — elle donna à tous ceux qui en doutaient la preuve d'une sensibilité cachée. Elle avait dépensé tout l'argent qu'elle avait gagné grâce à ses cours de rattrapage pour acheter chez Luigi Venutolo, le plus grand bijoutier de La Pointe, un collier *grènn d'ò* qu'elle noua au cou de sa mère. C'était le premier bijou que Victoire possédait, si on excepte une paire de créoles et une chaînette, sans grande valeur l'une et l'autre, cadeaux d'Anne-Marie ou de Boniface. Victoire en eut les larmes aux yeux. Pourtant, elle ne sut que souffler, tête baissée :

— *Mèsi !*

Puis, mère et fille s'embrassèrent gauchement. Après cela, Jeanne lacéra le cœur de Victoire en refusant de goûter à son plat. Elle répéta qu'elle n'avait pas faim, qu'elle ne tenait plus debout et se retira très tôt dans la chambre qui lui avait été réservée.

Jeanne ne devait jamais remettre les pieds à Vernou. Non qu'elle n'aimât pas la région. Son premier soin lorsqu'elle se décida à bâtir une maison de changement d'air avec mon père, fut de la choisir à Sarcelles qui n'est qu'à quelques kilomètres

de Vernou dans la commune de Petit-Bourg. C'est que, durant ce séjour, elle fit provision de mauvais souvenirs. Elle trouva la situation carrément intenable. Bien que vaste, la maison ne possédait ni les proportions ni la disposition de celle de la rue de Nassau. Un seul étage entouré d'une galerie circulaire, pas de galetas, toutes les pièces à même niveau. Maby et Délia dormaient dans une petite case au fond du jardin. Dans cette promiscuité jointe au laisser-aller des vacances, les masques ne se portaient plus. Jeanne ne supportait pas de voir Victoire et Boniface entrer avec une bougie dans la même chambre. Le lit à colonnes en courbaril où ils se couchaient, aperçu par la porte entrouverte, la faisait vomir. La nuit, elle épiait chaque craquement du bois. Son esprit enfiévré confondait les plaintes du vent avec les râles du plaisir de sa mère et, au matin, elle la dévisageait avec une sorte de dégoût. Elle ne différait pas des courtisanes, des femmes qui vendent leur corps, à cela près que les Italiennes étaient en général d'excellentes poétesses alors que celle-ci ne savait même pas lire. Son état d'humeur se traduisait par un refus presque total de se nourrir qu'on appellerait peut-être aujourd'hui « anorexie » ou quelque chose d'approchant. À table, elle repoussait ostensiblement son assiette après une ou deux bouchées et prétendait que les délicieuses odeurs d'épices : basilic, gingembre, safran qui s'échappaient de la cuisine lui donnaient la nausée. Les gamineries de Valérie-Anne lui déplaisaient. Elle ne supportait pas les séances de musique d'Anne-Marie et de Victoire. Le violon de la première lui tapait sur le système. Les timides accords de guitare et les sons de la flûte traversière de sa mère l'exaspéraient.

Ajoutons à cela les avances de Boniface Jr.

Bien monté comme son père, mais plus brutal et entreprenant, il était toujours à la toucher, à mettre les mains sur elle, ses seins, ses fesses. Un matin, il s'arrangea pour entrer dans la chambre où elle lisait *La Chartreuse de Parme* au lit. Voracement, il lui planta un baiser sur la bouche tandis que de l'autre, il défaisait sa braguette. Quel dommage pour mon récit qu'il ne l'ait pas prise de force ! Malheureusement, rien de grave ne se passa. Elle se débattit. Ils restèrent à se fixer, haletant tous deux de désir. Mais Jeanne se serait fait tuer plutôt que de l'admettre. Une autre fois, elle se rendit avec sa mère et Valérie-Anne à Prise d'Eau. Boniface Jr vint les y surprendre et, comme le temps était beau, il se baigna. À l'époque, la simple idée de la nudité était inconvenante. La beauté de ce corps d'athlète qui paradait pour elle des avantages mal dissimulés éveillèrent en Jeanne un émoi qu'elle ressentit avec honte. Furieuse, elle rentra seule à Vernou.

Là-dessus elle s'imagina qu'Anne-Marie, pour l'humilier, encourageait son fils. Cela semble improbable quand on connaît le peu d'intérêt que celle-ci portait à son garçon. En fait, elle ne lui parlait que s'ils étaient partenaires au bridge. Cependant, Jeanne se sentit réellement humiliée — ou tout simplement jalouse quand, dans le devantjour, regardant par la fenêtre de sa chambre, elle vit Boniface Jr ramper au sortir de la case des bonnes : il couchait avec l'une d'entre elles. Laquelle ? Délia était son aînée d'au moins dix ans, mère d'une tralée d'enfants. Maby était une gamine. Elle n'était donc à ses yeux qu'une interchangeable chair noire à plaisir. Pas une once de sentiments dans ses propositions. D'ailleurs, elle en était persuadée, un Blanc ne peut aimer une Noire. Entre eux, ne peut exister que désir et concupiscence.

En fait, la fin des vacances ne fut agréable pour personne. On entra dans le plein hivernage. Cette année-là, il n'y eut pas de cyclone, de gros coups de vent, mais la

pluie redoubla. Des torrents d'eau monotones se déversaient du ciel. Les gouttières débordaient. Des lacs boueux détrempaient le jardin. Finies les promenades à travers bois et les baignades à Prise d'Eau. On buvait des grogs où le rhum Féneteau les « grappes blanches » tenait une bonne place. Distraction toute relative, le dimanche, bravant les intempéries, la famille descendait à l'église de Petit-Bourg où Boniface avait négocié la location d'un banc dans l'allée centrale. Sous les regards curieux des autochtones, les Walberg s'y serraient. Anne-Marie et les deux Boniface affichant la piété ostentatoire des notables et énonçant à voix forte les paroles en latin ; Valérie-Anne s'ennuyant, Victoire, écrasée par l'hostilité silencieuse de sa fille, retenant ses larmes à grandpeine ; Jeanne n'ayant cure d'articuler le Confiteor, l'Agnus Dei ou le Sanctus, mais se battant la coulpe, en répétant en lieu et place :

— Je les hais ! Je les hais !

Seule distraction.

À force de les croiser sur le parvis de l'église, avant ou après la messe, les Walberg se découvrirent une parenté, une alliance avec les Rueil-Bonfils, propriétaires de l'usine Roujol, à la sortie du bourg. Cette usine est aujourd'hui défunte. Dans mon enfance, elle existait encore mais ressemblait déjà à une ruine. C'était souvent le but de mes promenades à bicyclette. Je me rappelle sa silhouette noircie, déglinguée, épave échouée au milieu de l'océan des cannes.

Un dimanche, les Rueil-Bonfils invitèrent donc les Walberg à déjeuner dans la maison cossue au flanc de l'usine, et l'habitude fut prise. Cette tribu était digne de figurer dans une sitcom à la française. Le grand-père moustachu, invalide en fauteuil roulant. La grand-mère, bon pied, bon œil, moustachue elle aussi. Une tante, restée fille, aux lourdes anglaises retenues par un nœud de velours noir. Un oncle, handicapé mental, libidineux qui montrait sa verge aux petits garçons. Le père, digne. La mère, blonde platinée à l'eau oxygénée. Une douzaine d'enfants dont une fillette aveugle qui jouait au piano à quatre mains avec son jumeau. On se réunissait après la messe. Sitôt arrivée, Victoire nouait docilement un tablier et rejoignait les servantes autour des braises du *potajé*. Pendant ce temps, Jeanne s'asseyait avec les visiteurs au salon ou dans le jardin si le temps le permettait. Avec sa peau noire, elle faisait figure de curiosité et les Rueil-Bonfils n'étaient pas loin de blâmer les Walberg de la traiter sur un tel pied d'égalité. Elle devait affronter un assaut de questions où paternalisme, hypocrisie et racisme se mêlaient.

Ainsi donc, elle était pensionnaire à Versailles ! Ainsi donc, elle étudiait en vue du brevet élémentaire !

Non ! supérieur.

Le latin aussi, elle le connaissait ?

Oui, elle avait fait un peu de latin.

Ainsi donc elle comptait devenir institutrice. Quel beau métier !

Bon Dieu ! quel chemin les nègres avaient parcouru depuis qu'ils étaient arrivés d'Afrique, bêtes de somme sous le fouet ! Malheureusement, on pouvait se demander si, dans le fond, ils avaient réellement évolué. Toujours aussi feignants, vicieux et calculateurs. Sur ce terrain, les Rueil-Bonfils n'arrêtaient pas de dévider un stock d'histoires constamment renouvelé par le comportement des ouvriers de leur usine. Un jour, avec un sourire fielleux, Félicité qui se piquait de lire offrit à Jeanne un mince roman d'Anaïs Ségalas, son idole, intitulé *Récits des Antilles : le bois de la Soufrière*. Ayant été couronnée, amusante coïncidence, du prix Anaïs Ségalas de

l'Académie française pour l'un de mes livres : *La Vie scélérate*, je me suis renseignée sur cette écrivaine et j'ai découvert qu'il s'agit d'une créole de Saint-Domingue qui, en son temps, jouit d'une certaine notoriété. J'ai même lu son ouvrage republié par les Éditions *L'Harmattan*. C'est un ramassis sans intérêt des idées racistes de l'époque, curieusement assorti d'une mouture abolitionniste. En voici un extrait : « Jupiter pouvait avoir une trentaine d'années ; c'était un nègre de race africaine et du noir le plus beau, ou pour mieux dire le plus laid. Il était de taille moyenne, robuste, vigoureux. Il avait, comme tous les nègres, le pied difforme et presque aussi long en avant qu'en arrière du tibia. Les cheveux étaient laineux. Le bas du visage s'allongeait en forme de museau. »

Félicité entendait-elle blesser Jeanne dont on aurait pu croire l'intelligence au-dessus de pareilles stupidités ? En tout cas, le but fut atteint et ma mère souffrit beaucoup. En fait, elle ne cessait pas de souffrir. Aux repas, quand Victoire servait des délices de son invention, par exemple un chapon aux chataignes-pays, elle recevait une ovation, on l'accablait de louanges avec des airs qui voulaient dire qu'elle, au moins, avait su rester à sa place. Pas comme certaines. Jeanne n'arrêtait pas de se demander si elle ne devait pas faire un esclandre, se lever debout, prendre la porte. Je crois que ce qu'on a dénommé par la suite son « caractère impossible » est né d'avoir trop longtemps supporté des humiliations en silence par égard pour sa mère. Le pire cependant était que Aymeric Rueil-Bonfils, un illettré de vingt ans, rivalisait avec Boniface Jr. Il lui faisait une cour visible et pressante avec, quant à lui, les encouragements de toute sa famille. Elle le sentait : celle-ci aurait applaudi si elle lui avait ouvert ses cuisses comme Victoire ouvrait les siennes à Boniface, retrouvant ainsi sa véritable vocation.

Tout cela cessa brusquement.

Un beau jour, Anne-Marie déclara qu'elle n'appréciait pas Félicité Rueil-Bonfils qui ne connaissait rien à la musique. En fait, elle ne parlait que de ses lectures ou de ses gardénias, simples ou doubles. Valérie-Anne pleurnicha parce que ceux de son âge se moquaient de sa pilosité et la traitaient de « Poil de Carotte ». Boniface Jr s'imaginant à tort qu'Aymeric avait la cote auprès de Jeanne estima que c'était un foutu blagueur. Il se vantait que sa jument Torride arrivait toujours bonne première sur les champs de courses et lui rapportait des sommes de toute évidence multipliées par dix. Il n'y avait que Boniface père pour aimer la compagnie d'Amédée père. De le savoir aux abois, criblé de dettes, cherchant vainement un repreneur pour l'usine, le confortait dans la conviction que le négoce était un meilleur choix que le sucre.

Enfin ces odieuses vacances se terminèrent. Les Walberg repartirent pour La Pointe. Jeanne, pour Versailles. Cette fois, n'en faisant qu'à sa tête, elle préféra le vapeur qui ne demandait que six heures et demie de trajet après des escales à Sainte-Rose, Deshaies, Pointe-Noire.

Pendant deux ans, Victoire ne vint pas la visiter. Il n'y avait que les lettres pour assurer un semblant de communication entre elles. Ces années-là, Jeanne se tua au travail et fut admise avec la mention « Très bien » plus les « Félicitations du jury » au brevet élémentaire qui lui ouvrait les portes de l'enseignement primaire. Pourtant, cela ne lui suffit pas. En une longue épître circonstanciée, elle expliqua qu'elle devait continuer d'étudier à Versailles pendant un an encore. Cette longue séparation, qui n'était pas coupée par des séjours à Vernou — Jeanne donnait régulièrement des cours de vacances — fut très dommageable pour les relations de la

mère et de la fille. Victoire, se sentant abandonnée, se replia davantage sur elle-même, cuisinant avec excès. En cette époque où la réfrigération n'existait pas, on ne pouvait garder de nourriture plus d'un jour ou deux. Délia et Mandy distribuaient les restes à des familles de *maléré*, soigneusement choisies pour leur bonne conduite et leur dévotion à Dieu. Boniface, si regardant sur les gaspillages, ne protestait pas. Tout ce que faisait sa Victoire était bien. Celle-ci se rapprocha plus étroitement encore d'Anne-Marie, qui n'avait pas besoin de lui parler, mais lisant en elle à livre ouvert, jouait à son intention tel ou tel morceau. Ainsi, les séances de l'après-midi se modifièrent. Victoire ne tâtonnait plus sur sa guitare ou sa flûte. Yeux fermés, assise dans sa berceuse, elle écoutait. Parfois, de douloureux soupirs gonflaient sa poitrine ; des larmes roulaient sur ses joues. Pourtant, Anne-Marie n'intervenait jamais par des questions ou des mots de consolation. Elle laissait à la musique le soin de faire son œuvre.

12

Le journal *Le Nouvelliste* célébra la réussite de Jeanne au brevet supérieur par un article vibrant intitulé : « Négresse en avant ! En avant toute ! »

En dessous figurait une photo, malheureusement peu attirante. Ma mère, pourtant si belle, ne fut jamais photogénique. Devant l'objectif, elle se tendait, s'angoissait et finalement apparaissait comme une bête traquée. Le journal énumérait en outre complaisamment les noms des jeunes filles noires, quatre en tout, admises comme elle à ce même brevet. Elles étaient les premières de la Race. Les photos de ces pionnières parurent dans *Femmes en devenir*, organe qu'on peut qualifier de féministe. Dans la revue mensuelle *La Guadeloupe de demain*. En ce qui concerne Jeanne, mère Marie de la Rédemption, supérieure du pensionnat de Versailles, ayant déclaré dans *Diocèses de France* que, de toute sa carrière, elle n'avait jamais formé d'esprit plus élevé, du jour au lendemain, elle devint une sorte de vedette, l'opinion publique la créditant d'une intelligence hors pair. Dans la réalité, mère Marie de la Rédemption et son élève s'étaient très mal accordées, la première ne cessant de reprocher à la seconde son orgueil, sa susceptibilité d'écorchée vive et ses impertinences. La seconde, son racisme. Jeanne ne garda pas de bons souvenirs de Versailles. J'admire son courage et sa détermination d'y passer trois ans. Trois ans de sa jeunesse alors qu'elle aurait pu rire, danser, flirter. Au vu de la recommandation des Walberg, le pensionnat qui n'acceptait que des enfants légitimes avait fait une exception en sa faveur. Les autres élèves ne l'avaient jamais tolérée et, à la moindre occasion, lui rappelaient qui elle était.

Peut-être par égard pour Victoire, Anne-Marie aurait souhaité que Jeanne vienne fêter son succès à la rue de Nassau. On inviterait M. Roumegoux et le R.P. Moulinet qui enseignait le catéchisme aux enfants et avait fait faire à Jeanne sa première communion. Celle-ci refusa, prétextant des stages d'initiation pédagogique qui la retenaient à Basse-Terre. Je ne sais s'il est possible d'imaginer correctement les sentiments de Victoire en considérant le portrait de sa fille dans les journaux, même si elle ne pouvait pas lire les lignes élogieuses qui l'accompagnaient. L'orgueil devait sans doute gonfler son cœur. Quelle revanche elle avait prise sur Dernier ! Sans son aide, elle était parvenue à casser le monopole du savoir détenu par les blancs pays. Sans son aide, elle avait ouvert à sa fille des portes lourdement cadenassées. Sans son aide, elle lui offrait un avenir radieux. Cependant, je crois que ces sentiments furent mêlés de beaucoup de tristesse. Elle était consciente que cette réussite avait été payée cher, trop cher. Acquise au prix de trop d'humiliations. Elle lui rendait son enfant inaccessible, enfermée dans une prison où l'air était raréfié. Ma mère était de cet avis. Je n'ai pas cessé de l'entendre s'exclamer d'un ton dont je saisissais l'ambiguïté : « Ma mère ne savait ni lire ni écrire, mais sans elle, je ne serais pas là où je suis aujourd'hui. »

Où était-elle ? Ceux qui avaient des yeux pour la regarder comprenaient bien qu'elle ne se voyait pas au paradis.

Au mois d'octobre, son premier poste d'enseignement lui fut attribué. Naguère

comme aujourd'hui, il était d'usage d'affecter les débutants aux écoles les plus ingrates. Pourtant, son palmarès était si exceptionnel que l'Éducation nationale, au lieu de l'expédier à la Désirade, à Terre de Haut des Saintes ou dans quelque autre trou, ingrat et perdu, la nomma au Moule, deuxième ville du pays, supérieure en population à Basse-Terre.

J'ignore quel était le salaire mensuel d'une jeune institutrice en cette année 1909, bien que je sache qu'il était inférieur d'un cinquième à celui des hommes. Tel qu'il était, sans doute lui permettait-il d'entretenir sa mère. Jeanne se hâta de demander à Victoire de venir vivre avec elle. Mal informés, malparlants, ceux qui affirment qu'ayant assuré l'éducation de sa fille, Victoire se dépêcha de lâcher les Walberg comme un crabe lâche son mordant, selon l'expression consacrée. Pendant deux mois elle fit la sourde oreille aux appels de sa fille. Au point qu'en novembre, Jeanne, ulcérée, fut obligée de venir la chercher elle-même à La Pointe.

Que craignait-elle ? Croyait-elle cette invite dictée par les seules convenances ? Ne se résignait-elle pas à quitter Boniface et surtout Anne-Marie ?

Nous ne connaissons pas les détails de la séparation et si, véritablement, il y eut drame. Ce qui est sûr, c'est qu'un matin où il pleuvait des cordes, Jeanne et Victoire s'embarquèrent à six heures trente à bord d'une diligence qui, en quatre heures, les conduisit au Moule. De tout le trajet, elles ne se parlèrent pas, chacune enfermée dans des pensées peu riantes. À l'arrivée, Jeanne loua les services d'un portefaix qui charroya sur un diable la malle de sa mère.

« Le Moule paraît triste, écrit un contemporain, et ses vastes rues sont dépeuplées. Le feu dévastateur est passé par là ! Ville morte, port à l'abandon, un seul édifice, l'église, une seule promenade, le cimetière. » La ville n'était pas seulement triste. Elle était surpeuplée et misérable. Si dans cette région à sucre, les usines, Zevallos, Gardel, Blanchet, procuraient un emploi saisonnier aux travailleurs des anciennes habitations, elles ne leur offraient aucune *kaz-nèg*, c'est-à-dire qu'elles ne les logeaient pas. Ils étaient forcés de s'entasser dans une ceinture de taudis de plus en plus large autour du centre-ville. Jeanne avait loué un deux-pièces case, minuscule mais joliment peint en gris clair avec des persiennes vertes, à deux pas de la rue Saint-Jean, secteur prospère où s'alignaient les magasins et les boutiques des négociants blancs pays. L'intérieur était sobrement meublé, car elle avait refusé le plus petit don d'Anne-Marie, la maison de la rue de Nassau regorgeant de mobilier, tables basses et hautes, carrées ou ovales, chaises, lits bateaux, à baldaquin, à colonnes, enfermés dans le galetas. Elle aurait souhaité que Victoire partage son lit — un lit dit à boules, garni de deux matelas, d'un traversin et de deux oreillers — dans lequel elle voyait le symbole de sa nouvelle position. Mais l'autre demeura intraitable. Une paillasse jetée à terre lui suffirait amplement. Levées à quatre heures, elles se rendaient à la messe, Victoire trottinant en arrière ainsi qu'elle l'avait toujours fait. De retour à la maison, en silence, elles buvaient le café. Brûlant, noir, fortement sucré. Puis Jeanne partait pour l'école primaire de filles qui s'élevait à l'emplacement de l'actuel lycée d'enseignement professionnel. Restée seule, Victoire ne chômait pas. Elle époussetait les meubles, aérait la paillasse, battait le matelas, balayait le plancher, trois fois la semaine le récurait, lavait le linge de sa fille, le mettait à blanchir, l'empesait, le repassait. Comme elle était une bête de travail, ces activités se terminaient aux environs de onze heures. Dès lors, sa journée était finie. Jeanne ne se nourrissant pas ou si peu, il n'y avait rien à cuisiner. Je me demande ce

que signifiait pour Victoire le fait de ne plus s'approcher d'un *potajé*. Ne plus marier les saveurs, les couleurs. Ne plus respirer l'odeur des épices. Ne plus être Dieu.

Cette situation est comparable à celle d'un écrivain que des circonstances indépendantes de sa volonté tiennent éloigné de son ordinateur. Quel supplice ! Comment lutter contre la terrible sensation d'inutilité qui l'envahit alors ?

À onze heures trente, Jeanne rentrait de l'école, suante, malgré le parasol qu'elle tenait au-dessus de sa tête, car le Moule est une ville étouffante. Par à-coups, des bouffées fiévreuses soufflent de la mer. La mère et la fille déjeunaient, toujours en silence, d'une salade. Jeanne repartait pour l'école. Les premiers temps, en son absence, Victoire ne sortait pas de la maison et tournait en rond dans cet espace resserré. Puis elle prit l'habitude, vers seize heures, de pousser jusqu'à la mer. C'était l'océan Atlantique sur cette côte de la Guadeloupe, furieux, bouillonnant, rugissant. Une promenade, sorte de *malecòn*, plantée de palmiers chanvre le longeait. Les petites villes comme les petits pays n'apprécient pas les étrangers, ceux qui débarquent on ne sait d'où. Elles les flairent avec méfiance, car ils apportent le danger dans les replis de leurs vêtements. Les Mouliens observaient Victoire. La « manman de la nouvelle maîtresse » ne leur disait rien qui vaille. Elle se déplaçait, absente, mécanique. Parfois elle s'asseyait sur un banc et restait à humer la brise. Jeanne en avait fini à cinq heures. Elle revenait à la maison, son parasol sous le bras, précédée d'une élève gonflée de son importance qui portait les cahiers. À la lumière d'une lampe à pétrole, elle s'absorbait dans ses corrections. Pendant ce temps, Victoire s'asseyait dehors sur un petit banc. Des marchandes de pistaches grillées et de topinambours s'installaient non loin sur le trottoir, mais n'engageaient pas la conversation avec l'étrangère. Autour d'elle immobile, peu à peu, la nuit se refermant, le sabbat des insectes s'intensifiait et la grande voix de la mer se faisait de plus en plus hurleuse.

J'ai interviewé Léonie X... qui vit son grand âge dans le quartier du mouillage et qui l'a aperçue quand elle était enfant. Elle m'a confié : « Elle me faisait peur. Toute seule, dans la noirceur. Ma manman m'assurait que c'était un *jan-gagé*, qu'elle allait laisser sa peau sur le bord du trottoir et se tourner en chien. Parfois, elle allumait une pipe et ce gros œil rougeoyait. »

Un dimanche de décembre, un événement peu ordinaire vint troubler l'ordre de la matinée. Le rugissement d'une Cleveland remontant depuis l'église devant laquelle les fidèles de la grand-messe bavardaient encore, ameuta le quartier. Boniface, ses lunettes d'aviateur, son cache-poussière descendirent de la voiture tandis que les voisins, curieux, sortaient en vitesse sur le devant des portes. Il apposa timidement ses lèvres sur le front de Victoire :

— *Sa ou fè ?*

— *An bien mèsi.*

Il apportait un cadeau : un gramophone, un modèle anglais très perfectionné qui lui avait coûté les yeux de la tête, assorti d'une boîte de disques. Ses choix se guidant à sa fantaisie, étaient plutôt disparates. Ils comprenaient des biguines, des cantiques de Noël, des hymnes patriotiques dont *Le Chant du départ*. Néanmoins, ne manquaient ni l'œuvre fétiche d'Anne-Marie, le *Concerto pour deux violons* de Jean-Sébastien Bach, ni des extraits d'opéras. C'est ainsi qu'à défaut de cuisine, Victoire retrouva la musique et les airs de *Carmen* :

L'amour est enfant de Bohême
Il n'a jamais jamais connu de loi

La visite de Boniface ne dépassa pas trente minutes, montre en main. Sitôt avalé un verre de shrubb préparé par Victoire puisqu'on était dans le temps de Noël, il demanda la route, invoquant les kilomètres qui le séparaient de La Pointe. La vérité est qu'il lui était trop pénible d'être dans la proximité de son aimée sans pouvoir la prendre dans ses bras. Surtout, il lui était plus difficile encore de supporter le regard de Jeanne, assise raide comme la justice dans un coin de la pièce. Mélange de réprobation. De mépris. De colère. Sous un tel regard, ce qui l'avait uni à Victoire pendant tant d'années devenait sale, sordide, coupable. Je l'ai dit, les relations de Jeanne et Boniface s'étaient considérablement modifiées bien avant le départ pour Versailles. Eux qui s'accordaient si bien autrefois ne se parlaient plus, Jeanne lui offrant chaque matin son front à baiser avant de prendre place, rigide, à la table du petit déjeuner. Il n'y eut jamais de guerre ouverte, mais un refroidissement qui interdit toute communication.

Cette visite causa la première querelle entre Jeanne et Victoire. D'ailleurs, querelle est un terme inexact. Il suppose un échange de propos vifs, voire d'invectives. Dans le cas qui nous préoccupe, il s'agit d'un monologue, Jeanne exprimant son mécontentement sans jamais élever la voix, devant Victoire, muette, repliée sur elle-même. Les raisons de cette colère pouvaient se résumer en deux interrogations qui traduisaient surtout le souci du qu'en-dira-t-on. Qu'allaient penser les voisins en voyant ce blanc pays s'engouffrer chez elles comme en terrain conquis ? Comment les considéreraient-ils comme des femmes respectables ?

En fait, cette première « querelle » qui devait être suivie de quelques autres, pour le même motif, établit un schéma invariable. Victoire n'ouvrait pas la bouche, ne se défendait jamais. À chaque fois, elle demeurait silencieuse, comme paralysée par les propos de sa fille. Comme beaucoup d'enfants, Jeanne était possessive, donc injuste. Elle n'admettait pas que Victoire puisse éprouver un quelconque attachement pour d'autres qu'elle. En particulier, pour Anne-Marie et encore moins pour Boniface. À ses yeux, bien qu'elle ne versât jamais dans les idées socialistes de l'époque et m'apparaît comme totalement apolitique, ces blancs pays n'avaient fait que l'exploiter. Principalement, elle se raidissait en pensant à Boniface qui avait honteusement abusé de son corps. Elle l'espérait : aucun plaisir, aucune émotion n'étaient nés de leurs étreintes. Elle ne comprenait pas que Victoire s'y plaise, considère comme chez elle la rue de Nassau où, c'est un fait, rien de rien ne lui appartenait, même pas la chambre du Régent qui abritait ses pauvres effets dans un coffre en bois, même pas la couche sur laquelle elle dormait. Qu'elle n'avait jamais expérimenté autre chose que la servitude, tant chez les Jovial, que chez les Walberg, et qu'elle ne pouvait imaginer un cadre différent pour sa vie.

Boniface ne revint plus jamais au Moule, s'il ne cessa de faire parvenir à Victoire par le chauffeur de l'auto-char qui remplaça bientôt la diligence, des cadeaux aussi hétéroclites que ses choix musicaux : un réveil-matin dissimulé dans un chalet suisse, un moulin à café, de l'eau de lavande et, le plus inattendu, une douzaine de torchons en toile de Cholet.

13

La vie culturelle au Moule n'existait pas. Il n'y avait que les fêtes religieuses, Pâques, 15 août, Noël pour apporter un peu d'animation aux jours. Dans cette existence monotone, la tournée de visites aux Grands Nègres constituait un événement essentiel.

Ne l'oublions pas, sa fonction d'institutrice, d'une des premières institutrices noires, investissait Jeanne d'une lourde charge. Malgré sa jeunesse, elle l'inscrivait d'emblée dans l'embryon de la bourgeoisie. Elle devait donc parapher des alliances avec les membres de ce club prestigieux.

La tournée des visites avait lieu le dimanche.

Ces après-midi-là, Jeanne se mettait sur son trente et un, se parfumait, sans oublier d'attacher le collier chou qu'elle s'était acheté avec sa première paye, car tout se mesure au pesant de la boîte à bijoux. Ensuite, elle enfilait des bas de soie, chaussait des escarpins vernis. Un coup de crayon aux sourcils, un peu de rouge aux lèvres, de fard aux joues. Puis, flanquée de sa mère qui avait enfilé sa meilleure golle, elle donnait un tour de clé à sa porte, ouvrait son parasol et s'en allait. Une liste était gravée dans son esprit, car il ne fallait oublier personne sous peine de s'attirer de redoutables inimitiés. M. Untel, premier médecin noir, M. Untel, premier pharmacien noir, M.W..., premier avocat, M.X..., premier juge de paix, M.Y..., premier contrôleur des douanes, M. Z..., premier huissier de justice, premier..., premier..., le gros du bataillon étant fourni par les premiers instituteurs et institutrices.

Dans des salons immaculés fleurant l'encaustique, pas un grain de poussière sur l'acajou du Honduras des meubles, tout en dégustant du sorbet koko, la sorbetière maniée par une servante grinçant dans la cour, la conversation roulait sur la politique. Jean-Hégésippe Légitimus n'était plus le leader unique. La querelle faisait rage autour d'Achille René-Boisneuf, son ennemi juré dont les bons mots étaient légendaires. Ce fougueux polémiste n'avait-il pas traité Légitimus de « fantôme », étant donné son absentéisme chronique aussi bien à l'Assemblée nationale à Paris qu'au Conseil général de Guadeloupe ? Certains l'accusaient d'être un traître qui avait dénoncé la « politique de race ». Eux n'omettaient jamais un pieux couplet sur celle qu'il fallait servir comme un prêtre sert Dieu et l'exemple qu'il fallait donner aux frères infortunés encore plongés dans l'enfer de l'ignorance.

Les plus redoutables des Grands Nègres du Moule étaient sans contredit M. et Mme Outrement Faustin qui habitaient place de l'Église dans une charmante maison haute et basse. Celle-ci a miraculeusement résisté aux assauts des démolisseurs et existe encore à deux pas de la médiathèque. Outrement, médecin dermatologue, diplômé de l'université de Toulouse, avait épousé Emma Boisfer, qui enseignait le solfège au collège de filles, catholique et privé, La Voie Droite. Emma ne tirait pas sa notoriété de son quatrième accessit de chant, mais de son frère Sylvandre. Sylvandre avait étudié à l'École nationale de la France d'outre-mer et comptait parmi les administrateurs des colonies antillais, étant en poste en

Oubangui-Chari. D'innombrables photos le représentaient en grand uniforme paradant parmi des Africains balafrés mais souriants. Les Faustin étaient beaux. M. Faustin, colosse à la Paul Robeson, chantait aussi d'une voix de basse. Mme Faustin était fluette et gracieuse. Adeptes du jogging avant la lettre, ils couvraient chaque matin dans le devant-jour une dizaine de kilomètres. La première fois que Jeanne se présenta devant eux, son cœur battait la chamade car, le fait était connu, ils avaient la dent dure, faisaient et défaisaient les réputations. Toutefois, comme les autres, elle subit avec succès cet examen. Les Faustin ne tarirent pas d'éloges sur elle, la jugeant peut-être un peu froide, mais remarquable en tout point. Par contre, leur verdict fut sans appel : la mère était impossible.

Je dois convenir qu'en effet Victoire constituait un problème.

Assise sur le bord de sa chaise Hepplewhite, elle demeurait muette à travers toutes les conversations parce que incapable de manier le français, cette arme clé sans laquelle les portes de la civilisation demeurent closes. À cette époque-là, pourtant, grâce aux leçons de Valérie-Anne, elle avait fini par mémoriser quelques phrases :

— Ça va bien, merci.

— Et de votre côté ?

— Si Dieu veut.

— S'il plaît à Dieu.

Malheureusement, elle n'était pas douée. Elle y mettait trop d'effort, prononçant ces mots avec une application des plus comiques. Parfois, elle s'emmêlait tout bonnement les pédales. Ainsi à la question : « Comment allez-vous, madame Quidal ? » elle répondait invariablement : « Si Dieu veut », malgré les remontrances exaspérées de Jeanne qui, avant chaque sortie, la chapitrait comme une enfant.

Bientôt, à l'initiative des Faustin ou du moins avec leur complicité, les Grands Nègres du Moule la surnommèrent : « Mme Sidieuveut ». Les choses n'en restèrent pas là. Un voisin fit état de la choquante visite de Boniface Walberg et des ragots commencèrent à flamber, attisés par le vent de la médisance. N'avait-elle pas été sa maîtresse ? Pourtant, sa fille était bien noire, bien trop noire pour être son enfant. Qui était son père ? Du coup, on exhumait le passé marie-galantais pour découvrir que, sous ses airs de sainte-nitouche, Victoire avait été une *bòbò* de première, une mangeuse d'hommes. Avant Boniface Walberg, elle avait été la maîtresse d'un Dulieu-Beaufort qui, après usage, l'avait refilée à son cousin. Pas surprenant ce *manjé-kochon-là !* Les mulâtresses ont toujours eu le feu au cul ! Curieux, personne ne songea à Dernier Argilius, le héros étant au-dessus de tout soupçon. Ces railleries et ces médisances revinrent aux oreilles de Jeanne et Victoire. Nous ignorons ce qu'en pensa la mère, toujours impassible, murée dans le silence. Il est possible que cela ne l'affecta pas outre mesure, habituée qu'elle était à l'exclusion. Mais je sais que la fille fut partagée entre la douleur et une fureur impuissante.

Il aurait été simple de renoncer à fréquenter pareil ramassis de snobinards et de malparlants. Mais Jeanne en était incapable. Ce monde-là, c'était Desirada, l'île promise aux marins de Christophe Colomb et atteinte après des jours d'avanies. Pour le meilleur et pour le pire, il fallait s'y faire place. Aussi, dimanche après dimanche, elle recommençait son chemin de croix.

C'est alors, une fois n'est pas coutume, que Dieu lui-même intervint.

Le curé du Moule connaissait le R.P. Moulinet de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul à La Pointe. Celui-ci n'ignorait rien des prouesses culinaires de Victoire, que, le

dimanche, il avait parfois été invité à goûter. Il informa son collègue du trésor que le Moule renfermait en son sein. Le curé du Moule conçut donc l'idée d'approcher Victoire pour sa soupe populaire. Une humble baraque de tôle et de planches, répondant au beau nom de « La Porte Ouverte », servait quotidiennement une centaine de repas aux *maléré* du Moule. Victoire n'accepta pas l'offre sans l'accord de Jeanne qui hésita longuement. Pourtant, en l'occurrence, cuisiner revenait à honorer Dieu, et elle finit par approuver.

Désormais, Victoire retrouva son *potajé*. Sitôt son ménage terminé, elle prenait le chemin de La Porte Ouverte où elle œuvrait jusqu'à trois heures de l'après-midi. Une nuée de campagnardes l'assistait, coupant les oignons, pilant l'ail, éventant le feu, lavant la vaisselle. Toutes avaient peur d'elle, de sa blancheur, de son visage sans sourire et se tenaient fort tranquilles.

Vu la modicité de ses fonds, le curé du Moule ne disposait que de « racines », d'oreilles, de groins, de queues de cochon, de morue salée, parfois de tripes. Des fois, des commerçants charitables lui faisaient cadeau de marchandises à demi avariées. Cageots de choux-fleurs, de carottes ou de navets. Victoire métamorphosait tout. Cela tenait de la Transfiguration. Avec elle, les morceaux les « moins viandés », les plus coriaces et les plus cartilagineux devenaient fondants, savoureux sous la dent. Les *maléré*, confondus, peu habitués à une telle aubaine, se pressaient et le nombre de ceux que l'on servait augmenta de 50 %.

Ne pouvant plus contenir sa reconnaissance, à la grand-messe, le curé du Moule fit en chaire le panégyrique de Mme Quidal, une vraie chrétienne. Il alla jusqu'à invoquer à son sujet le miracle des noces de Cana quand Jésus avait changé en vin l'eau des jarres. Au courant des médisances qui couraient sur elle, il intima qu'il est possible de massacrer le français et d'avoir le cœur sur la main.

Cela mit-il une sourdine aux cancans et aux railleries ?

Cette première année d'enseignement au Moule venant après des années d'avanies à Versailles forgea la philosophie de la vie de ma mère et dicta l'éducation qu'elle nous donna à nous ses enfants. Les Blancs et les Mulâtres sont nos ennemis naturels. Mais les Nègres, ah, les Nègres, grands ou petits, leur méchanceté est insondable. Ce sont des cyclones et des tremblements de terre dont on doit se garder. Elle nous persuada que l'amitié n'existe pas. Il faut vivre seul. Superbement. Elle nous persuada enfin de la vulnérabilité de la femme. D'après elle, si les gens du Moule s'étaient tellement acharnés sur sa mère, l'avaient pareillement salie, c'est parce qu'elle n'était qu'une femme vivant avec sa fille. Sans un homme pour les protéger l'une et l'autre. Père ou mari. Pour franchir sans trop de dommages le chemin à ornières de la vie, il fallait le bras d'un homme. Mais attention ! Pas n'importe lequel ! L'amour était une mystification, une folie qui risquait d'amener à une conclusion fatale. Il fallait armer son cœur, choisir soigneusement pour partenaire un homme qui se distinguait des autres par sa dimension personnelle et s'élevait comme un arbre tutélaire.

Un Grand Nègre, quoi ! On y revenait toujours.

Aux vacances, des stages de formation réunirent les instituteurs débutants au lycée Carnot à La Pointe.

Depuis sa création en 1883, à la suite des efforts d'Alexandre Isaac, lui-même mulâtre, directeur de l'intérieur du gouvernement de la Guadeloupe, le lycée Carnot était plus qu'un simple établissement secondaire. C'était la pépinière de la naissante

intelligentsia de couleur. Sur ses balcons, sous l'ombrage des lourds manguiers de sa cour de récréation, tout ce que la Guadeloupe allait compter d'hommes importants, devait déambuler. Comme il était doté d'un internat, il pouvait accommoder les stagiaires. Cela permit à Jeanne de tenir une promesse qu'elle s'était faite depuis des années : ne pas remettre les pieds rue de Nassau.

Cependant, que faire de Victoire ?

Elle ne pouvait la condamner à rester sans elle, au Moule. La mort dans l'âme, elle fut bien forcée de la laisser retourner chez les Walberg, c'est-à-dire dans le lit de Boniface. Victoire eut la délicatesse de ne manifester aucune joie à la perspective de se réinstaller rue de Nassau. Mais ses yeux plus lumineux, ses joues coloriées et l'animation de toute sa personne parlaient pour elle. Le jour où elle fit ses adieux à La Porte Ouverte, elle cuisina un festin pour près de deux cents *maléré* dont on parle encore. Le curé du Moule note dans son Journal : « Aujourd'hui 22 juin, Mme Victoire Quidal s'est surpassée. C'est l'Éternel lui-même qui s'est manifesté dans ses mains. » On raconte que des *maléré*, éperdus de reconnaissance, portèrent gratis jusqu'à la diligence les malles de Victoire et de sa fille. Pourtant rien n'est moins sûr.

À la rue de Nassau, je ne sais ce qui procura le plus de bonheur à Victoire. Retrouver Boniface ? Retrouver Anne-Marie ? Ou retrouver son antre, son domaine, son *potajé* ? Les marchandes qui l'avaient négligé reprirent le chemin de sa cuisine, et ce fut chaque matin un déballage de trésors. Victoire soupesait les lapines aux yeux rouges dans leur fourrure blanche, flairait les tanches et les vivaneaux. Ses doigts pianotaient, crépitaient, versaient le sel, le safran et la cardamome, coupant, désossant, parant.

Elle fut aussi heureuse de retrouver les après-midi résonnant d'harmonie. Je gage qu'elle eut enfin du plaisir à retrouver Valérie-Anne et Boniface Jr. Une affection sincère la liait à ces deux jeunes qu'elle avait vus naître et qui curieusement lui restaient plus proches que sa propre fille. Ils l'appelaient tous deux « Mamito » et Boniface Jr lui révélait le nom de toutes ses conquêtes. Comme il détestait sa mère, il lui savait gré de procurer à son père l'équilibre et un semblant de bonheur.

Fidèle à sa discrétion, échaudée par son expérience du Moule, elle se refusa à embarrasser Jeanne par des visites au lycée Carnot. Aussi, bien que résidant à peu de distance — la rue de Nassau est à deux pas de la rue Sadi-Carnot —, elles furent séparées pendant près de trois mois. C'est dès lors que date le changement d'attitude radical d'Anne-Marie à l'endroit de sa filleule. Elle avait encaissé sans mot dire, dans le souci de ne pas blesser Victoire, pas mal de refus et de vexations. Pourtant, cette fois, le comportement de Jeanne, trahissant une coupable indifférence vis-à-vis d'une mère qui ne pensait qu'à sa fille, la choqua profondément. De ce moment, elle lui devint carrément hostile, fustigeant chaque jour davantage son égoïsme et sa vanité. Victoire n'était pas de cet avis. Elle murmurait :

— *A pa fòt aye !*

— Ce n'est pas sa faute ? tonnait Anne-Marie.

Victoire absolvait presque entièrement Jeanne, la jugeant plus à plaindre qu'à blâmer. Tiraillée qu'elle était entre son amour filial, son arrivisme, son orgueil, son narcissisme et cette peur panique de l'Autre qu'elle nous a communiquée à nous tous, ses enfants.

Sans contredit, le plus heureux de la maisonnée fut Boniface. Chaque nuit était un enchantement. Chaque repas un festin.

— Tu me gâtes, tu me gâtes, répétait-il et on ne savait s'il songeait à ses plaisirs nocturnes ou diurnes.

Le soir, il ne s'attarda plus au Cercle et ne perdit plus son argent à d'occasionnelles parties de whist. Il lui vint de nouvelles habitudes. Au sortir du magasin du quai Lardenoy, il faisait un détour par la place de la Victoire pour écouter les concerts municipaux. C'était étrange puisqu'il n'avait aucun goût pour la musique et souvent piquait du nez au milieu des plus remarquables adagios. C'est qu'il savourait la présence de Victoire et même celle d'Anne-Marie. La proximité des deux femmes qui avaient tissé ses jours lui faisait apprécier ceux qui lui restaient à vivre. Quand les musiciens rangeaient leurs instruments, tout doucement, ils retournaient chez eux, pas encore vieux-corps, mais déjà largement usés.

Au tout début du XX^{e} siècle, la vie commença de changer pour les femmes. Elles ne possédaient encore aucun droit. Au moins, elles n'étaient plus confinées entre quatre murs. Certes, les messes quotidiennes, les confessions mensuelles, les communions, les riz calalou hebdomadaires constituaient le gros de l'emploi du temps. Cependant, chaque après-midi, Anne-Marie osait prendre avec Victoire le chemin de la place de la Victoire. Celle-ci, aménagée, gazonnée, était devenue le cœur palpitant de la ville. Anne-Marie et Victoire choisissaient toujours le même banc près du kiosque à musique. Jamais satisfaite, Anne-Marie critiquait vivement les performances des exécutants, surtout des premiers violons et le choix des programmes. Un seul concert trouva pleinement grâce à ses oreilles. Celui que donna un orchestre venu de la Martinique. Il commença par des biguines, des mazurkas et termina par l'ouverture de *La Grande Duchesse de Gerolstein* d'Offenbach. Cet éclectisme la ravit. Elle réitéra véhémentement sa théorie qu'il n'y a pas de « musique savante », conçue pour les gens cultivés, ni de « musique populaire ». Il n'existe que LA MUSIQUE. Le reste est affaire de goût qu'il appartient aux vrais musiciens de satisfaire. Depuis l'enfance, Anne-Marie émettait ses opinions sans appel. Ni Victoire ni Boniface n'étaient en mesure de lui tenir tête. D'ailleurs, ils ne s'en souciaient pas.

Un après-midi, le trio vit surgir Jeanne. Elle était au milieu d'un groupe tellement absorbé par ses échanges qu'il ne tournait la tête ni de droite ni de gauche. Subtilement, chacun de ses membres portait un uniforme. Teint sombre. La vêture, éventuellement les binocles, les coiffures, les bijoux des filles, les chaussures étaient identiques. La manière dont ces jeunes se déplaçaient, parlaient, riaient, attestait de leur conscience de constituer une élite, un exemple pour le restant du pays. Victoire n'eut d'yeux que pour son enfant. Elle si gauche, commune, peu séduisante, comment s'y était-elle prise pour créer ce prodige. Elle fut sensible à sa mine qui signifiait : « Admirez-moi. Je suis le prototype d'une nouvelle génération. Attention ! Pas touche ! Je ne suis pas pour le premier venu. »

Si elle avait été moins aveuglée par Jeanne, Victoire aurait remarqué à son côté un nègre mis à la perfection d'un trois-pièces de serge marine, coiffé d'un chapeau de feutre mou, tranchant sur l'extrême jeunesse de ses compagnons puisqu'il venait de fêter ses quarante ans. Sa démarche était caractéristique. Il marchait droit comme un I, la tête rejetée en arrière. C'était mon père, Auguste Boucolon, que Jeanne venait de rencontrer. Directeur d'une école de garçons rue Henri-IV, il était si bien noté par ses supérieurs qu'ils lui avaient confié la direction générale des stages pédagogiques. Pourtant, il songeait à quitter l'enseignement, ayant d'autres

ambitions et n'entendant pas finir sa vie en habit de fonctionnaire. Il avait été tellement ébloui par Jeanne qu'il était resté sans parler devant elle, ce qui lui arrivait rarement. Par contre, l'effet n'avait pas été réciproque. Elle l'avait trouvé *bodzè*, un peu commun avec ses belles bacchantes. Mais, elle n'avait pas l'habitude d'être si fort désirée, tenue pour un objet précieux, irremplaçable.

Ce que chacun ignore, c'est que cet après-midi-là, passant près du kiosque avec ses camarades, Jeanne vit parfaitement Victoire. Assise entre ses patrons blancs pays. À droite, sa patronne, élégante quoiqu'un peu trop forte, vêtue d'un ensemble deux-pièces en crêpe Georgette, une chaîne forçat autour du cou, le teint habilement rehaussé par des fards. À gauche, son patron, un peu à l'étroit dans son costume, lui aussi un peu pansu un peu fessu, un col dur sciant sa pomme d'Adam, la moustache de jais comme les cheveux abondants qui résistaient aux années. La servante Victoire, tellement servante, tenait sur ses genoux un parasol, le sac à main et la corde à sauter de Valérie-Anne qui jouait dans une allée voisine. Aller l'embrasser ? Cela veut dire la présenter à ses amis ainsi que le couple Walberg ? Jeanne devinait les pensées qui se tairaient. Les commentaires qui ne se formuleraient que derrière son dos. Elle imaginait le dialogue :

— Comment allez-vous, madame Quidal ?

— Si Dieu veut.

Elle n'en eut pas le courage et passa, fière, les yeux fixés sur les frondaisons des sabliers. Ce souvenir, s'ajoutant à celui d'une infinité de trahisons petites et grandes, devait la torturer jusqu'à la mort.

Au vu des résultats du stage, promotion considérable, elle fut affectée à l'école primaire de filles de Dubouchage, à La Pointe. C'était pour l'époque un énorme établissement, le plus important du pays par le chiffre des élèves et le nombre des classes. Elle y fut pendant trente-sept ans une maîtresse dont la mémoire n'est pas près de s'éteindre. Nombreuses furent les élèves qui la haïrent ; nombreuses furent celles qui l'adorèrent. Elle ne laissa aucune d'entre elles indifférente. À plus de soixante-dix ans, les larmes aux yeux, Michèle M... me rappelait récemment son statut de favorite :

— J'étais sa préférée. Après l'école, c'est toujours moi qui portais chez elle les cahiers qu'elle devait corriger. Le matin, à la récréation de dix heures, elle m'envoyait chercher son lait et sa tartine de pain beurré. Adelia, la bonne, disposait la vaisselle sur un petit tray en osier qu'elle recouvrait d'un napperon. Je me rappelle la tasse qu'elle préférait, jaune orangée, décorée d'une Japonaise en kimono. Chez elle, c'était rempli de jolies choses, de bibelots comme je n'en avais jamais vu.

14

Au mois d'août, profitant de l'absence d'Anne-Marie qui avait rendez-vous chez le dentiste, Jeanne remit exceptionnellement les pieds rue de Nassau pour annoncer à Victoire qu'elle se mariait le mois suivant.

Dans la cuisine, Victoire vidait un chapon qu'elle avait l'inspiration de farcir avec un mélange de papayes vertes, de cannelle et de lardons.

— *Pouki sa ?* demanda-t-elle, inspectant subrepticement le ventre de sa fille.

— Je ne suis pas enceinte, la rassura Jeanne froidement.

Ce n'était pas le genre de la maison, disaient toute sa personne et son maintien compassé. Alors pourquoi ? Que signifiait cette précipitation ? Qu'est-ce qui la faisait courir ? Elle venait d'avoir vingt ans. Avec son physique, son prestige d'institutrice et, élément non négligeable, sa belle solde, elle était un parti enviable. Elle avait toute liberté de choisir et pouvait s'en donner le temps. Certes, Auguste Boucolon, Grand Nègre, pouvait se vanter d'un parcours sans fautes ! Élevé par sa manman — abandonnée dès avant la naissance de son garçon par son marin au long cours de concubin —, il avait manifesté depuis l'école communale une intelligence peu commune. Il avait compté au nombre des premiers boursiers du lycée Carnot. En outre, il passait pour bel homme. Suprêmement bien mis. Véritable émule du Beau Brummel avec ses couvre-chefs variés, feutre, canotier, casque colonial, et ses costumes bien coupés. Mais à quarante-deux ans, il était plus âgé que la mère de sa promise, déjà chauve, exhibant une couronne de cheveux blanchis. Il était de surcroît veuf, père de deux petits garçons et d'une fille bâtarde, conçue alors qu'il était lycéen, qui travaillait à la mairie, service de l'état civil et dont la mère vendait sur le marché. Tout cela n'était pas très romantique !

Je me suis laissé dire qu'en dépit des apparences il ne manquait pas de lyrisme. Il aurait confié à un ami :

— Si je l'ai pas, je me tue.

Il aurait assuré à ma mère, mettant un genou en terre :

— Je vais ouater votre vie.

Ou encore :

— Pour vous, comme Orphée, je descendrai s'il le faut au fin fond des enfers.

Dans son désir de lui plaire, il aurait abandonné une maîtresse de dix ans qui, depuis la mort de sa première femme, se voyait enfin la bague au doigt. Victoire, que ce projet de mariage n'emballait pas, n'envisagea même pas d'élever des objections. Elle savait qu'elle n'avait pas voix au chapitre.

L'annonce de ce mariage et de l'installation de Jeanne à La Pointe, si elle ne plut à personne, désespéra Boniface. Pour lui, tout cela ne signifiait qu'une chose : la fin de ses relations avec Victoire. Jeanne l'exigerait. Or, il savait Victoire habituée à obéir et secrètement terrifiée par sa fille. Elle n'était pas de taille à défendre un amour que celle-ci jugeait intolérable, plus méprisable encore qu'un adultère. La nuit, il essayait de lui faire la leçon. Mais Victoire, à sa manière habituelle, ne disait mot.

C'est peut-être à la suite de ces angoisses, de ces tensions et de ces peurs qu'il contracta ce mal jamais clairement diagnostiqué qui devait si vite l'emporter. Anne-Marie ne se gêna pas pour répandre le bruit qu'il mourait d'un cœur brisé, d'avoir été abandonné, ce que les détracteurs de Victoire se hâtèrent de croire.

En une lettre comminatoire, Anne-Marie somma Jeanne de venir officiellement présenter son fiancé. Boniface et elle n'étaient-ils pas en quelque sorte ses parents adoptifs ? Ils avaient assuré son éducation, payé son instruction. En un mot, ils avaient fait d'elle ce qu'elle était. Même, ils l'avaient dotée. Anne-Marie ignorait qu'à sa mort Boniface avait prévu un legs pour Jeanne. Aussi appeler dot la modeste somme qu'il avait mise à son compte relevait d'une exagération devant laquelle elle ne reculait pas. De mauvaise grâce, Jeanne obtempéra.

Auguste fit donc livrer deux somptueuses gerbes de roses, une pour chacune des mères — la biologique et l'adoptive —, des chocolats pour Valérie-Anne, des havanes pour le père et le fils. Cela n'empêcha pas Boniface Jr, jaloux, de refuser d'être présent et d'aller déjeuner tout seul à l'Hôtel des Postes où son père avait une ardoise. Ce fut alors qu'il adressa à Jeanne la lettre dont j'ai parlé. Je ne sais si elle y répondit. Je l'ai retrouvée plus de soixante ans plus tard dans ses papiers personnels.

Au jour dit, Auguste et Jeanne se présentèrent rue de Nassau avec une ponctualité peu courante sous nos climats. Sous les regards avides des servantes qui observaient la scène de la cour, Auguste enleva le canotier qu'il portait ce jour-là et, joignant les talons, baisa la main d'Anne-Marie.

Jésus, Marie, Joseph ! Où les nègres noirs avaient-ils appris ces micmacs ?

Jeanne ôta ses gants de fil pour exhiber sa bague de fiançailles, un diamant de bonne taille, acheté par correspondance Aux Belles Pierres, un magasin de Reims, succursale française d'une fabrique d'Anvers. En buvant le champagne Bollinger qui précédait le repas, Auguste déclara ses intentions et se présenta discrètement comme un bon parti. Une maison de ville de six pièces, de quoi acheter une maison de changement d'air — vu ses solides économies. Ce fut Anne-Marie qui répondit et sans qu'elle s'en doutât, à moins que ce ne fût délibéré, son petit discours fut profondément blessant. Elle rappela que, sans elle, sans Boniface surtout, Jeanne n'aurait pas obtenu la position peu commune qui était la sienne. Elle en serait sans doute à parler un gros-créole, à se louer dans quelque famille bourgeoise, à récurer leurs planchers, et à jeter leurs pots de chambre. Elle ne demandait en échange de tant de bienfaits qu'un peu de respect et de gratitude.

Pâle de rage, Jeanne dut trinquer avec elle.

Victoire avait cuisiné un repas dont malheureusement nul n'a gardé le menu. Elle le disposa dans une vaisselle fastueuse comme s'il s'agissait d'un concours culinaire, mais laissa aux servantes le soin de porter les plats. Pour une fois, elle s'assit à table, à la gauche de Boniface, Anne-Marie à sa droite, comme la seconde Mme Walberg. Auguste établit une fois pour toutes le ton de ses rapports avec elle. Étant donné leur âge très proche, ils se devaient d'être fraternels. Cependant, il n'y eut jamais d'intimité entre eux. Au fond d'elle-même, elle ne l'aima guère, ne le trouvant pas, comme toutes les mères, assez bien pour son joyau de fille. Quant à lui, ne nous faisons pas d'illusions. Il la méprisait. Sous ses abords plaisants, il était intolérant, noiriste ainsi que tous les Grands Nègres, convaincu comme eux que les rapports sexuels d'une femme de couleur avec un blanc pays constituaient un intolérable scandale. Si Fanon avait déjà écrit *Peau noire, masques blancs*, il aurait hautement

apprécié les pages sur le complexe de lactification. Seul élément plaisant. Quand il s'adressa à Victoire en créole, dans sa bouche l'idiome qu'il avait également parlé avec sa mère prit des inflexions intimes, différentes.

Le créole, semblait-il signifier, est notre langue maternelle, le trait d'union entre nous. Soyons-en fiers.

Ceux que ce repas assemblait n'avaient pas grand-chose à échanger. Heureusement, outre Anne-Marie jamais en reste, Auguste fut capable de parler pour deux, pour trois, pour quatre. Ce trait de son caractère devint de plus en plus insupportable à Jeanne, au fur et à mesure qu'elle-même devenait plus taciturne et hautaine. Il débita anecdote sur anecdote. Il raconta, par exemple, qu'en 1889, élève du lycée Carnot, il avait été envoyé à Paris avec d'autres Guadeloupéens et des Martiniquais à l'Exposition universelle. Il décrivait la stupeur des Parisiens quand ils poussaient la porte des cafés et des restaurants. Paniqués, certains consommateurs se précipitaient vers la sortie. Tous s'étonnaient bruyamment qu'ils puissent manier fourchettes et couteaux. Les petits enfants pleuraient s'ils faisaient mine de s'approcher. D'autres s'enhardissaient et leur frottaient les joues pour voir si elles déteignaient. Il y avait des moments de plaisir les soirs où ils allaient danser la biguine wabap dans des caboulots. Son regard nostalgique donnait à penser qu'il y en avait d'autres qu'il ne mentionnait pas par égard pour Jeanne. Anne-Marie qui portait dans son cœur le regret jamais apaisé de ses années de conservatoire à Boulogne, s'enquit de son impression de la Ville lumière. Il fit la moue :

— Vous savez ce qu'en a dit Jean-Hégésippe Légitimus ?

Anne-Marie et Boniface avouèrent leur ignorance.

— Mais vous savez qui est Jean-Hégésippe Légitimus ? interrogea-t-il avec une soudaine insolence, les fixant de son regard étincelant.

Comment Anne-Marie et Boniface auraient-ils pu ignorer qu'avec ce Terrible Troisième avait sonné en Guadeloupe le glas de la suprématie blanche et mulâtre ? Ils bredouillèrent que oui.

— Il a dit, fit Auguste, qu'il y fait trop froid et qu'il y a trop de mouvement dans les rues.

Là-dessus il éclata de rire dans le silence terrifié que le nom avait fait naître. Ce fut le seul couac, mineur, reconnaissons-le, du repas.

Ensuite, les servantes offrirent le café et le cognac dans le jardin arrière. Boniface, qui avait toujours eu un penchant pour la botanique, avait planté des Tristellateia australasiae dont les fleurs d'un jaune lumineux semblaient autant de minuscules soleils.

15

Auguste et Jeanne se marièrent le 12 septembre 1910, une quinzaine de jours avant la rentrée des classes. Ils avaient remis leur voyage de noces aux grandes vacances de l'année suivante où ils entendaient visiter Paris avec faste.

Entêtée comme toujours, forte, croyait-elle, de son droit de bienfaitrice, Anne-Marie prenant la main de Valérie-Anne, tint à se rendre à la nouvelle mairie qui venait de déménager à la Grand-Rue dans une fort jolie construction datant du XVIII^{e} siècle. Une fois là, cependant, elle faillit rebrousser chemin, stupéfiée par ces nègres et ces négresses noirs, habillés à la dernière mode, parlant le français français et qui faisaient sentir à la mère et à la fille que leur présence parmi eux était déplacée. Avec une sorte de terreur, elle se demandait où elle se trouvait quand ce tsunami balayait les côtes de l'île. Avait-elle encore une place au pays ? L'homélie de l'adjoint au maire, nègre bon teint lui aussi, augmenta son effroi. La fixant droit dans les yeux, il parlait de l'époque qui naissait où la couleur de la peau ne serait plus qu'un fantôme. Blanche, claire, elle ne signifiait plus ipso facto l'accession aux privilèges.

— Ce temps-là est FINI et bien FINI, martelait-il.

Elle serrait la main de Valérie-Anne, effrayée elle aussi, pour se donner une contenance. Elle fut tellement secouée qu'elle se coucha avec une migraine, de retour rue de Nassau, et n'assista pas à la bénédiction religieuse à la cathédrale. Auguste, franc-maçon en bon disciple de Légitimus, y consentait pour plaire à Jeanne qui n'aurait pas supporté un mariage laïque. Pour la réception, ne comprenant pas à quel point Jeanne était décidée à donner dos à son ancienne vie, elle avait offert la rue de Nassau qui, avec son enfilade de salons, aurait constitué un cadre parfait. Jeanne n'avait même pas pris la peine de répondre à la proposition. Elle avait choisi le Grand Hôtel des Antilles qui venait d'ouvrir ses portes. Cette magnifique construction pouvait sembler le symbole de la modernité qui s'annonçait. Il donnait sur la rue Sadi-Carnot et la rue Schœlcher. Téléphone et eau courante à tous les étages, assurait la publicité. On accédait aux salons par un jardin où poussaient des palmiers éventails de Chine, acclimatés à grands frais et des lagerstroemias d'Inde à fleurs pourpres, eux-mêmes décorés d'un fouillis de plantes, lataniers, ixoras, lataniers.

Victoire portait pour la première fois une robe à l'européenne. Un drapé en crêpe de Chine couleur prune que Jeanne avait commandé sur catalogue à la Samaritaine à Paris. Elle avait dû le faire retoucher par une couturière, Victoire étant si petite et menue. Dans cette tenue d'apparat, on s'apercevait de sa beauté. Beauté insolite. Beauté insidieuse que l'œil ne percevait pas tout de suite. Beauté gâchée par la gaucherie née du manque de confiance en soi, de la conviction de son indignité. Les gens, après avoir vainement tenté de converser avec elle, chuchotaient qu'elle aurait pu emprunter un peu d'assurance à sa fille, odieuse à force d'en posséder à revendre. Ils ignoraient que sous des apparences si dissemblables, Victoire et Jeanne étaient identiques. Telle mère, telle fille. Des écorchées vives que l'alentour effrayait.

Victoire aurait aimé clamer son amour pour sa fille, de la seule manière dont elle était capable : en préparant un repas plus extraordinaire encore que celui des fiançailles. Un repas où elle déploierait ses trésors d'inventivité. Le menu était là dans sa tête comme l'ébauche du roman qui attestera le génie de son auteur. Mais Jeanne ne voulait pas traiter sa mère comme une servante. Elle insista pour louer les services d'un traiteur, un nommé Soudon, qui avait dépêché un maître d'hôtel et une douzaine de serveurs en uniforme blanc amidonné. Elle assit Victoire au milieu de la pièce, telle une reine mère akan dans un magnifique fauteuil. Ne manquait que le parasol au-dessus de sa tête.

Victoire se sentait fort mal à l'aise sous tous ces regards. Comme une femme adultère, elle attendait les pierres qui la lapideraient. Dans l'assistance, personne n'avait commis un péché pareil au sien.

Les invités tournoyaient en mesure aux accents des valses de Paris interprétées par un orchestre de sérénade qui faisait de son mieux. À onze heures quarante-cinq, il s'interrompit. Les danseurs firent un cercle au milieu duquel Auguste et Jeanne se placèrent. Auguste prit alors la parole. Il rendit d'abord un pieux hommage à sa mère qui n'avait pas vécu pour voir ce jour. Ensuite, il se tourna vers sa belle-mère qui avait façonné le bijou dont lui, le plus fortuné des hommes, prenait possession. Il commit l'erreur d'utiliser des mots identiques pour célébrer les deux femmes : vaillantes, combattantes, guerrières, poto-mitan. Aussi la supercherie était évidente. Puis, les violonistes jouèrent l'air de la habanera de *Carmen* :

L'amour est un oiseau rebelle,
Que nul ne peut apprivoiser,
Et c'est bien en vain qu'on l'appelle
S'il lui convient de refuser.

Ce fut une tempête d'applaudissements. Une véritable ovation. Ce n'était pourtant que pure hypocrisie. La majorité de l'assistance savait qu'il y avait maldonne, que Victoire ne méritait nullement pareils éloges. Cependant, plus que les hyperboles menteuses d'Auguste, ce qui déplut fut l'intermède musical. Jeanne Boucolon, car c'était à coup sûr son idée, était-elle dans son bon sens ? Faire écouter de l'opéra, du Georges Bizet à sa mère, une illettrée, une analphabète ! Pourquoi pas du Jean-Sébastien Bach ? À qui ferait-on croire que celle-ci y comprenait quelque chose ? On connaissait Jeanne. Elle avait toujours pété plus haut que ses fesses. Mais, cette fois, elle passait la mesure.

Peu après minuit, une voiture conduisit les mariés rue de Condé. La rue de Condé se situait de l'autre côté de la place de la Victoire. Jusqu'à l'apparition de la bourgeoisie noire, elle avait délimité le périmètre habitable de la ville. Dans ce quartier qui sortait de terre, Auguste possédait une maison d'un étage, balcon, galetas, encore modeste — rien à voir avec celle qu'il fit bâtir rue Alexandre-Isaac peu avant ma naissance. Il y avait habité dix ans avec sa défunte épouse. Le nouveau couple s'installa parmi les débris d'un premier amour.

Enfin, Auguste put goûter au corps de Jeanne qu'il convoitait si éperdument. Il n'y eut pas de griotte pour exhiber les pagnes tachés de sang. Mais elle était vierge, à

n'en pas douter. Je ne sais pas ce que ma mère pensa de sa nuit de noces et de celles qui suivirent. Ce que je sais, c'est que je ne l'entendis jamais aborder la question du sexe — ce qui était rare, voire exceptionnel — sans un peu de dégoût.

Une semaine plus tard, ce fut au tour de Boniface, au volant de la Cleveland, d'emmener Victoire, rue de Condé. Il chargea sur son épaule comme un portefaix le coffre contenant ses hardes. Dans ce quartier paisible, l'intrusion de la Cleveland produisit le même effet qu'autrefois au Moule : les gens sortirent sur les balcons ou devant leurs portes pour considérer le bolide. Ils eurent de quoi s'étonner. Qu'est-ce que ce blanc pays venait chercher chez les Boucolon ? Qui était cette mulâtresse qui l'accompagnait ? La mère de Jeanne ? Elle ressemblait à une Saintoise. Venait-elle de Terre de Haut ? Dès cet instant, les ragots commencèrent leur valse.

Le malheureux Boniface avait mis le temps à profit. Nuit après nuit, il avait exposé à Victoire tout ce qui prouvait la sainteté de leurs relations. Comme elle l'écoutait sans mot dire, il ignorait s'il l'en avait persuadée. Au désespoir, il se préparait à entretenir Jeanne lui-même. Il ne demandait pas grand-chose. Qu'on lui permette de voir sa Victoire de temps à autre. Pourtant, devant la figure fermée, méprisante de Jeanne, il comprit qu'elle n'entendrait pas raison. Aussi il se tut et gagna la sortie en trébuchant.

Jeanne avait préparé pour sa mère la plus belle chambre de la maison. Au premier étage, s'ouvrant sur le balcon, car elle ne voulait pas la reléguer comme une servante sous les toits au galetas. Pour accéder au lit à colonnes à boules, il fallait se servir d'un petit escabeau de deux marches. Le clou de l'ameublement était sans contredit la psyché ovale, surmontée d'un motif décoratif sur un cadre moulé. On pouvait s'y mirer en pied. L'émotion et la gratitude que pareille munificence aurait pu causer à Victoire furent largement tempérées par la conversation qui suivit. Posément, Jeanne réitéra ce qu'elle avait déjà signifié au Moule. Dans le monde où elle entrait, son association avec un blanc pays était inacceptable. INTOLÉRABLE. Plus de commerce charnel ou non. Aucune fréquentation qui puisse prêter le flanc à la médisance. De même, la femme de César ne doit pas être soupçonnée, de même la mère et la belle-mère de Grands Nègres devaient être imparables. Les blancs pays étaient des ennemis. Ils avaient asservi, fouetté les esclaves pendant des générations. Ils ne gardaient au cœur qu'un désir : humilier les Noirs par tous les moyens, les ravaler au rang de bêtes.

Aurait-il été prononcé en japonais que l'effet de ce petit discours aurait été le même. Victoire ne pouvait pas le comprendre. Elle ignorait ce que signifiait les mots : « classe », « exploiteurs ». À ses yeux, les Walberg n'étaient pas des ennemis. Ni Anne-Marie ni Boniface. Elle n'osait dire qu'ils étaient ses amis. Pour employer une phraséologie obsolète, qui aurait fait bondir Jeanne, ils s'étaient toujours comportés comme de bons maîtres.

J'avoue avoir du mal à accepter que Victoire ait renoncé si aisément à Boniface, son compagnon de vingt ans, qui lui avait donné du plaisir, qui avait pardonné son infidélité, qui avait entretenu son enfant et qui, d'une certaine façon, ne vivait que pour elle. Je refuse cependant d'accepter la théorie généralement admise par les gens de La Pointe selon laquelle, n'ayant plus rien à tirer de lui, elle lui donnait dos sans vergogne. Je crois que cette fois encore, la peur que lui causait sa fille prît le dessus. Elle ne pouvait envisager un instant de lui tenir tête au risque de lui déplaire. Sûr et certain, la pensée de Boniface la tourmenta, lui ôtant le sommeil. Je la vois, la nuit,

yeux grands ouverts dans la noirceur, se tournant et se retournant sur son lit en pensant à son partenaire. Je l'imagine au mitan des activités du jour, saisie par son souvenir et obligée de s'interrompre avec la crainte de fondre brusquement en larmes.

Boniface ne revint plus jamais rue de Condé et Jeanne put prétendre que ses relations avec sa mère faisaient partie d'un passé oublié. Aux fêtes, Noël, jour de l'An, il lui envoyait fidèlement de coûteux cadeaux. Ainsi, un des premiers postes de radio de l'époque.

Il me semble surprenant que Jeanne ne soit jamais pareillement intervenue dans les relations de sa mère et d'Anne-Marie. Sans doute, redoutait-elle cette dernière, la sachant forte en gueule, capable des pires scandales. Toujours est-il que Victoire et Anne-Marie continuèrent de se rencontrer quotidiennement sur la place de la Victoire. À ma connaissance, Boniface respecta les consignes de Jeanne et ne se joignit jamais à elles.

L'existence s'organisa donc sans Boniface.

À la rue de Condé, tout tournait autour de l'enseignement de Jeanne. Elle se levait à quatre heures du matin, laissant Auguste traîner au lit. En ces années-là, je ne sais pourquoi, elle avait renoncé aux messes quotidiennes, pratique qu'elle ne devait reprendre qu'après la mort de Victoire. Elle donnait la dernière main à ses cours, finissait ses corrections. Puis, pour lutter contre l'embonpoint, elle faisait une heure de gymnastique. Des abdominaux surtout. Ou bien, vêtue d'un vieux short de son mari, elle courait jusqu'à la Darse. À son âge, montrer ainsi ses jambes était hardi, et les dévotes revenant de la première messe la regardaient d'un air de reproche. Sa réputation d'étrangeté commençait d'être sans précédent. Tout ce qu'elle faisait choquait. Cette idée de courir après la minceur ! Est-ce qu'une femme gâtée n'exhibe pas des rondeurs, signe qu'elle est bien traitée chez elle ?

De retour rue de Condé, elle se douchait — fierté d'Auguste, la maison avait l'eau courante — s'habillait, se chargeait de bijoux. Elle avalait un immense bol de café, sans sucre, préparé par Victoire, debout, quant à elle, aux aurores. Disons au passage que ce café sans sucre était une autre bizarrerie dans un pays tellement adepte de douceur. Puis, elle partait pour l'école. Il était sept heures, le soleil commençait d'ouvrir pleinement les yeux, Auguste se levait à peine. Elle tenait à arriver à Dubouchage à l'avance pour écrire au tableau problèmes ou questions de grammaire, de sa belle écriture ronde.

Comme la domesticité ne manquait pas, deux bonnes, une *mabo* pour les deux garçons d'Auguste, Victoire se retrouva dans la situation du Moule : elle n'avait rien de rien à faire de son temps. Cette fois, elle prit le taureau par les cornes et s'ingénia à s'inventer des activités. Elle supervisa le ménage, traquant du doigt la poussière sur les meubles. Quand les servantes revenaient du marché, elle inspectait leurs paniers, repesant la daube de cochon sur une vieille balance Roberval et vérifiant sou par sou la dépense. L'après-midi, elle reprisait les habits, mettait des boutons aux chemises, ravaudait les talons des chaussettes, toutes choses que Jeanne, élevée chez les Walberg comme une demoiselle, était incapable de faire. Ensuite elle s'assurait que le linge était bien empesé et repassé, sans pitié pour les faux plis des poignets et des cols des chemises d'Auguste. Bientôt, les servantes qui l'avaient toujours sur le dos la

détestèrent. À cause d'elle, ce fut un défilé de filles prises à l'essai, embauchées, renvoyées en proférant les mêmes récriminations en rendant leurs tabliers. La patronne se croyait sortie de la cuisse de Jupiter, mais la mère était pire : une vraie teigne.

Sur le plan des repas, Auguste ne différait guère de Jeanne. Capable de déjeuner, souvenir de son enfance de petit *maléré*, d'une tranche de « racines », arrosée d'une cuiller huile d'olive, frottée d'un bout de morue ou de hareng saur, Victoire lui donna le goût de la grande cuisine. Désormais, le midi, il s'attablait, la serviette nouée autour du cou comme un gamin, devant des queues de langouste braisées ou du poulet boucané à la citronnelle, sous le regard un peu méprisant de Jeanne qui picorait sa salade de pourpiers.

— Mes plats préférés, se rappelait-il les rares fois où il s'entretenait de sa belle-mère, car, je ne sais pourquoi, il éprouva toujours beaucoup de réticence à parler d'elle, n'étaient pas les compliqués où elle inventait, mélangeait toutes qualités d'épices et le salé et le sucré et la viande et les crustacés. Elle avait une façon de faire un simple courtbouillon de poissons avec des tanches et des grandgueules, du riz blanc, des pois boukoussou avec une miette de cochon salé. Pour moi, c'était un festin.

Auguste était le seul de la maisonnée à être épargné par les critiques de la domesticité et les ragots du voisinage. On le plaignait d'être associé à une pareille marâtre et marié à une mégère qu'il ne sut jamais apprivoiser. En réalité, contrairement à l'opinion générale, c'était un être assez féroce, indifférent à tout ce qui n'était pas Jeanne ou lui-même. Il ne partagea jamais l'idéalisme de cette dernière concernant la valeur de l'enseignement laïque, ni les aspirations généreuses des Grands Nègres qui prétendaient entraîner en avant l'ensemble de la Race. Son seul souci était de parvenir à faire de l'argent. Il passa son temps à satisfaire d'obscurs rêves d'enfant, né dans un taudis du Morne à Cayes et finit sa vie en acteur de pacotille, brandissant une machette, habillé de toile kaki, jouant dans sa propriété de Sarcelles au gentleman-farmer, planteur de bananes.

Cependant à La Pointe, la tournée des visites aux Grands Nègres était aussi impérative qu'au Moule et avait également lieu les dimanches après-midi, la grand-messe à la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul occupant les matinées, temps de préparatifs vestimentaires et des bavardages sur le parvis compris. Edgar Littée, bourgeois mulâtre de l'époque, eut l'idée de fixer sur la pellicule des scènes de la vie de cette société pointoise du mimétisme. Débauche de drapés et de capelines. Les garçons sont vêtus de costumes marins. Les filles portent des robes à volants. Çà et là, de rares faces noires à part celles des *mabos*. À La Pointe, le club des Grands Nègres était plus étroitement structuré. Ses membres habitaient tous à proximité les uns des autres, dans un quartier situé symboliquement loin de celui des blancs pays, mais aussi loin de la puanteur des faubourgs où gîtent les *maléré*.

Quand je revins à la Pointe-à-Pitre, après vingt ans d'absence, je m'aperçus que je n'avais pratiquement jamais franchi le canal Vatable. Je ne connaissais de la ville que l'étroit quadrilatère où j'avais été élevée. Il me fallut la redécouvrir avec ses taudis, ses *lakous* et ses dalots regorgeant de golomines...

En fin de compte, les membres du club des Grands Nègres ne furent jamais très nombreux. Au fur et à mesure que les années passaient, il devint de plus en plus difficile de l'intégrer. Ce ne fut plus seulement affaire d'instruction. Compter parmi

les premiers médecins ou enseignants. Outre ces règles élémentaires : occuper une certaine position sociale, habiter une maison haute et basse, parler exclusivement français, avoir fait au moins un séjour en France et connaître Paris apparurent des édits plus subtils. Ainsi M. Cabriou, juge de paix, qui riait vulgairement, en coup de trompette, découvrant le velours rose de sa luette et dont la femme s'asseyait sur d'énormes fessiers, en fut à jamais exclu. Plus qu'au Moule, Victoire haïssait ces visites. Hélas ! elle était forcée d'y accompagner Auguste et Jeanne, marchant trois pas derrière eux. Elle restait sans sourire ni parler, sans répondre aux questions, tournant et retournant entre ses mains son verre de grenadine. Bientôt se profila une épreuve plus terrible encore.

Avec un groupe d'autres Grands Nègres, Auguste envisageait de fonder une banque, la Caisse coopérative des prêts, tel fut le nom exact de cet organisme somme toute modeste. Les membres du futur conseil d'administration décidèrent de dîner chaque semaine avec leurs épouses. Autour d'un repas, n'était-ce pas la manière la plus conviviale de se familiariser les uns avec les autres ? Auguste et Jeanne qui possédaient à domicile une cuisinière hors pair s'offrirent à être les hôtes de ces réunions. Je crois que l'idée vint d'Auguste qui craignait que l'existence rue de Condé ne paraisse bien vide à sa belle-mère. Victoire se trouva, comme un temps chez Anne-Marie, dans la position d'un écrivain forcé d'honorer des commandes d'éditeur. Très vite, son travail lui pèse, l'insupporte, devient corvée. Car la cuisine, comme l'écriture, ne peut s'épanouir que dans la plus totale liberté et ne supporte pas les contraintes. Foin des règles, des traités, des manifestes et des arts poétiques. Paradoxalement, Jeanne était constamment sur son dos, l'accablant de suggestions :

— Si tu préparais ta splendide daube de langouste au citron et aux mangues vertes ?

— Ou ta pintade aux raisins de Corinthe et au miel ?

— Non ! ces gens-là, quoi qu'ils prétendent, ont le palais encore fruste. Fais simplement une fricassée de poulet que tu serviras avec un gratin de pommes de cythère vertes.

— Non ! plutôt du porc au safran et au lait de coco avec du riz créole.

Victoire s'exécutait, sans bouderies apparentes, sans trahir sa mauvaise grâce. Passe encore si elle avait pu rester dans la cuisine avec les bonnes, face aux plats qu'elle s'était ingéniée à préparer. Or, là encore, Jeanne l'obligeait à s'habiller, à s'asseoir dans le salon parmi les invités, à manger à table avec eux, à entendre une conversation indéchiffrable à laquelle elle était incapable de prendre part. Les convives avaient beau l'accabler de compliments, elle avait l'impression d'être de trop. La dévotion que Jeanne lui manifestait ces soirs-là lui paraissait ostentatoire, théâtrale. Elle en était convaincue, ce n'était qu'un paravent destiné à dissimuler à quel point elle avait honte d'elle. Aussi, elle se rencognait en bout de table, silencieuse et ulcérée, offrant à tous le spectacle de sa profonde détresse.

— Pauvre Mme Quidal ! Elle fait pitié ! commentaient les dîneurs, repus, le ventre plein, de retour chez eux.

— Que veux-tu, une fille pareille, ce n'est pas un cadeau !

De même qu'à Anne-Marie à l'époque, on aurait tort de croire que ces réunions hebdomadaires causaient du plaisir à Jeanne. À elle aussi, pour des raisons différentes, elles étaient torture. Ce n'était pas seulement l'odeur de mangeaille qui lui retournait l'estomac avec la vue des convives se voulant distingués, mais bâfrant,

bâfrant voracement, Auguste le premier. Quel appétit celui-là ! C'est qu'elle était la plus jeune du groupe. On la traitait comme une enfant qui se mêle des activités des adultes et met son grain de sel là où nul n'en a besoin. Ainsi elle suggérait que les futurs employés de la Caisse coopérative des prêts portent des badges à leur nom. Idée absurde ! Certains avaient connu la défunte Mme Boucolon, Antoinette Sambalas, et intimaient qu'ils la jugeaient supérieure à la seconde. Moins belle. Moins élégante. Moins instruite assurément — elle n'était que vendeuse au rayon mercerie Au Dernier Chic —, elle n'en était pas moins adorable, souriante et savait rester à sa place de femme.

On le voit, la vie n'était pas très plaisante à la rue de Condé. Auguste, qui avait été dans son temps un joyeux drille, s'était acheté une conduite. Après l'école, toujours fourré chez lui à feuilleter son journal ou à considérer du balcon le spectacle de la rue. Dans l'intimité, il ne prenait pas la peine de débiter ses anecdotes qui n'intéressaient pas Jeanne. Sa seule excentricité : ses cigares Montecristo qu'il commandait à Cuba et faisait baguer à ses initiales : « A. B. ». Jeanne, elle, travaillait sans arrêt. Elle achetait les *Livres du maître* et se plongeait dans l'étude des corrigés des devoirs. Victoire, elle, rêvait. À quoi ?

Comme on le voit, pas de musique ni de lecture. Mon père commandait les livres, un peu comme il le faisait du champagne, à une Maison Nelson qui lui expédiait l'intégrale d'un auteur. Tout La Fontaine. Tout Molière. Tout Lamartine. C'était des livres à couverture blanche, cartonnée. Il n'y touchait plus, une fois qu'il les avait rangés sur les rayons d'une bibliothèque. Je me rappelle avoir lu à dix ans tout le théâtre de Victor Hugo. *Le roi s'amuse* m'impressionna profondément.

À cette époque, outre Anne-Marie, Victoire se mit à fréquenter une personne qui aurait pu lui mettre un peu de baume au cœur. Hélas, cette relation fut de courte durée.

Il s'agissait d'une excentrique. Elle s'appelait Jeanne Repentir. Cinq ans plus tôt, elle était arrivée de La Nouvelle-Orléans et avait ouvert une échoppe de couture à l'enseigne du Dé d'Or, modeste écriteau accroché à la porte d'un modeste logement. Jeanne Repentir était vite devenue la coqueluche des coquettes, mulâtresses et noires de la Pointe, car avec une apprentie, une gamine noiraude du Faubourg, deux mannequins et quelques patrons de la collection *Modes et Travaux*, elle parvenait à donner à ses créations une allure inimitable.

Victoire avait un jour accompagné sa fille lors d'un essayage et les deux femmes avaient sympathisé.

Bien des choses les rapprochaient.

Toutes deux d'origine marie-galantaise, elles avaient quitté l'île natale très jeunes pour ne jamais y revenir. Elles ignoraient quel Blanc était leur père, Jeanne Repentir aimant à affirmer, sans fondement aucun, que c'était un gentilhomme basque avec un nom à tiroir, long comme le bras. Mais qu'est-ce qu'un gentilhomme basque avec un nom à tiroir, long comme le bras, serait venu chercher à Marie-Galante à la fin du XIX^{e} siècle ? En tout cas, je n'en ai pas retrouvé la trace dans les archives. De peau elles étaient si claires que même l'œil d'un Guadeloupéen exercé à traquer les moindres subtilités de la couleur pouvait s'y tromper. Jeanne Repentir avait des prunelles bleuviolet ; Victoire, nous le savons, un regard gris pâle.

De manière presque identique, elles avaient été engrossées par un Noir. Gratien Philogène, l'éphémère partenaire de Jeanne Repentir, avait, quant à lui, reconnu sa fille. Néanmoins, il s'en était si peu occupé qu'il l'avait laissée s'éteindre de tuberculose à treize ans alors qu'il aurait pu la faire soigner dans un sanatorium en France. Ensuite, Jeanne Repentir avait connu l'amour fou avec Gervais de Puyrode, *béké* martiniquais, alors propriétaire de l'usine à sucre de Courcelles, à Sainte-Anne. Échappant de justesse à l'incendie de ses biens, Gervais emmenant Jeanne et Vitalis — son fils nouveau-né — s'était réfugié à « White Mango », un *estate* non loin de La Nouvelle-Orléans, en Louisiane. Les passions ne durent pas, c'est bien connu. Jeanne Repentir, Vitalis dans les bras, était bien vite revenue à la Guadeloupe où, mettant à profit l'expérience de ses voyages, elle s'était installée à son compte. Vitalis, lui, était tellement beau, blond et bouclé que, chaque année, les curés le choisissaient pour couronner la Vierge lors de la célébration de la fête du 15 août à la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul. À part cela, c'était un voyou qui brisait le cœur de sa mère, en chômant l'école et en passant les journées à se battre auprès du canal Vatable avec des *ti nègs*. Jeanne Repentir vivait dans l'attente d'une lettre de Gervais qui la ramènerait à « White Mango » où son fils et elle retrouveraient leur rang. Elle avait vu ce moment en rêve et ses rêves ne mentaient jamais.

D'autres éléments les séparaient. L'un d'eux, essentiel.

La famille de sa mère n'ayant pas manqué de présence d'esprit, Jeanne Repentir avait été à l'école et savait lire et écrire. Ses notes d'émoluments, rédigées à l'encre bleue sur du papier quadrillé mauve à en-tête — ma mère en garda plusieurs —, en faisaient foi. Elle parlait le français le plus châtié, un peu affecté par moments. Ces deux femmes à la fois dissemblables et semblables se rencontraient fréquemment les après-midi dans le logement de Jeanne Repentir. Quatre pièces, la salle de séjour étant divisée en deux par un rideau de cretonne derrière lequel se faisaient les essayages. Victoire restait tête baissée sur les ourlets que Jeanne Repentir lui donnait à surfiler, écoutant avec avidité les récits fantasmagoriques de son amie :

« La Nouvelle-Orléans, contait-elle, tournant nonchalamment la manivelle de sa Singer, crois-moi, je n'ai pas aimé cette ville. Elle est bâtie sur la puanteur des marais. Dès que le soir tombe, une terrible odeur s'élève tandis que l'humidité suinte de tout partout. On ne peut même pas enterrer les morts de peur que les cadavres ne sortent de la boue et ne reviennent parmi les vivants.

« Si je suis partie, c'est à cause de l'épidémie de fièvre jaune qui a éclaté cette année-là. Je n'avais jamais rien vu de pareil. On couvrait les monceaux de cadavres avec de la chaux et on les brûlait sur les trottoirs, dans les dalots, dans les cours. En plus de la puanteur des marais, tu t'imagines ce que ça donnait ? Bien sûr, il y a des choses que je regrette. Au Marché français, on vendait des bananes, rouges comme des grenades, des raisins poisseux comme des dattes, des faïences, des porcelaines et des bébés nègres que l'on tatouait comme des singes. »

N'ayant rien d'aussi savoureux à raconter, Victoire apportait des douceurs dont elle savait Jeanne Repentir friande.

— *I have a sweet tooth !* riait celle-ci, exhibant son anglais.

Un quatre-quarts à l'abricot pays. Un soufflé à la papaye mûre. Un far aux cajoux de la Désirade.

— Tu es un poète, un poète, disait Jeanne Repentir, mordant ces petites

merveilles de ses dents gourmandes. Tu ne le sais pas, mais tu vaux tellement mieux que ta fille.

Car elle non plus n'aimait pas beaucoup Jeanne, pourtant une de ses plus fidèles clientes. Non qu'elle s'offusquât que celle-ci jalouse ses relations avec Victoire. Le cœur des enfants est ainsi fait. Mais elle savait que, malgré sa peau blanche et son séjour aux États-Unis, l'autre la considérait comme une inférieure. Une couturière ! Une subalterne !

Quand elle n'avait pas de commandes trop pressées, elle accompagnait Victoire sur la place de la Victoire où elles rejoignaient Anne-Marie. À l'ombre du kiosque à musique, c'était un « courtbouillon de langues », comme on dit, que Victoire était bien forcée d'avaler.

— À force de se gonfler comme un paon, Jeanne va éclater ! se moquait Jeanne Repentir.

— C'est la grenouille qui veut se faire plus grosse que le bœuf ! renchérissait Anne-Marie qui se rappelait La Fontaine.

Anne-Marie ne proposa jamais à Victoire de revenir habiter rue de Nassau car elle savait que celle-ci ne l'accepterait pas, mais elle ne faisait pas mystère de son opinion quant à la vie qu'elle menait chez ses enfants :

— Ils te tueront. Pour eux, affirmait-elle avec mépris, il n'y a que le paraître qui compte. Aucun sentiment vrai.

Brutalement, l'inattendu se produisit, le rêve incroyable se réalisa. À l'article de la mort à la suite d'une mauvaise chute de cheval, Gervais de Puyrode fit quérir Jeanne Repentir et Vitalis dans l'intention de se mettre bien avec le bon Dieu avant l'échéance fatale, en épousant la mère et légitimant le fils. En une semaine, les livraisons furent terminées, le Dé d'Or vidé de toutes ses possessions. Même la machine à coudre trouva un acquéreur. Une fin d'après-midi, Anne-Marie et Victoire escortèrent tristement Jeanne et Vitalis qui s'embarquaient pour New York à bord du *S. S. Valparaiso.* De là, ils devaient descendre à La Nouvelle-Orléans par le train. Sous les amandiers pays du quai Foulon, Anne-Marie et Jeanne Repentir pleurèrent à chaudes larmes, Victoire se tenant un peu en retrait, l'œil sec, pourtant aussi bouleversée. Était-ce la fin de leur amitié ? Se reverraient-elles ? Sur ce point, Jeanne Repentir était catégorique. Elle n'envisageait pas sa vie sans visites à la Guadeloupe. « *Pawol sé van* », assure le proverbe ! Oui, la parole, c'est du vent. Les semaines, les mois se passèrent. On n'entendit plus jamais parler ni de la mère ni du fils. Pas une lettre, une carte à deux sous griffonnée à la va-vite. Jeanne Repentir et Vitalis semblaient avoir rejoint ces limbes où s'agitent les fantômes.

Il y a quelques années, invitée par Tulasne University, je fis le tour obligatoire des habitations de la Louisiane. J'eus beau presser mes guides de questions, personne n'avait jamais entendu parler de « White Mango » ni d'une famille d'origine guadeloupéenne qui s'y serait installée au début du XX^{e} siècle. Ne s'agissait-il pas plutôt d'Haïtiens ? Ceux-là étaient légion, surtout du côté de La Fayette. Je terminai mon séjour bredouille.

Les informations de ma mère étaient-elles de pure fantaisie ?

Nul ne sait comment Victoire ressentit le départ de celle qui l'avait aidée à colorier la grisaille de sa quotidienneté. Elle n'en devint ni plus morose ni plus fermée. La routine s'installa de nouveau.

Heureusement, à la fin du mois de décembre, sa fille lui fit le plus merveilleux des

cadeaux. Elle lui annonça qu'elle ne pourrait pas se rendre en France aux grandes vacances. Dieu en avait décidé autrement. Il avait béni son union.

Elle attendait un enfant pour juillet.

16

1911 débuta donc comme une année de grâce.

Les voisins, observant les allées et venues de Victoire, remarquèrent qu'elle ne semblait plus aussi stressée, selon l'expression en usage aujourd'hui. Moins réprimandées, les servantes arrêtèrent leurs valses. Tensions et rancœurs semblèrent oubliées.

En effet, sous ses airs impassibles, Victoire exultait :

— Merveille des merveilles ! Ma fille est enceinte ! Celle que j'ai portée en moi, porte à son tour un enfant. Un petit inconnu a pris refuge en elle. Il respire et se nourrit à travers elle. Dans neuf mois nous connaîtrons son visage. Merveille des merveilles !

Ce ventre qui miraculeusement s'arrondissait était un pont de douceur qui la reliait à sa fille.

Seules les femmes gâtées connaissent de mauvaises grossesses. Les autres n'en ont pas le loisir. Dès les premiers mois, Jeanne fut torturée par des nausées, des vomissements, des vertiges. Une fois même elle tomba en état dans un magasin où elle commandait le linon et la dentelle de sa layette. Victoire ne ménageait pas sa peine. Vingt fois par jour, elle courait jusqu'à l'école Dubouchage pour lui porter toutes qualités de *tés* : *zèb a fè*, chiendent, *té péyi*, *koklaya*, *tim*, *poupié* qui assurent l'équilibre du corps. Le plus extraordinaire, c'est que Jeanne redécouvrit l'appétit, repossédée de ces fringales qu'elle n'avait plus manifestées depuis l'âge de raison. Avec dévotion, Victoire y répondait, se sentant enfin vengée de tant d'années d'indifférence. Elle préparait amoureusement des blancs de poulet, des escalopes de veau, des filets de poissons. Elle mijotait purée et migans. Elle s'ingéniait surtout dans les desserts, entremets, puddings, crèmes, flans, car les femmes enceintes ont besoin d'un surcroît de sucre qui nourrit le cerveau.

Malgré ses difficultés de santé, Jeanne refusa tout congé de maladie et, poussant devant elle son ventre, marchait péniblement jusqu'à Dubouchage. Elle avait une trop haute idée de l'importance de sa tâche pour s'écouter. Pour elle, c'était plus qu'une mission. C'était un sacerdoce. Elle avait subi trop d'humiliations dans les institutions religieuses qu'elle avait fréquentées pour ne pas être convaincue de la nécessité d'un enseignement républicain et laïc.

En la voyant passer, certaines vieilles qui se prétendaient clairvoyantes lui annonçaient qu'elle serait mère d'une fille : son ventre avait la forme d'une pleine lune. Cela aurait fait plaisir à Auguste. Mais elle se mettait en colère et ne voulait pas en entendre parler. Cet enfant-là serait un garçon. Il s'appellerait Auguste comme son père et poserait la première pierre de la « dynastie Boucolon ». On aurait pu objecter que la « dynastie Boucolon » était déjà bien assise : deux garçons portant ce nom-là, les deux premiers fils d'Auguste. Néanmoins elle ne leur attachait aucune importance — ils s'en plaignirent amèrement par la suite — et les considérait au mieux comme des bâtards. Malgré *té et rimèd feye*, Jeanne ne se portait pas mieux. Ses jambes étaient lourdes, la nuit raidies de crampes. Les

mauvais rêves la réveillaient. L'un d'entre eux revenait quotidiennement. Elle traversait le chenal étroit d'une mangrove, se frayant un chemin entre mangles et palétuviers. Elle ne savait celui qui conduisait sa barque et elle avait peur. Il avait le visage dissimulé sous une cagoule comme un homme du Ku Klux Klan. Soudain, la barque chavirait et elle s'engluait dans la vase.

Pour ne pas déranger Auguste, elle transporta donc ses effets de nuit dans une petite chambre du galetas que Victoire vint partager avec elle.

Ce furent des moment d'intimité que la mère et la fille n'avaient peut-être jamais connus auparavant et qui ne devaient plus se reproduire. Jeanne avait rarement vu sa mère déshabillée, débarrassée de son mouchoir malgracieux, ses longs cheveux raides de pensionnaire flottant sur ses épaules. Elle s'amusait comme une bambine à la coiffer, passant et repassant le peigne dans sa tête. Elle se pénétrait de sa sensualité subtile, l'enviant confusément car elle eut toujours la conviction qu'elle n'avait pas de « sex-appeal ». Elle avait trop souvent fait tapisserie dans les bals titane de Basse-Terre où on se rendait parfois en cachette des sœurs. Aucun amoureux transi, éperdu de désir, ne l'attendait derrière le mur du pensionnat. Je suis convaincue que le seul homme avec lequel elle ait fait l'amour est mon père. Si elle éprouva des passions, elle les contrôla étroitement et n'en laissa rien paraître...

Victoire de son côté ne connaissait plus sa fille que parée pour la ville, attifée, poudrée, caparaçonnée. Elle la retrouvait sans maquillage, dépeignée, en linge de nuit froissé et c'est comme si elle était redevenue petite fille. Elle la baignait, promenant tendrement l'éponge sur le lourd fruit de son ventre. Elle la frictionnait, mouillant un gant de crin d'un mélange d'alcool camphré et de térébenthine. En même temps, elle s'adressait silencieusement à elle :

« Je sais, tu n'es pas heureuse, malgré ta maison haute et basse, ta bague de fiançailles en diamant, ton alliance torsadée et ta boîte à bijoux dont Auguste ne cesse d'alourdir le poids. C'est ma faute, ma très grande faute. Dès que tu as bu mon lait, tout s'est gâté. Au lieu de t'insuffler de la force, il t'a contaminée avec mes malaises et mes peurs. Et à présent, j'empoisonne ta vie. D'ailleurs, est-ce que je ne l'ai pas toujours empoisonnée, croyant bien faire ? Tu mériterais une autre mère. »

Sûr et certain, au jeu des responsabilités, Dernier mériterait la palme. Son absence avait fragilisé Jeanne, créant en elle cette urgence de sécurité et de respectabilité qui de plus en plus devaient dominer ses décisions et lui enlever toute spontanéité. Pourtant, Victoire ne se sépara jamais d'un violent sentiment de culpabilité. Jeanne était ce qu'elle était parce qu'elle était ce qu'elle était.

Mettre un enfant au monde était alors l'affaire exclusive des femmes. Une poignée de matrones, dont on se disputait les soins, accouchait les bourgeoises à domicile. Mais Jeanne, nous l'avons vu, ne redoutait pas de manifester de la hardiesse. Elle fit donc appel à un homme, le docteur Mélas. Ce Grand Nègre, d'abord médecin généraliste, avait étudié l'obstétrique à l'université de PortauPrince, en Haïti. À l'époque, vu l'ostracisme qui régnait en France, Haïti jouait pleinement son rôle de capitale culturelle. Les Guadeloupéens et les Martiniquais s'y pressaient pour obtenir les diplômes qui leur étaient interdits. À l'hôpital de Jérémie, ses malades l'appelaient tendrement Papa Doc. Ses techniques fort simples étaient néanmoins révolutionnaires. Dès qu'il eut pris Jeanne en main, celle-ci fut transformée. Il lui apprit à respirer. Il l'initia à la gymnastique, lui ordonna les marches à pied à vive allure, « le jogging » dont il était un adepte avant

la lettre.

À son côté Victoire gagnait le Jardin d'Essai qui venait d'être créé aux Abymes, une agglomération qui de nos jours se confond quasiment avec la ville — en ce temps-là, rustique et boisée. Elle se penchait avec elle pour respirer le parfum de massifs de fleurs inconnues : l'asclépiade de Curaçao, l'aloès, l'érythrine encore appelée crête de coq, à cause de ses fleurs éclatantes, couleur rouge cerise. Toutefois, ce trajet, un peu long, fatiguait Jeanne qui préférait remonter la rue Victor-Hughes et gravir à petits pas le morne. Ni l'Hôpital général que nous connaissons aujourd'hui, ni l'église de Massabielle n'existaient encore. Le sommet du morne était la proie d'une forêt rabougrie, d'une savane de razyés. Le lieu était assez mal famé, car on y rencontrait des amoureux sans toit. On en voyait qui s'étreignaient voracement dans la broussaille. De là-haut, on avait pleine vue sur la côte de la Basse-Terre et le plateau phosphorescent de la mer. La mer, infini d'ambigu, cernant deux terres qui avaient marqué l'existence de Victoire. Marie-Galante, terre de sa naissance, Martinique, terre de son amour perdu. La vie n'est que succession de choix dont on n'est jamais satisfait. Si elle ne remettait jamais en question sa décision d'avoir quitté la Martinique, honteuse d'avoir conçu l'idée d'abandonner sa fille, il lui prenait parfois le regret de Marie-Galante et de la vie qu'elle avait cru bon de refuser. Elle se mettait à l'idéaliser comme dans un roman créole. En fin de compte, qu'avait-elle gagné à suivre les suggestions d'Anne-Marie et à s'installer *dèyè chèz* de blancs pays à La Pointe ? Ni elle ni Jeanne n'avait connu la faim. Un point, c'est tout. Mais la pauvre enfant portait des cicatrices qu'aucune chirurgie réparatrice n'effacerait.

Quand La Pointe se piquetait de la lumière des premiers réverbères au gaz, la mère et la fille reprenaient le chemin de la rue de Condé, bras dessus, bras dessous. Grâce aux bons soins prescrits par le docteur Mélas, l'accouchement de Jeanne fut facile. En quelques heures, l'enfant vint au monde, le 7 juillet 1911. Un garçon. Assez laid. On se demandait où il avait été chercher sa lèvre inférieure pendante et son gros nez. Toujours blagueur, son père assurait qu'un homme n'a que faire de la beauté. Au vu de son appendice, il pouvait jurer qu'il saurait plaire aux dames. Jeanne ne souriait pas. Elle n'aimait pas les grivoiseries et était visiblement vexée d'avoir mis au monde ce nourrisson malgracieux.

Quant à Victoire, elle était aux anges. Elle ne percevait aucune de ces imperfections qui crevaient les yeux des indifférents. Ce garçon-là était celui de sa fille, donc le plus parfait, le plus adorable qui soit au monde. La nuit, elle se glissait dans sa chambre pour épier son souffle. Le jour, elle le prenait dans ses bras dès que Jeanne avait le dos tourné, car celle-ci, pétrie d'idées modernes, grande lectrice de la revue catholique *J'élève mon enfant*, estimait que les nourrissons doivent être réglés, un biberon de lait toutes les trois heures, alternant avec un biberon de jus de pomme ou d'eau filtrée et ne pas quitter leurs berceaux pour un oui pour un non. Bref, elle en était si heureuse qu'un jour en douce, elle s'entendit avec la *mabo* pour l'emmener à Anne-Marie sur la place de la Victoire. Malheureusement, Anne-Marie n'aimait pas les bébés. Leur odeur chatouillait désagréablement ses narines.

— Ils sentent la m... et la Jean-Marie Farina, prétendait-elle. Horrible mélange.

En son for intérieur, elle trouva celui-là bien noir et bien chétif dans sa somptueuse casaque à smocks, mais, de peur de la blesser, n'en dit rien à Victoire.

Depuis le départ de Jeanne Repentir, Victoire et elle n'avaient plus d'autre

compagnie qu'elles-mêmes. Elles écoutaient ensemble les concerts municipaux. Comme les premiers effets de l'obésité affectaient Anne-Marie, qui n'arrêtait pas de dévorer des pistaches bien grillées, elle croyait les combattre en faisant plusieurs fois le tour de la place. Vite essoufflée, elle s'asseyait sur un banc face à la Darse, admirant la quiétude des ciels rose et gris. Elles entendaient sonner le clocher de la cathédrale et se séparaient vers dix-neuf heures trente.

La naissance de leur premier fils et le baptême aussi somptueux qu'une noce qui suivit — on compta jusqu'à trois cents invités — consolidèrent l'entrée de Jeanne et Auguste dans le cercle des Grands Nègres. Ils devinrent un des couples les plus en vue de La Pointe. Je dis bien, je ne sais pourquoi. J'avoue que je ne comprends guère les raisons de cette prééminence. Car je ne les vois exceller dans aucun domaine particulier, manifester aucun don spécifique. Les Grands Nègres fondèrent une association culturelle, « Alizés », qui publiait une feuille de chou assez prétentieuse, *Trait d'union*. Je n'y vois nulle part la signature de mon père. Celle de ma mère figure sous deux articles sans grand intérêt, assez platement rédigés. L'un défend la nécessité d'une éducation démocratique et laïque, son dada ; l'autre est l'*obituary* d'une de ses collègues, morte en couche à vingt-cinq ans. À part cela, ils n'exprimèrent jamais aucune opinion politique, ne prirent part à aucun grand combat. Peut-être était-ce simplement à cause de leur bonne mine. Car ils formaient un beau couple. Tous les deux grands, élancés, l'air satisfait d'eux-mêmes.

Pour le repas de baptême, Jeanne fit appel à un traiteur, un Libanais, un certain Maalouf qui initiait la bourgeoisie, lasse de la cuisine créole, aux délices du Moyen-Orient : taboulé, houmous et canard désossé farci aux olives. Comme lors de son mariage, elle se refusait à traiter sa mère en servante, à l'accabler d'une charge qui risquait d'être trop lourde pour elle. Cette fois encore, cependant, son intention ne fut pas comprise. Victoire se sentit exclue bien qu'elle portât son petit-fils sur les fonts baptismaux. Le nouveau-né était enveloppé d'une casaque de batiste et de dentelle de Valenciennes, longue de plusieurs mètres. Un béguin tuyauté enserrait sa petite figure sans beauté. Les parrain et marraine étaient, bien sûr, deux Grands Nègres, soigneusement choisis. Ce qui importait, c'était le paraître. Rituellement, à chaque anniversaire, ils offrirent à leur filleul une petite liasse de billets de banque craquants neufs. Rien de plus. Aucun signe d'affection. Aucune attention.

Auguste Jr eut la mauvaise idée de naître neuf mois, presque jour pour jour, avant Jean, le deuxième fils de Jeanne, lui, aussi splendide qu'un astre, répétait sa mère avec orgueil. Il fut d'abord le gâté de son père. Mais celui-ci cessa de le favoriser lorsqu'il ne manifesta aucun talent pour les activités physiques — Auguste qui avant lui avait brillé dans les sports scolaires, rêvait d'un fils champion de volley ou de football — et trop de goût pour des livres illisibles. Ainsi, la légende familiale veut qu'à douze ans, assis sur le balcon, il lisait Tacite et Pline l'Ancien dans le texte. Son ouvrage de chevet, dont il récitait des pages entières, était *Le Discours de la méthode*. Sa carrière universitaire fut exceptionnelle. Premier Guadeloupéen admis au concours de l'agrégation des lettres. Premier professeur noir dans un prestigieux lycée parisien. Malheureusement, il ne fut jamais un Rebelle comme son contemporain Aimé Césaire qui, d'ailleurs, le connut. S'il courtisa la Muse, ce fut sans grand talent et il coula des jours, sans descendance, parmi les loulous de

Poméranie de sa femme, blonde et rose, dans l'anonymat de la banlieue d'Asnières.

Bienheureux Auguste ! Il fut le seul d'entre nous qui se souvint ou crut se souvenir de Victoire. Pour nous tous, cette grand-mère à l'étrange couleur fut à moitié imaginaire. Un esprit. Un fantôme. Couché dans la nuit du temps longtemps. Tout au plus une photo énigmatique posée sur le dessus d'un meuble. Lui se rappelait un visage blanc comme la lune, empreint d'une identique douceur qui penchait ses contours sur son berceau. Il prétendait que, selon l'horrible coutume en vigueur, on l'avait forcé à l'embrasser sur son lit de mort. Il n'avait guère que quatre ans, mais il frissonnait encore, se rappelant sa terreur lorsque celle qu'il adorait s'était transformée en objet cadavérique. Elle ne le quitta jamais. Quand il atteignit l'âge des leçons de piano chez le mulâtre, M. Démon, qui nous apprit à tous nos gammes, une main guidait ses doigts torturés sur les touches d'ivoire et d'ébène. Adulte, comme elle, il adora l'opéra.

Surtout la *Carmen* qu'il vit représentée sur toutes les scènes du monde. À Paris. À Londres. À Madrid. À Tokyo. À Sydney. Car victime du virus familial, il voyagea beaucoup. À chaque fois que la cantatrice entonnait l'air qu'il affectionnait, une voix mystérieusement accompagnait les paroles à son oreille.

L'amour est enfant de Bohême
Il n'a jamais, jamais connu de loi

17

L'hivernage qui suivit la naissance d'Auguste fut tellement pluvieux que les mémoires en gardèrent longtemps le souvenir. Les ondes tropicales qui n'avaient pas encore été dotées de ce nom poétique, qu'on appelait simplement « grosses pluies », « tempêtes », se succédaient. L'eau faisait déborder le canal dans lequel des enfants de *maléré* se noyèrent en faisant flotter des radeaux de planches grossièrement assemblées. Un soir, Anne-Marie envoya chercher Victoire en urgence.

Boniface était au plus mal.

Depuis des mois, il enchaînait fièvre bilieuse sur angine de poitrine sur *dengue* hémorragique. À présent, une banale infection urinaire entraînait la septicémie et le médecin pensait qu'il ne passerait pas la nuit.

Bravant la pluie, Victoire courut comme une folle jusqu'à la rue de Nassau où elle n'avait pas mis les pieds depuis plus d'un an. Arrivée là, elle gravit l'escalier quatre à quatre.

Boniface était étendu dans la chambre du Régent où ils avaient passé tant de nuits ensemble. Quand elle entra, il sortit de son inconscience et éclata en sanglots. Il était méconnaissable, la peau sur les os. Peut-être n'avait-elle jamais réalisé avant ce jour la place qu'elle occupait dans sa vie ni celle qu'il occupait dans son cœur. Boniface était un homme assez fruste, mauvais parleur, incapable de formuler les sentiments qu'elle lui inspirait, assez timide. D'un seul coup, elle comprit que son absence le tuait et que, peut-être, elle-même en mourrait. Elle eut beau déployer sa panoplie de *rimèd fèye*. *Té*, infusions, décoctions, sinapismes, emplâtres, vomitifs, purgatifs. Rien n'y fit. Il ne cessa de s'affaiblir. Après deux arrêts cardiaques, il passa.

Si Boniface avait été un gueux, on ne se serait guère soucié de son décès. Il n'avait accompli aucune action mémorable, aucun geste digne d'être retenu. En faisant fructifier la morue salée, il avait édifié une fortune considérable. Une des plus grosses du pays.

Aussi, à la veillée, un flot de blancs pays envahit-il sa maison avec des mines de circonstance. Je dis bien des blancs pays, car la société marchait à reculons vers l'intégration. De toute l'assistance, on ne comptait que deux ou trois mulâtres. Quant aux nègres, les seuls présents étaient les employés du quai Lardenoy. Endimanchés, mal à l'aise, ils récitaient en vitesse une dizaine de chapelet devant la dépouille et se hâtaient de sortir tremper leurs semelles dans les flaques d'eau. Tout le monde présentait des condoléances à Anne-Marie, à moitié cachée sous ses crêpes, entourée de ses deux enfants qui, pas plus que leur mère, ne savaient quelle contenance observer. Boniface Jr avait distraitement aimé son père et ne lui avait jamais prêté beaucoup d'attention. Valérie-Anne était surtout effrayée. Est-ce que les morts ne viennent pas vous tirer les pieds ? Anne-Marie qui n'avait jamais fait mystère de son peu de sentiments pour son mari n'éprouvât que ce confus effroi suscité en chacun d'entre nous par la proximité de la mort.

On ignorait Victoire, seule personne à être vraiment malheureuse, défaite, les yeux rouges, qui, avec les servantes, faisait circuler des assiettes de soupe grasse et des

verres d'anis étoilé que les gens ne se privaient pas de vider. On lui en voulait. Pourquoi était-elle revenue chez les Walberg ? Tenait-elle à toucher sa part d'héritage ?

Le lendemain matin, la pluie redoubla. Le vent se leva et emporta les toits des cases des faubourgs. Cette fois, cinq enfants se noyèrent dans le canal en jouant au radeau. Malgré le temps exécrable, l'après-midi le cortège funéraire s'étira interminablement. Dans une église pleine à craquer, le prêtre couvrit d'éloges un homme qui n'avait rien su faire sinon gagner de l'argent de la manière la moins créative. Puis, l'assistance prit le chemin du cimetière. En queue de cortège funéraire, on pouvait remarquer Auguste. Il n'avait pas tenu compte de l'opinion de Jeanne qui, elle, refusait de se rendre aux obsèques, mais il ne voulait pas se faire remarquer.

La mort de Boniface creusa un fossé qui ne fut jamais comblé entre Victoire et Jeanne. Victoire lui en voulut de ne faire acte de présence ni à la veillée mortuaire ni même, comme Auguste, discrètement à l'enterrement. Elle lui en voulut surtout d'avoir exigé d'elle un comportement, peut-être responsable de ses souffrances. Songeant à son agonie solitaire, elle ne se pardonnait pas de s'être laissé dicter une conduite odieuse. De s'être laissé intimider par des remontrances qui, somme toute, ne tenaient pas debout. Qu'est-ce que Jeanne reprochait à Boniface ? Comme le répétait continuellement Anne-Marie, les Walberg l'avaient élevée. Il lui avait procuré un toit confortable au-dessus de sa tête, de la nourriture en abondance, des vêtements. Et surtout de l'éducation. Était-ce leur faute s'ils étaient des blancs pays ? Lequel de nous choisit sa couleur ? Ses parents ? Le lieu de sa naissance ? Lorsque le testament fut connu, elle aurait aimé que Jeanne, logique avec elle-même, refuse le don que Boniface lui avait fait. Or, Jeanne trouva que cette centaine de francs était minable. Elle y vit la preuve du mépris dans lequel il les tenait en réalité. Il ne léguait rien, pas un centime, un carreau de terre, un bijou, un meuble, à Victoire avec qui il avait couché tout son soûl pendant plus de vingt ans. À sa fille, il léguait des clopinettes. Si elle les accepta, c'est en se persuadant cyniquement que c'était toujours ça de pris aux esclavagistes.

Quand, après plus de quinze jours d'absence, Victoire se décida à regagner la rue de Condé, Jeanne ne lui reprocha pas le temps passé chez les Walberg. Pourtant, en secret, elle était exaspérée par ce qu'elle appelait sa mine de veuve morganatique. Victoire se vêtait de golles de deuil, noires, blanches ou violettes, nouait sur son front des mouchoirs de mêmes teintes et passait des heures en prière à l'église. À la vérité, cette ironie cachait un violent sentiment de remords. Elle se rendait compte trop tard de la profondeur du coup qu'elle avait porté et à Boniface et à sa mère en les séparant de force. Injuste, elle se demandait, nom de Dieu ! pourquoi Victoire ne s'était pas rebellée, sachant bien, en son for intérieur, que celle-ci ne s'était jamais rebellée de sa vie.

En ces heures de tension, Victoria continuait, comme si de rien n'était, les visites aux Grands Nègres. Les seuls changements dans son comportement, c'est qu'elle n'ouvrait pratiquement plus jamais la bouche et bâclait les dîners des réceptions hebdomadaires. Les convives avalaient poliment des mets sans saveur en se demandant ce qui était arrivé à la cuisinière hors pair qu'ils avaient connue. C'est ainsi qu'elle servit un lapereau au tamarin des Indes et au rhum vieux, proprement immangeable.

Un incident qui pourrait sembler cocasse se produisit un vendredi soir, lors d'un de ces soupers. Alors que Victoire avait disparu dans la cuisine pour dresser un plat, Mme Aristophane, qui était un peu tête en l'air, interrogea :

— Jeanne, pourquoi votre manman est-elle si triste ? De qui porte-t-elle le deuil ?

Il s'ensuivit un silence de mort qu'Auguste se hâta de combler au moyen de ses sempiternelles anecdotes. Par la suite, il lui fallut tout son doigté pour que Jeanne pardonne à l'étourdie :

— Elle l'a fait exprès ! sanglotait-elle. Elle a demandé ça exprès pour me blesser !

Les servantes profitaient de cette liberté nouvelle pour faire leurs quatre cents coups. Une nommée Bergette passait le temps à s'engueuler avec son amoureux dans le corridor. C'était des « salope » et des « *kouni à manman aw* » à faire frémir. Pour finir, l'amoureux lui fracassa une bouteille sur la tête et la laissa en sang sur le trottoir devant la maison. Victoire restait inerte, indifférente à ces drames.

De jour comme de nuit, elle ressassait les mêmes pensées. Quelle ceinture de morts autour de ses reins ! De quel mauvais œil était-elle dotée pour coucher en terre tous ceux qui l'approchaient ? Dernier, Alexandre, à présent Boniface. Quand elle était petite, les gens de La Treille l'accusaient d'être un *jan gajé*, un *soukougnan*. C'était sans doute la vérité. Elle se regardait dans la glace et ce qui se cachait derrière son teint pâle, ses yeux étirés, son front bombé l'effrayait.

Le petit Auguste, Anne-Marie et la musique continuaient d'être ses seuls réconforts. Elle ne pouvait plus se passer du garçon. Pour lui, elle avait composé une berceuse sans laquelle il ne parvenait pas à prendre sommeil :

Ti kongo a manman
Ola ti kongo an mwen.

J'ignore ce qu'elle ressentait en écoutant les concerts municipaux en plein air, car, à la différence de la cuisine, je n'ai jamais pu imaginer ce que signifiait exactement pour elle, la musique. L'orchestre d'une frégate venue de Fort-de-France, *La Minerve*, au cours d'une semaine consacrée à Jacques Offenbach interpréta *Les Contes d'Hoffmann*, *La Belle Hélène* et, de nouveau, *La Grande-Duchesse de Gerolstein*. Quant à Anne-Marie, elle la distrayait avec ses bavardages. Celle-ci avait déclaré la guerre à Boniface Jr. Elle s'était mise en tête de le faire interner à l'hôpital du Camp-Jacob, prétextant son goût immodéré pour l'alcool. Un cousin, membre du conseil d'admission, se tenait prêt à lui délivrer un certificat médical. Inutile de dire que ces manœuvres furent vaines. Au jeu des intrigues, Boniface Jr l'emporta à tous les coups.

Quand Jeanne annonça à Victoire qu'elle était de nouveau enceinte, le cœur n'y était pas, elle accueillit la nouvelle avec indifférence.

Heureusement, lors de cette grossesse, Jeanne se porta comme un charme et n'eut pas besoin d'elle. Cette fois, rien ne les unit. Ni thé, ni bains parfumés, ni petits plats, ni frictions, ni caresses. Jeanne, qui en était revenue aux œufs durs et à la salade de tomates, avec, en prime, une ou deux sardines à l'huile, dormait au flanc de son mari. Gaillarde, elle ne s'absenta pas un jour de l'école.

Le 1er juillet 1912, après un accouchement qui ne dura que deux heures, le

docteur Melas mit entre les bras de Victoire son deuxième petit-fils qu'elle regarda à peine.

— Encore un garçon ! gémit Auguste qui n'en pouvait plus d'espérer une fille.

Patience ! Son vœu allait être exaucé un peu plus de deux ans plus tard et lui, qui était indifférent à tous ses enfants manifesta une dévotion passionnée et aveugle à cette première-née. Le nourrisson, baptisé Jean, était vraiment aussi beau qu'un astre comme l'affirmait sa mère, la « peau chappée », celui-là se souvenait de sa grand-mère, les yeux mourants fendus en amande, une bouche sensuelle et bien ourlée qu'il agrémenta par la suite d'une moustache à la cubaine. Dès son adolescence, il fut le bien-aimé des femmes, surnommé « Bel-Ami » par ses camarades de classe. La beauté ne va pas hélas ! au marché du bonheur. Pendant la Seconde Guerre mondiale, frais émoulu de la faculté de médecine, ancien interne des Hôpitaux de Paris, les promesses de son lumineux avenir furent coupées net. Jean fut arrêté par les Allemands, un soir qu'il rentrait dans son studio rue de Lille. Il mourut de froid et de faim au camp de concentration de Birkenau. Fut-il un résistant ? Son seul crime fut-il d'être noir ? Je n'en sais rien. Je ne sais rien de ce frère. Une photo, vraie celle-là — tout ce que je connais de lui —, représente un jeune dandy nègre, le cou enserré par une longue écharpe blanche, un *fedora* gris ombrageant ses yeux féminins, une cigarette entre les doigts, souriant à une vie qu'il croyait devoir être belle. La date : juillet 1932. Il avait vingt ans.

Il n'était guère courant pour une femme en ces années-là de se séparer de ses jeunes enfants et de voyager pour son plaisir. C'est pourtant ce que fit Jeanne. Aux grandes vacances, Auguste et elle réalisèrent ce voyage de noces qu'ils avaient dû par deux fois retarder. Ils prirent le paquebot pour la France. Ils entendaient passer deux mois dans la Ville lumière et laissaient leurs quatre petits garçons à la garde de deux servantes et trois *mabos*, supervisées par Victoire. Ce fut alors que Jeanne découvrit la « métropole ».

Je pense que la France, Paris furent véritablement ses grands amours. Se rendant en train au Mont-Saint-Michel, elle collait son visage transporté contre la vitre, éprouvant une indicible émotion à regarder défiler les paysages. À Paris, elle choisissait les appartements où nous passions avec elle ses congés, en fonction des quartiers pour lesquels, mystérieusement, elle était tombée en amour. C'est ainsi qu'elle chérissait tout particulièrement le VII^{e} arrondissement et Saint-Germain-des-Prés où nous séjournâmes à plusieurs reprises.

18

Victoire ne manifestait plus aucune volonté.

La maison était au pillage. Les servantes emportaient sous ses yeux les barils de saindoux, la morue salée, le hareng saur, le riz, les pois rouges qu'en prévision de son absence Auguste avait entreposés dans la resserre. Les enfants n'étaient pas baignés avant midi. À force de garder des langes souillés, les fesses d'Auguste Jr et de Jean se couvraient de feux. Un après-midi où toute la maisonnée se trouvait place de la Victoire, des voleurs opérèrent, emportant hardiment des meubles et des tapis. Du jamais-vu !

Cela entraîna une descente des gendarmes dans ce quartier respectable, soucieux de sa réputation, ce qui n'améliora pas l'image de Victoire. Armés de calepins, ils entrèrent dans toutes les maisons, s'adressant en mauvais créole aux domestiques qu'ils traitaient comme des suspects. Le pire se produisit quand il devint évident que les malfaiteurs avaient bénéficié de complicités intérieures. On arrêta deux des *mabos* : Gazelle et Priame qui passèrent très vite aux aveux.

Anne-Marie qui voyait dans quels sales draps se débattait son amie l'invita à venir avec les garçons à Vernou. Elle serait aidée par Délia et Mandy qu'elle connaissait de longue date. En plus du changement d'air, elle jouirait d'une parfaite sécurité. Victoire préféra décliner une offre qui pourtant la tentait. Elle redoutait les réactions de Jeanne quand elle saurait que ses enfants avaient trouvé un refuge, même provisoire, chez les Walberg. Elle laissa Anne-Marie partir avec Valérie-Anne et resta stoïquement à La Pointe en cette saison, intenable et étouffante, le ciel et la mer gonflés de la même bile. Les jours se succédaient aux jours, plus mornes les uns que les autres. Quand elle se rendait place de la Victoire, elle était non seulement privée de la compagnie de son alter ego, mais aussi de la musique. En juillet et août, les orchestres municipaux prenaient leurs congés. Elle faisait donc seule le tour du quadrilatère, s'asseyait sur un banc de l'allée des Veuves et, morose, fixait l'horizon. Elle rentrait rue de Condé quand les premiers réverbères s'allumaient.

Car, en ce temps-là, il faut le dire, La Pointe n'était plus un ténébreux coupe-gorge. Même les faubourgs étaient éclairés grâce à l'action d'un nouveau maire énergique. Les mauvais coups ne pouvaient plus se tramer à la faveur de l'ombre et on parlait de combler la puanteur du canal Vatable. En fait, les travaux d'assainissement ne devaient commencer que des années plus tard. Mais, déjà, la ville se modernisait.

Bientôt cependant, les promeneurs remarquèrent qu'un homme, un Blanc, venait prendre place sur le banc auprès de Victoire. Il tenait le crachoir, discourant avec force gestes, pendant qu'elle se taisait comme à l'habitude. Vers sept heures trente, ils se levaient, elle minuscule à côté de lui haut et maigre, quittaient la place et remontaient la rue de la Liberté. Les curieux se poussaient du coude avec amusement quand il lui baisait la main sous le balcon de maître Bartoleo en faisant ses adieux.

Qui était cet homme ?

Avouons-le, l'affaire est mystérieuse. L'officier de gendarmerie Antoine Deligny avait mené avec succès l'enquête sur le vol de la maison Boucolon, rue de Condé. Quinze ans de vie en Guadeloupe avait exacerbé son flair et, sans coup férir, en quelques jours, il avait mis la main sur les malfrats. Il s'agissait d'une bande qu'il avait à l'œil depuis pas mal de temps. Elle gîtait dans un des taudis des bords du canal. Son chef s'appelait Isidore Gwo Siwo. Antoine Deligny était un homme singulier, à l'apparence peu commune. Il mesurait près de deux mètres. Jeune encore, quarante, quarante-cinq ans, ses cheveux coiffaient d'une blancheur de glacier le pic de sa tête. Son regard vous fouaillait, bleu et métallique. Quelques années plus tôt, il avait eu l'immense douleur de perdre sa femme et ses deux fils, emportés par une épidémie de fièvre typhoïde. S'il était demeuré à La Pointe, c'est qu'il ne se résignait pas à s'éloigner de ses tombes qu'il fleurissait chaque jour d'arums blancs et d'héliotropes violets. Dans cette affaire, je ne peux hasarder que des suppositions, ayant été incapable de démêler le vrai du faux. Deligny et Victoire furent-ils rapprochés par un chagrin identique ? Il semble certain que Deligny était adepte du spiritisme. Il faisait tourner les guéridons et entrait en communication avec ses disparus. Ainsi il se disait capable de converser avec sa femme. Elle allait jusqu'à lui écrire des billets doux qu'il gardait soigneusement dans un tiroir fermé à clé. Assura-t-il à Victoire qu'elle aussi pourrait revoir ceux qu'elle avait perdus ? Apaisa-t-il son violent remords concernant la fin de Boniface ? Est-ce que ce fut la véritable raison de ses fréquentes visites à la gendarmerie au sortir de sa messe quotidienne ? Au premier étage de la gendarmerie qui avoisinait l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, Antoine Deligny possédait un logement confortable : un bureau, trois pièces, une salle de bains contenant un grand bassin et une douche, une cuisine, un débarras. Une de ces pièces où nul n'était autorisé à pénétrer, car là avaient lieu les « séances », était remplie de tables, de chaises et de miroirs.

J'ai pas mal rôdé autour de la gendarmerie, espérant vainement obtenir des éclaircissements. Malheureusement, trop d'années ont passé. Le corps des gendarmes a changé et s'est mélanisé. Comme en ce qui concerne les CRS, beaucoup de jeunes Guadeloupéens, pour fuir le chômage, décident aujourd'hui de devenir gendarmes.

Ces rendez-vous sur la place de la Victoire et ces visites à la gendarmerie duraient depuis quelques semaines quand le paquebot *S. S. Isaura* se rangea le long du quai. Jeanne était de retour, l'esprit transporté par les merveilles de Paris dont le souvenir l'habitait encore. Jamais La Pointe ne lui avait paru aussi petite et mesquine. Auguste et elle avaient tenté de déchiffrer le sourire de *La Joconde* de Léonard de Vinci au musée du Louvre. Ils s'étaient même rendus à Chartres par le train afin d'admirer le célèbre ange de la cathédrale. Pour avoir tant de fois entendu la habanera de *Carmen*, Jeanne avait entraîné Auguste à l'Opéra. Mais l'un et l'autre s'étaient copieusement ennuyés. Les amours de José et de sa cigarière les avaient laissés de glace. Jeanne ramenait quatre pleines malles : des vêtements, des jouets pour ses enfants, des disques pour Victoire, *Le Barbier de Séville*, *Les Vêpres siciliennes*, *Rigoletto*. Des tapis, des tableaux, des bibelots pour sa maison qui, avant celle de la rue Alexandre-Isaac, acquit la réputation d'être une des mieux décorées de La Pointe. Sa mère lui parut en meilleure forme qu'à son départ. Détendue. Moins pâle. Presque souriante. Bonne-maman modèle. Sur le balcon, elle soutenait tendrement les premiers pas d'Auguste et berçait Jean.

Hélas ! de bonnes âmes, n'osant l'approcher, se chargèrent de révéler à Auguste les raisons de cette métamorphose avec force commentaires :

— Il n'y a pas six mois qu'elle a enterré Boniface Walberg ! Et déjà, un autre ! À défaut de cœur, elle pourrait avoir un peu de tenue !

Bouleversé, il fut trois jours avant d'avoir le courage de s'ouvrir à Jeanne qui n'en crut pas ses oreilles. Un gendarme ! Pour comprendre leur réaction à tous deux, il convient d'avoir à l'esprit ce que représentaient les gendarmes dans la hiérarchie sociale de l'époque. Les gendarmes étaient à l'opposé des blancs pays, la catégorie la plus vile, la plus méprisée, le dernier barreau de l'échelle. Gardes-chiourme. Exécutant des basses œuvres de la colonisation. Que Victoire, après Boniface, ait pu s'accoquiner avec un gendarme, trahissait un désir peu commun de blesser et sa fille et son gendre. C'était aussi un signe de perversité. L'énormité de l'accusation atterrait Auguste. Il avait commencé d'assumer son rôle de pompier du foyer, et se refusait à être entièrement convaincu :

— Interroge-la, conseilla-t-il. Laisse-la parler. Vois ce qu'elle a à dire.

Jeanne fonça, tête baissée.

Personnellement, je demeure convaincue qu'il n'y eut pas entre Victoire et Deligny autre chose que les séances de spiritisme, les invocations aux défunts et, de la part de ce dernier, des paroles de réconfort. À mon avis, ils ne partageaient pas la volupté, mais la solitude et le chagrin. Victoire était alors âgée de près de quarante ans. Une ancêtre pour l'époque, une vieille femme. Le temps n'était pas encore venu où l'on convole un pied dans la tombe. Si Jeanne fut si aisément dupe, si elle avala si aisément la calomnie, c'est qu'en son for intérieur, elle avait toujours considéré sa mère comme une sorte de Jézabel. Je crois que, hors d'elle-même, elle perdit toute mesure et que Victoire, à son habitude, ne se défendit pas. Ce fut la dernière déchirure entre les deux femmes.

Celle-là non plus ne se referma pas.

Antoine Deligny fut écarté de manière vigoureuse puisqu'au mois de janvier 1913, après une dernière messe à l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul à l'intention de ses chers disparus, il regagna la France à bord du *S. S. Canada*. Il se retira à TrouvillesurMer d'où il était originaire. Je sais qu'il rédigea les textes d'un recueil d'aquarelles intitulé : *Gendarmes en Guadeloupe : la colonie à l'aube du XX^e^ siècle*. Je n'ai pu me procurer un exemplaire de cet ouvrage. Cependant, au cours d'une de mes visites aux « Roches Noires », chez mon amie Letizia Galli, fouinant avec elle au musée, je découvris qu'Antoine Deligny avait servi de guide lors d'une exposition du peintre Eugène Boudin, l'auteur, entre autres, de *Baigneurs sur la plage*. Des employés, intrigués et serviables, m'indiquèrent l'adresse de la maison où il avait vécu autour de 1920. Je m'y précipitai. Elle était occupée par une pharmacie, et nul n'avait gardé son souvenir.

Après le départ d'Antoine Deligny pour Trouville, les jours à La Pointe reprirent leur coloration d'antan.

À cette différence près que Victoire ne cuisina plus.

Non seulement elle n'entra plus dans la petite case qui abritait les dépendances à l'arrière de la maison. Mais elle se désintéressa de tout ; elle qui, autrefois, flairait interminablement viandes et poulets, inspectait les branchies des poissons, égratignait les ignames pour juger de la blancheur de leur chair.

Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un refus délibéré de sa part. Car on n'imagine pas

un écrivain s'automutilant, renonçant volontairement à son don. Celui-ci l'abandonne, le laisse dévasté, comme une grève après un tsunami. Soudain, les sons, les images, les odeurs ne s'adressent plus à lui en secret, dans une langue que personne d'autre que lui ne saurait déchiffrer. Je veux dire que si Victoire ne cuisina plus, ce ne fut pas le signe d'une rébellion contre Jeanne, voire plus généralement contre la société. Ce fut la conséquence d'une perte de sa créativité, consécutive à une lassitude immense, à un pernicieux sentiment d'à quoi bon.

Jeanne absorbée par la correction de ses cahiers, la préparation de ses leçons, les visites aux Grands Nègres, les soucis que causent le décorum et les soins à ses enfants, ne s'en aperçut d'abord pas. Il fallut qu'Auguste l'en entretienne. N'avait-elle pas remarqué ? Sa mère ne faisait plus rien de rien. La semaine passée, elle s'était portée malade lors de la réception hebdomadaire, et on avait dû se contenter des plats de Gastonia. Est-ce que cela ne se reproduirait pas à l'occasion du prochain dîner du conseil d'administration ? Ne fallait-il pas l'interroger et savoir ce qui la tracassait ?

Jeanne commença par répliquer vertement que sa mère n'était pas une cuisinière sans gages, et que, par conséquent, elle était libre d'agir à sa guise. Puis, elle soupçonna que ce changement de comportement pouvait être porteur d'une signification inquiétante. Aussi elle entra comme un bolide dans la chambre où Victoire, qui se levait de plus en plus tard, traînait encore au lit.

Comme elle avait maigri les derniers mois ! Dieu ! Où avait-elle la tête ? L'être qu'elle chérissait le plus au monde, même si elle le manifestait si mal, dépérissait et elle ne s'en était pas rendu compte ! La peau diaphane, les cheveux poisseux, raréfiés, flottant comme des algues mortes sur ses épaules. Tout l'amour qu'elle lui portait reflua vers son cœur, l'inondant de sa vague brûlante. Elle s'assit sur le lit à côté d'elle et lui prit la main.

— *Ka ki ni ?* demanda-t-elle doucement.

Ce qui n'allait pas ? Victoire haussa les épaules et minimisa son état.

Elle était fatiguée, sans plus. Une fatigue qui la ligotait depuis le matin, lui ôtait le goût de se mouvoir. Se serait-elle écoutée que, de tout le jour, elle ne serait pas sortie de son lit. Pourtant, elle refusa catégoriquement de faire venir le médecin. Ce qu'il lui fallait, c'était du repos. Rien que du repos. Encore du repos.

Jeanne fut assez perspicace pour percevoir là les premiers signes de la déprime, même si elle refusa d'en admettre les causes. Perpétuellement accusée, traitée en coupable, brimée, interdite de ce qui, à ses yeux, aurait pu illuminer la vie — amour, amitié, rappel des défunts —, Victoire perdait pied. De ce qui lui était permis, rien ne lui faisait envie. Avec l'énergie qui la caractérisait, Jeanne entreprit de soigner sa mère. Pour cela, elle mit au point un emploi du temps draconien. Elle donna ordre aux servantes de ne pas permettre que les enfants la dérangent. Surtout Auguste à qui elle passait tout. Le résultat est qu'au lieu d'un malheureux, elle en fit deux. Privé de sa bonne-maman, le pauvre Auguste, complètement pâlot, pleurnichait du matin au soir et se mit à régresser. Il insupportait les servantes qui le rabrouaient :

— *Tèbè ! Kouyon ! Sòti là !*

Elles réservaient leur adulation pour Jean, brigand, qui marchait, trébuchait,

tombait, se couvrait le corps de bleus épouvantables. Jean qui considérait son frère avec le mépris que Dieu réserve aux créatures inférieures.

Avant de partir pour Dubouchage, Jeanne veillait à ce que le plateau du petit déjeuner de Victoire soit bien garni : café, *kassav* au coco achetées tout exprès dans une boutique des faubourgs, œufs mollets, fruits rafraîchis. Plusieurs fois au cours de la matinée, elle était tentée de laisser sa classe et de courir rue de Condé. Son sens du devoir le lui défendait et elle dépêchait deux élèves de confiance qui, à leur retour, lui faisaient des rapports détaillés.

— La tension est à 11/8, oui.

— Elle n'a pas de fièvre, non. Sa température est à 37,5.

Quand elle rentrait déjeuner, elle tenait à la trouver dans sa berceuse, le dos appuyé contre une pile de coussins. Défendant qu'elle affronte les périls de l'escalier, elle lui faisait monter son repas. Puis elle l'enfermait pour de longues siestes sous l'enclos de sa moustiquaire. Pour occuper son inaction, elle lui apportait des piles d'albums illustrés que Victoire regardait avec Auguste, venu subrepticement la rejoindre. Les dessins des contes de Grimm, d'Andersen et de Perrault. Elle s'apitoyait sur la petite marchande d'allumettes, admirait les escarpins rouges de Karen qui lui rappelaient le cadeau de Thérèse Jovial. Mais l'image qu'elle préférait était celle du loup déguisé en mère-grand du *Petit Chaperon rouge.* Auguste et elle s'en délectaient : ses grands yeux luisant derrière les bésicles, ses grandes oreilles pointant sous son bonnet de nuit, ses grandes dents pointant hors de sa bouche. Il n'est qu'un point sur lequel Jeanne ne parvint jamais à imposer sa volonté. Vers quatre heures, Victoire faisait fi des interdictions. Elle s'habillait et, tant bien que mal, se traînait vers Anne-Marie sur la place de la Victoire comme vers une salutaire récréation.

Les temps avaient changé. À la suite de sombres coupes budgétaires, c'en était fini des concerts municipaux. Ne se produisaient plus, de temps à autre, que les orchestres des paquebots à quai. Celui d'un navire italien, le *S. S. Stromboli*, donna *Le Barbier de Séville* dans des costumes splendides.

Pourtant, à elle seule, Anne-Marie, qui ne parvenait plus à entrer dans ses robes, était toujours aussi distrayante aux yeux de Victoire. Elle n'avait pas de cesse avec ses enfants. Un dénommé Maximilien du Veuzit, gamin de dix-sept ans, fils unique d'un blanc pays de la région de Saint-Claude, à qui était venu la riche idée de troquer ses caféiers contre des bananiers, avait entrevu Valérie-Anne à un goûter d'anniversaire et, depuis, s'étiolait. Pour quitter sa mère et la rue de Nassau, ValérieAnne se serait donnée au Diable s'il avait voulu d'elle. Aussi, elle se prétendait, elle aussi, atteinte de la maladie d'amour.

Fallait-il les marier ?

Sans transition, elle devenait venimeuse :

— Donne-moi des nouvelles de Jeanne.

Elle avait ajouté de nouveaux griefs aux anciens reproches. Il semble qu'elle aussi ait fréquenté les séances de spiritisme d'Antoine Deligny. Non pas pour revoir Boniface qu'elle n'avait que trop vu de son vivant, mais pour communiquer avec sa mère et, surtout, son adoré Étienne, décédé l'année précédente dans un accident. Elle avait été outrée des accusations de Jeanne. Outrée surtout de la manière dont elle avait traité l'officier de gendarmerie. D'après elle, elle aurait adressé une série de lettres de dénonciation au gouverneur-général adjoint, ce qui aurait motivé son

renvoi de la colonie. Cela me semble peu vraisemblable. À cette époque, Jeanne n'avait aucune entrée dans les milieux de l'administration coloniale. Je dirais même que, noire et instruite, elle était automatiquement suspecte. Le pouvoir français ne l'avait pas encore cataloguée parmi les notables bienpensants et totalement inoffensifs qu'il couvrirait de décorations républicaines : Palmes académiques, ordre du Mérite social et pour finir, pour mon père, couronnement des couronnements, chevalier de la Légion d'honneur. Pourtant, je le répète, je ne suis pas arrivée à faire la lumière dans cette ténébreuse affaire. Tout est donc possible.

Vu sa faiblesse, Anne-Marie raccompagnait Victoire jusqu'à l'angle de la rue de Condé et de la rue de la Liberté, pas un pas de plus. Elle n'entra chez Jeanne que lorsque Victoire fut réellement malade et ne put plus quitter son lit.

À cause de l'emploi du temps imposé, l'existence à la rue de Condé devint encore moins divertissante. Le soir, les enfants, dressés à l'occidentale, étaient mis au lit très tôt. Les *mabos* se retiraient dès dix-huit heures, les servantes, un peu plus tard, après avoir servi le souper. Après quoi, Auguste lisait les journaux, avec une préférence pour *Le Nouvelliste* dont il appréciait les éditoriaux. En face de lui, Jeanne préparait ses cours et commençait de corriger avec soin sa pile de cahiers. Vers vingt et une heures, elle montait border sa mère qui écoutait ses disques sur le gramophone, cadeau de Boniface. Elle se retenait de fondre en larmes devant sa fragilité et de la couvrir de baisers. Au lieu de cela, par souci d'économie, elle baissait la lampe posée sur la table de chevet. Des ombres s'étiraient sur les cloisons, et la nuit tropicale, couleur nuit de Chine, prenait largement possession de la pièce. Souvent, Victoire écoutait ses disques fort tard. Elle ignorait que les sons, portés par la nuit, s'infiltraient d'une persienne à l'autre dans le silence de la rue et confondaient les voisins.

— *Ka sa yé sa ?*

La musique, c'est fait pour vous réchauffer le sang, pour vous décocher des décharges électriques à l'endroit du cœur, du ventre, du sexe. C'est fait pour raidir vos molllets de plaisir et déclencher la danse.

Ah, vraiment ! C'étaient de drôles de corps que les Boucolon.

19

Valérie-Anne se maria un dimanche d'août 1914 à La Regrettée, dans la propriété de son beau-père à Matouba.

En Europe, la guerre venait d'être déclarée. Pourtant, la majorité des Guadeloupéens l'ignorait ou s'en souciait peu. Ils ignoraient qu'elle serait si meurtrière et que tant d'entre eux y partiraient pour perdre la vie.

Malgré son état, Victoire n'hésita pas. Faisant preuve d'initiative pour la première fois de sa vie, elle ne demanda pas à Jeanne la permission de quitter La Pointe. Elle la mit devant le fait accompli quand, deux jours avant la noce, très tôt matin, la Cleveland vint la chercher rue de Condé.

On s'arrêta pour acheter de l'essence à l'unique station Shell. Située dans la Darse afin de ravitailler et les premiers bateaux à moteur et les voitures, elle faisait sensation. Des oisifs passaient des heures entières à admirer les pompes mécaniques et les pompistes en uniforme rouge et blanc, un coquillage s'étalant au milieu du dos. Victoire s'assit à côté de Jérémie, le chauffeur, afin de laisser Anne-Marie étaler son embonpoint à l'arrière. Il s'adressa à elle avec familiarité, comme à une personne du même bord. Avait-elle suivi les grandes grèves qui avaient ébranlé l'industrie sucrière ? Ah, ces *maléré* que jusqu'ici on avait réduit au silence avec une platée de riz calalou, ils réalisaient leur force. Ils devenaient un prolétariat dont on pouvait tout craindre. Victoire ne savait que répondre. Elle comprenait à quel point elle n'était qu'un résidu du temps longtemps. Les mots de la modernité étaient « syndicat », « grève », « revendications ». Jérémie lui apprenait qu'il existait depuis pas mal d'années un syndicat des gens de maison. Elle aurait dû en faire partie. Il faut se défendre, car Blancs ou Noirs, les patrons sont les mêmes. Un mulâtre riche est un Blanc. Un nègre riche, un mulâtre. Les uns comme les autres ne pensent qu'à exploiter les plus faibles.

Médusée, Victoire entendait ce type de discours pour la première fois. Je me demande ce qu'elle en pensait. Le comprenait-elle pleinement ?

Ni elle ni Anne-Marie n'avaient jamais dépassé Petit-Bourg quand elles se rendaient à Vernou. Bien vite, elles se trouvèrent trop incommodées par les cahots et soubresauts du véhicule pour prêter attention au pittoresque du trajet. Pourtant, le spectacle valait le coup d'œil. À gauche, les villages nichés dans le vert opaque des contreforts montagneux. À droite, le bleu de la mer, ponctué de pointillés blancs d'écume. Bientôt, Anne-Marie ronfla. Elle ne se réveilla qu'à Dolé-les-Bains où, attirée par la réputation de l'endroit, elle entendait absolument déjeuner.

La station balnéaire de Dolé-les-Bains fut le premier centre à attirer des touristes en Guadeloupe. Des Cubains, reconnaissables, plus qu'à leurs énormes havanes, à leurs chaussures de cuir bicolores, toute qualité d'Européens, Français, Anglais, Hollandais, Suédois se disputaient les chambres de son hôtel cinq étoiles. Du restaurant, on jouissait d'une vue imprenable sur l'archipel des Saintes. Un personnel stylé, formé à Haïti, officiait. Si Victoire chipotait, comme à chaque fois, Anne-Marie mangeait trop. Elle reprit de l'excellent pâté de grives, du *matété* à crabe

et surtout du flan koko, aromatisé d'une liqueur au cacao. Vers quatorze heures, on reprit la route jusqu'à Basse-Terre. C'était la première fois qu'elles mettaient, l'une et l'autre, le pied dans le chef-lieu puisqu'elles n'avaient jamais rendu visite à Jeanne du temps qu'elle étudiait à Versailles. La ville était fraîche, bourgeoise et paisible. L'administration l'opposait constamment à La Pointe : « Ici, tout est calme, écrivaient les gouverneurs. Il ne se commet pas de crimes et les sessions de la cour d'assises sont sans incidents. »

Les deux femmes furent impressionnées par le bataillon de navires attendant au large d'être chargés, les tamariniers du cours Nolivos et surtout, dans le lointain, l'imposante silhouette de la Soufrière. Ces inquiétantes fumerolles tirebouchonnant vers le ciel rappelèrent la montagne Pelée à Victoire et lui remirent au cœur le souvenir de ses jours à Saint-Pierre de la Martinique, qu'elle avait occultés de sa mémoire comme celui d'un bonheur Interdit. Bientôt, Anne-Marie se plaignit de la fraîcheur de l'air qui devenait de plus en plus vive au fur et à mesure qu'on se rapprochait de Matouba et on dut arrêter la Cleveland pour lui chercher des châles dans le coffre. Elle était terrifiée, ne pouvant se retenir de crier d'effroi quand la voiture s'engagea le long d'une route montueuse, accidentée, menacée à chaque détour par une végétation dévorante : siguines rouges et blanches, châtaigniers, philodendrons, toutes qualités de palmiers et partout altière, la ramure des fougères arborescentes. Lui, Jérémie, riait sous cape.

La propriété de La Regrettée s'étendait sur soixante-seize hectares et avait compté plus de six cents pieds de café que les ouvriers agricoles commençaient d'arracher puisque le café ne donnait plus rien. L'on promettait à la banane un riche avenir. Si le temps avait été plus riant, le site aurait été splendide. Mais le ciel pesait bas et gris. Les du Veuzit accueillirent Anne-Marie avec effusion et la logèrent dans une des plus belles chambres de la maison de maître. Tandis que Victoire dut se contenter, comme Jérémie, d'un lit dans l'ancienne sècherie, convertie en dortoir pour les serviteurs. Cela ne lui semblait pas une humiliation. Si elle se sentait morose, ce n'était pas à cause d'une position ambiguë de maîtresse-servante qui ne l'embarrassait plus depuis longtemps. C'est que, soudain, à cause de l'environnement si semblable à celui de Saint-Pierre à la Martinique, elle ne pouvait ôter de sa tête le souvenir d'Alexandre. C'était comme si le passé secouait ses cendres et revenait l'investir, brûlant.

La journée du lendemain déborda d'activités. Victoire aurait préféré demeurer dans les jardins de La Regrettée où étaient cultivés de magnifiques lis de Malabar. Au lieu de cela, elle dut suivre l'intrépide Anne-Marie qui se fit conduire aux Bains-Jaunes, ainsi nommés à cause de leurs eaux fortement mêlées de soufre. Un chemin pavé, impraticable à la Cleveland, mais assez aisé aux marcheurs, le Pas-du-Roi, y menait. Elles étaient à peine de retour à La Regrettée que la pluie qui menaçait depuis le matin, se mit à tomber avec fureur. Le vent se mit de la partie et ce fut comme si des hordes de chevaux, cravachés et hennissants, galopaient à l'entour de l'habitation. Cela dura toute la nuit.

Le jour de la noce, le soleil se leva radieux.

Trois cents invités, certains venus de la Martinique et même de Porto Rico où les du Veuzit avaient de la famille, se pressaient dans l'ancienne habitation caféière. Tout le monde s'accordait pour juger que Victoire avait bien mauvaise mine et semblait triste. Vivre chez sa fille ne lui réussissait pas ! Pas étonnant ! Celle-ci était

une ingrate qui maintenant disait pis que pendre de la religion. Car Jeanne venait d'écrire dans *Trait d'union* cet article sur l'enseignement dont j'ai parlé. Les sœurs de Versailles s'en offusquèrent et le lurent comme une attaque contre l'enseignement qu'elles dispensaient. Les invités commentaient aussi avec regret l'absence de Boniface Jr. Devançant une mode qui allait sévir dans la bourgeoisie guadeloupéenne comme martiniquaise, il avait prétexté d'une chasse dans les giboyeuses forêts que les paysans d'Haïti n'avaient pas encore décimées. Par contre, tous considéraient avec attendrissement la jeune mariée. Sous son béguin et son voile, elle avait plutôt l'air d'une communiante.

—*Que linda !* s'exclamaient en pleurant les matrones portoricaines.

Comme c'est toujours le cas, la cérémonie leur remettait en mémoire leur jeunesse, le temps des illusions, quand le galant empressé ne s'est pas encore métamorphosé en époux volage. Elles s'émotionnaient à imaginer une Valérie-Anne innocente et virginale, alors que la petite rouée, profitant de l'inattention de son chaperon, s'était arrangée pour goûter à maintes reprises au fruit défendu.

Quand posant câlinement la tête sur son épaule, Valérie-Anne l'avait priée de se charger de son repas de noces, Victoire n'avait pas osé lui dire la vérité. Comment avouer qu'elle était désormais incapable de cuisiner ? À présent qu'elle était mise au pied du mur, pour créer l'illusion, elle s'entourait d'un régiment d'assistantes, koulis brunes aux cheveux huileux, un point rouge au milieu du front, qui comprenaient à peine le kréyol, car elles venaient de Bombay, de Calcutta ou de Madras. Disons en passsant qu'à cause de cette domesticité indienne, les du Veuzit clamaient qu'ils n'avaient jamais asservi les nègres et n'avaient rien à voir avec l'esclavage. Cela n'empêcha pas Jean-René, un des fils de Valérie-Anne, président du syndicat des planteurs de bananes, d'être assassiné en 1995 par des ouvriers agricoles qui n'en pouvaient plus avec lui. Victoire retrouvait l'odeur de la couenne du porc roussi, de la volaille farcie, de l'agneau braisé. Des cives. De l'ail. Des épices. Mais elle ne créait, n'inventait rien de nouveau. Elle ne faisait qu'indiquer de vieilles recettes à cette valetaille docile, plus habituée à bâcler des colombos qu'à parfaire des exploits culinaires. Comme un romancier qui réutilise sans vergogne les ficelles de ses anciens best-sellers. Elle regardait ses mains, et le chagrin d'avoir perdu son don pesait lourd sur elle. En outre, cette noce n'arrêtait pas de lui en rappeler une autre. Celle de Philimond. Cette fois-là aussi, des imprudents s'étaient divertis non loin d'un volcan qui s'en était offusqué. Cruel, il avait détruit leur société de fond en comble.

Quand on passa à table, les demoiselles d'honneur distribuèrent des rectangles de carton blanc couvert de lettres d'or que, fidèle à ses habitudes, Anne-Marie avait fait imprimer. Pourtant, cette fois-là, elle ne communiqua pas le menu à la presse, comme si elle savait que la part de Victoire, c'était supercherie. Tous ceux qui s'attablèrent furent déçus dans le secret de leur cœur. Victoire n'était pas dans un de ses bons jours, cela se sentait. Ils ne lui en tinrent pas rigueur cependant. Quel écrivain produit chef-d'œuvre après chefd'œuvre ?

Vers dix-sept heures, les mariés prirent le départ pour Trois-Rivières où les attendait le bateau pour Terres de Haut des Saintes. Ils y passaient leur lune de miel, car Maximilien qui pourtant connaissait Venise et Rio de Janeiro jugeait que c'était une des merveilles du monde. À l'exception de quelques pêcheurs, descendants des Bretons et blonds comme les blés, l'îlot était alors pratiquement inhabité. Des plages

de sable fin. La mer. Le paradis terrestre, quoi ! Comme Valérie-Anne jetait les bras autour du cou de Victoire, « sa vraie manman », comme elle l'appelait et s'apprêtait à la couvrir de baisers, elle s'aperçut que ses joues étaient trempées de larmes.

— Tu pleures ! Mais pourquoi ? s'écria-t-elle.

Victoire n'aurait su le dire.

Ma théorie est qu'à dater de ce séjour à La Regrettée, Victoire fut convaincue que plus rien ne la retenait sur terre où sa vie n'avait ni sens ni utilité et qu'elle se plaça en position de recourir à la mort.

Au risque d'irriter Jeanne, elle dut s'attarder près de huit jours à La Regrettée. Il est vrai que ce ne fut pas sa faute. Elle prit froid et ne put repartir au jour dit.

Ce furent d'étranges heures qu'elle passa dans la sécherie désertée. Jérémie qui, seul, y demeurait avec elle, lui apportait fidèlement grogs et tisanes. Il lui parlait inlassablement de l'importance des syndicats et des grèves. Ainsi débuta une étrange amitié. Par la suite, quand Victoire s'alita, Jérémie trouva le chemin de la rue de Condé. Il s'asseyait dans la chambre de la malade, sans se soucier ni des grands airs de Jeanne ni de ses regards soupçonneux, car elle le prenait pour un *ti nèg*. Ce qu'il n'était pas. Jérémie Cabriou, tel est son nom, fonda quelques années plus tard le premier Syndicat unifié des travailleurs de la Guadeloupe, d'obédience marxiste. Il fut aussi le premier à prononcer des discours politiques en créole, ce dont Légitimus et les siens n'avaient, je crois, jamais été capables. Il fut à ma connaissance le seul qui s'offrit à apprendre à lire et à écrire à Victoire. Mais, elle le rembarrait :

— *An ja two vyé à pwézan !*

— Trop vieille, protestait-il. Assez faire des jeux !

Il ne se doutait pas que quelque chose était mort en elle.

La nuit, la sécherie de La Regrettée était livrée à la sarabande des vents. Ceux-ci, avec un raffut terrible, se poursuivaient à travers les corridors, faisaient claquer portes et fenêtres, miaulaient en faisant irruption dans le dortoir, jouaient à sautemouton par-dessus les lits à une place. Victoire ne parvenait pas à s'endormir. Son esprit, halluciné par la fièvre, revivait et dramatisait toutes les querelles avec sa fille, réentendait tous les propos que celle-ci lui avait tenus, dans la colère ou dans l'impatience. Au lieu de les considérer comme le banal produit de cet inévitable conflit de génération que tous les parents expérimentent, elle les chargeait d'une redoutable signification.

Elle croyait comprendre les raisons de l'embarras grandissant que causait sa présence à la rue de Condé. Au fur et à mesure qu'Auguste et Jeanne prenaient leurs aises au sein du club des Grands Nègres, elle était le rappel d'un passé gênant.

Un rêve l'impressionna, elle qui à la différence de Caldonia ne leur prêtait aucune attention. Elle suivait Alexandre le long d'un sentier étroit, malaisé, trébuchant sur les racines cachées dans la terre. Soudain, il s'arrêtait. Ils se trouvaient sur un plateau, véritable plate-forme, au sommet de la Soufrière. Ou était-ce la montagne Pelée ? Perdus dans les odeurs du soufre et de l'orage. Devant eux, la mer :

— Ne tarde pas, dit Alexandre. Je t'attends. Depuis trop longtemps maintenant.

Puis, il s'élança comme un nageur dans l'infini. Elle s'éveilla, haletante. Autour d'elle, la caverne de la nuit résonnait du vacarme des insectes et des vociférations des grenouilles.

Oui, que faisait-elle encore sur la terre ?

La mort, si on l'appelle, est toujours prête à répondre « présent », c'est connu.

Elle entendit la voix de Victoire.

Cependant, sa fièvre tomba et sa toux s'améliora sous l'effet conjugué des grogs et des infusions de Jérémie, peut-être, et elle revint à La Pointe.

Rue de Condé, d'importants changements se préparaient. En octobre, Auguste ne fit pas la rentrée scolaire. Il abandonna ses fonctions de directeur de l'école de garçons de la rue Henri-IV. Cela se traduisit d'abord par un surcroît d'activités qu'il n'avait pas prévues. Au lieu de se la couler douce, de se rendre sans se presser à son bureau, de sortir à dix heures boire un jus de canne à La Palmeraie en blaguant avec le propriétaire, M. Carabin, de présider nonchalamment aux conseils de classe et aux distributions de prix, Auguste s'enfermait toute la journée dans un immeuble sans air, rue Gambetta et, souvent, travaillait fort avant dans la nuit. Les dividendes étant encore limités, plus de réceptions aux menus fastueux arrosés de vins fins. Une fois la semaine, les administrateurs de la Caisse coopérative des prêts se serraient dans le salon qu'ils remplissaient de l'épaisse fumée de leurs pipes. Quand minuit les surprenait, tête penchée sur leurs calculs, ils avalaient un en-cas : des sandwiches à la morue et de la bière achetés au *lolo* du coin.

Par contre, le jeudi après-midi, Jeanne se mit à recevoir des amies.

Cette initiative fut très critiquée. On y vit la preuve de sa mégalomanie exacerbée par l'amélioration de la condition de son mari. Elle se la jouait. Elle jouait à être l'épouse d'un directeur de banque, rôle que l'humble Caisse coopérative des prêts remplissait mal. On ne sut jamais qu'en réalité elle ne faisait qu'obéir à Auguste qui lui reprochait d'être trop solitaire, trop secrète et l'engageait à devenir une vraie mondaine. Ma mère s'exécuta, mais n'eut jamais d'amies. Elle était trop sensible, susceptible, blessée, tourmentée, offensée par une taquinerie, une plaisanterie de mauvais goût peut-être, mais inoffensive. Elle s'offusquait pour rien, gardait des rancœurs tenaces pour des vétilles. Ses bleus, ses plaies à l'âme ne guérissaient jamais.

Docilement, une fois la semaine, elle ouvrit sa porte à des institutrices de son âge, de même promotion, qui parlaient, riaient, se vêtaient pareil. Elles affectionnaient les mêmes tissus sombres, par réaction contre le fleuri vulgaire et les taupés de paille claire. Toutes par-devant l'accablaient de sourires. Toutes malparlaient d'elle derrière son dos. En peu de temps, elle était déjà un personnage sur lequel circulait un stock d'histoires vraies ou fausses.

On lui adressait inlassablement les mêmes reproches : d'être arrogante, coléreuse, égoïste. Prenant de façon suspecte le parti des Walberg, on la traitait aussi d'ingrate. Pour finir, on la taxait d'insensibilité. Sans cœur. Prenant pour exemple la façon dont elle traitait sa mère.

Dans des coupes d'argent, ces dames mangeaient du sorbet koko qu'elles accompagnaient de madeleines. Elles feignaient de mépriser les médisances et elles discutaient principalement de leurs classes. Reconnaissons qu'elles étaient studieuses. C'est ainsi qu'elles élaborèrent *Les Cahiers du patrimoine*, une série de fascicules destinés à l'enseignement des sciences naturelles qui répertoriaient les arbres et les plantes locales avec leurs propriétés médicinales. Pour l'époque cela pouvait être considéré comme révolutionnaire. Elles rivalisaient aussi avec l'aristocratie des blancs pays et des mulâtres qui croyaient posséder le monopole des bonnes œuvres. Ma mère commença de manifester cette générosité qui avec sa piété devint vite excessive, comme si elle cachait dans son cœur quelque chose qu'elle ne

cessait d'expier. À la fin de sa vie, elle distribuait sans discrimination argent et provisions à des manmans nécessiteuses qui, serviles, insensibles au ridicule, l'appelaient « Sainte Jeanne d'Arc ».

La méchanceté, qui ne la laissa jamais en paix, prétend que, lors des visites de ses « amies », elle interdisait à Victoire de paraître, lui ordonnant de rester dans sa chambre. Rien n'est plus faux. Comme pour les visites aux Grands Nègres, c'est Jeanne qui l'obligeait à être présente. À manger, elle aussi, du sorbet, à sourire. Elle ne semblait pas se rendre compte que sa mère était au supplice. Victoire avait son explication qu'en mon for intérieur je partage. Jeanne tenait tellement à donner le change, à persuader tout un chacun qu'elle n'avait pas honte d'une mère qu'elle aimait paradoxalement plus que tout au monde, qu'elle en devenait tyrannique et cruelle.

En résumé, disons que chaque jour davantage Victoire se pénétrait du sentiment de son inutilité. La charge des enfants aurait pu la consoler. Mais on commençait de leur apprendre *Frère Jacques* ou *Savez-vous planter les choux ?* Jeanne se préoccupait qu'ils fassent preuve de « bonnes » manières. À quoi servait cette grand-mère créolophone et illettrée ?

Un jeudi, malgré ses réticences, Jeanne parvint à l'emmener chez le docteur Melas. Le docteur Melas s'accordait bien avec elle. Mais c'était un obstétricien, c'est-à-dire que dans des domaines différents des accouchements, il était capable d'un diagnostic erroné. Aussi, Jeanne ne se pardonna jamais une légèreté que sa nature excessive qualifia de criminelle. À cause de cela, elle en voulut au docteur et se fâcha tout net avec lui. Après un examen peut-être superficiel, il crut percevoir chez Victoire les effets d'une « anémie pernicieuse ». Le cœur, le foie, les reins étaient, assura-t-il, en parfait état. La tension, un peu basse. Il prescrivit donc du fer. De petites pilules noires dont Victoire dut avaler trois dizaines par jour. Avec le fer, l'affection de sa fille et de ses petits-enfants, tout rentrerait bien vite dans l'ordre, conclut-il jovialement.

Il n'en fut rien. Au contraire. Au cours des mois suivants, la santé de Victoire se détériora tellement qu'elle peinait en montant deux marches d'escalier. Elle maigrit et atteignit quarante kilos, un poids d'enfant. Désormais, Jeanne se fit un sang d'encre. Elle était prête à suivre les conseils les plus saugrenus. Quelqu'un lui vanta les bienfaits de la mer bien que la thalassothérapie ne fût pas encore à l'honneur. Illico, elle se mit en quête d'une location au Bas-du-Fort, ou au Gosier. Son idée à elle qui n'avait jamais manqué un jour d'école, et cela fournit la mesure de son angoisse, était de prendre un congé sans solde pour s'occuper de sa mère. Mais celle-ci ne voulut pas s'éloigner de ses rendez-vous quotidiens avec Anne-Marie. Une connaissance ayant parlé d'un frotteur qui opérait des miracles au Lamentin, elle s'apprêtait à y conduire Victoire. Mais le frotteur réclamant une demi-douzaine de bougies et un mètre de percale blanche, celle-ci objecta que, craignant Dieu, elle ne se prêtait à aucune magie.

C'est alors que le docteur Combet débarqua de Lille.

Ce n'était pas un Grand Nègre. Il était blond, presque roux, les yeux bleus. Son cabinet était situé à la Grand-Rue, dans un immeuble élégant non loin de la maison d'Eugène Souques, l'actuel musée Saint-John Perse, et il surprenait les habitants de La Pointe en obligeant son personnel à porter des masques sur le visage. Lui-même portait un véritable attirail de cosmonaute : des bottes, des lunettes, un étrange

uniforme aux multiples poches. Sa femme était originaire de Buenos Aires. En un mot, il pouvait sembler l'incarnation de l'ostentation des mulâtres. Toutefois, la santé de Victoire autorisait une entorse aux principes et Jeanne se hâta d'aller le consulter. Fait peu courant à l'époque et qui augmentait encore son prestige, il ne hasardait aucun diagnostic avant une série d'examens et d'analyses réalisés en laboratoire. Pendant des semaines, accompagnée de Jeanne, Victoire dut donc grimper docilement le morne de l'hôpital. Elle remplit des fioles de son sang et de son urine. Cracha dans des flacons. Donna des échantillons de ses selles. Fit des radios de ses organes.

Un matin, Jeanne et Victoire retournèrent à la Grand-Rue. Alors, le docteur Combet articula très bas :

— Il s'agit d'une leucémie.

Ce qui affola Jeanne, ce fut la mine de l'homme de science. Un peu tassé dans son fauteuil, il la fixait avec une terrible gravité. Son intuition lui souffla que, sous peu, elle allait aborder à cette heure qu'aucun d'entre nous ne peut envisager sans effroi : la mort de sa mère.

20

En ce temps-là, on ne savait guère soigner la leucémie.

Tout au plus administra-t-on à Victoire des transfusions de sang régulières. Si bizarre que cela puisse sembler, le traitement sembla d'abord lui réussir. Elle reprit du poids. Ses joues se colorièrent. Elle chanta pour son petit-fils bien-aimé :

Là ro dan bwa
Ti ni on joupa
Pèsonn pa savé ki sa ki adan
Sé on zombi kalenda

Soit dit en passant, cette préférence pour Auguste irritait Jeanne. Elle y voyait la preuve du caractère insaisissable de sa mère, de sa faculté, sous ses airs de soumission et de dépendance, de n'en faire qu'à sa fantaisie. Elle ne voulait pas s'avouer qu'elle était jalouse de son propre enfant. Victoire avait-elle éprouvé pareils sentiments pour elle ?

Quand Victoire eut repris cinq kilos, elle retrouva l'espoir. Chaque semaine, celle-ci se rendait chez le docteur Combet pour des tests qui, assurait-il, étaient satisfaisants et en revenait ragaillardie.

À Dubouchage, le jeudi après-midi était réservé au « plein air ». Jeanne conduisait sa classe du cours moyen deuxième année au Bas-du-Fort. Tout le long des trois kilomètres de randonnée, la maîtresse et les élèves excitaient l'admiration des badauds. La première pour son élégance et son allure. « *An bel nègwes !* » chuchotaient-ils invariablement. Les enfants parce qu'ils scandaient leur marche avec des chants hurlés à pleins poumons :

Un kilomètre à pied,
Ça use, ça use
Un kilomètre à pied,
Ça use les souliers

Ou encore :

Encore un ki-ki,
Un ki-lo-lo,
Un kilomètre,
Encore un ki-ki

Désormais, chaque semaine, Jeanne entraînait Victoire, rétive qui traînait en queue de peloton, afin qu'elle s'emplisse les poumons de l'air pur du large. C'était le début de l'époque des bains de mer. Les Guadeloupéens commençaient de prendre goût aux splendeurs de leurs plages. En culotte, les enfants piaillaient et barbotaient sans trop s'éloigner du sable. Jeanne et Victoire ne se baignaient pas. Elles s'asseyaient sur le bord de mer et, grimaçant pareillement sous la morsure du soleil, se partageaient un coussin de caoutchouc. Jeanne, s'enhardissant, posait la tête sur les genoux de sa mère, son amour pour elle l'étouffant aux lèvres : « Pourquoi a-t-elle été toujours si froide avec moi ? se demandait-elle. Si lointaine ? Si réservée ? »

Maladroitement, Victoire caressait sa tignasse, lissant les petits zéros qui se formaient sur ses tempes. Tout semblait tellement paisible et la mort si loin. Cependant, si Jeanne s'était imaginée que la pensée de sa fin s'était éloignée de l'esprit de Victoire, elle se trompait.

Un beau matin, tout à trac, Victoire la pria de recevoir un dimanche à déjeuner Anne-Marie, Valérie-Anne et Boniface Jr. Alors que tout la portait à refuser cette proposition, elle n'eut pas le cœur de la repousser, comptant peut-être en son for intérieur sur la défection des invités. Ils ne s'étaient pas vus les uns et les autres depuis des années. Ils ne faisaient plus semblant d'être unis. À sa surprise, tous les invités acceptèrent avec empressement, Valérie-Anne, enceinte et qui venait depuis La Regrettée, insistant même pour être accompagnée de Maximilien, son mari. Rendez-vous fut pris pour la semaine suivante, un dimanche après la sacro-sainte grand-messe.

J'appelle ce repas la « Ultima Cena ».

Ce pourrait être le sujet d'un tableau dont le personnage central serait Victoire, entourée des êtres qui lui avaient été chers tout au long de sa vie. Pourtant, ce jour-là, elle ne réunit pas simplement ceux auxquels elle tenait avant que la mort ne l'emporte. À sa manière, elle rédigeait son testament. Un jour, elle l'espérait, la couleur ne serait plus un maléfice. Un jour, la Guadeloupe ne serait plus torturée par les questions de classe. Les blancs pays apprendraient l'humilité et la tolérance. Plus besoin de se dresser Grands Nègres face à eux. Les uns et les autres pourraient s'entendre, se fréquenter librement, qui sait ? s'aimer.

Les jours précédant le déjeuner, Victoire s'anima. Elle retrouva le chemin du marché. Réenfilant ses vieilles habitudes, elle y débattit âprement le prix des crustacés et de la volaille. Elle ne s'en laissa pas compter sur la fraîcheur des poissons et la tendreté des viandes. Inutile de dire qu'à cette occasion elle se surpassa. Levée à quatre heures du matin, elle passa la journée du samedi et la matinée du dimanche dans la cuisine, car elle voulait que ce repas demeure impérissable dans le souvenir à la fois des palais et des cœurs. Ma mère a reproduit sur un de ces cahiers d'écolier qu'elle gardait précieusement et où étaient griffonnés des bouts de journaux intimes, des pense-bêtes, des plans de cours, les tailles et les poids de ses enfants, le menu de ce jour mémorable.

Tourte aux lambis et aux pisquettes de rivière
Chaud-froid d'oursins
Poularde accompagnée au sapiè ge

Poularde caramelisee au genievre
Riz blanc
Cochon découenné aux châtaignes pays
Purée d'ignames
Salade laitue
Flan koko
Sorbets variés

Ajoutons à cela le champagne, les vins parfaits d'Auguste et son excellent cognac Courvoisier.

Et on peut affirmer que, selon une expression qui lui était chère, ce midi-là Lucullus dîna chez Lucullus. Quand elle descendit la rue de Condé, la Cleveland des Walberg, quoique moins rutilante, causa sa sensation habituelle. Ne parlons pas des quatre occupants qui en descendirent. Des blancs pays ! Deux hommes vêtus de lin grège, coiffés de casques coloniaux. Deux femmes en robe claire à manches gigot, les bras chargés de présents pour les enfants. Le quartier les observait avec autant de curiosité que des martiens.

Où allaient-ils ?

Chez les Boucolon ! Victoire allait donc passer ? On supputait des réconciliations au lit de mort.

Malgré la tristesse de l'heure, le repas débuta assez gaiement. Auguste et Anne-Marie, rivalisant, tinrent le crachoir ; le premier racontant ses souvenirs de l'Exposition universelle qui, à chaque fois, faisaient leur petit effet ; la seconde, ses années de Conservatoire de Boulogne. Ma mère et Boniface Jr se regardaient en chiens de faïence, paralysés par l'envie qu'ils avaient de coucher ensemble. Malgré ses airs boudeurs, Boniface Jr était plus beau que jamais, le front barré d'une mèche blond-blanc que sa mère l'accusait de passer à l'eau oxygénée. Valérie-Anne et son mari étaient sagement assis sur le bord de leur chaise, Valérie-Anne serrant la main de Victoire entre les siennes et lui donnant du « petite manman chérie », ce qui enrageait Jeanne. Quand Auguste et Anne-Marie lui en laissaient le loisir, Maximilien parlait du yacht qu'il rêvait d'acheter. Il aborderait à toutes les îles des Antilles, l'une après l'autre.

— Nous habitons la plus belle région du monde, affirmait-il, et nous ne le savons pas.

Cet amoureux de la nature devait se faire un nom comme photographe et publier, par la suite, des albums aux titres, hélas, un peu faiblards : *Le Jardin des Îles*, *À la découverte de l'Éden*.

Comme elle se resservait de cochon découenné, brusquement, Anne-Marie posa sa fourchette et se mit à pleurer. Des sanglots, bruyants, indécents qui la secouèrent comme un arbre sous le vent d'un cyclone. En silence, Victoire l'attira contre elle et serra contre sa poitrine cette amie mal assortie avec laquelle elle avait tout partagé pendant des années. Valérie-Anne se mit à pleurer, elle aussi, sur la poitrine de Maximilien. Cachant ses larmes, Jeanne éprouvait un douloureux sentiment d'exclusion.

Ma mère ne me parla jamais des derniers mois de Victoire, de peur, j'imagine, d'éprouver trop de douleur à les revivre. Elle préférait me parler de sa troisième grossesse — car elle était de nouveau enceinte — qu'elle vécut dans la révolte. Physiquement, elle éclatait de santé et manifestait un appétit d'ogre que Victoire ne demandait qu'à satisfaire. Mais elle ne voulait que des mets simples, basiques. Rien de trop élaboré. Certaines épices, cumin, coriandre, basilic, paprika lui soulevaient le cœur. Les mélanges salé-sucré, chaudfroid lui déplaisaient. Pour rétablir la communication entre elles, Victoire dut se conformer à ses goûts, comme un auteur des Éditions de Minuit qui se piquerait d'écrire pour la collection Harlequin. Au petit-déjeuner, il lui fallait sa salade de concombre et son poisson frit agrémenté de câpres. À midi, elle mangeait trois vivaneaux de belle taille en court-bouillon. Un jour, elle dévora un poulet rôti en entier. Des envies irrépressibles la saisissaient, et Auguste courait d'un bout à l'autre de La Pointe : du *matété* à crabes quand, à cause des pluies, diluviennes, cet hivernage-là, on ne trouvait pas de crabes. Du *shrubb* quand on n'était pas au temps de Noël. Du *féros* quand ce n'était pas la saison des avocats. Comme un vampire, elle développa une passion pour le sang et elle en mangeait d'énormes tranches frites, persillées. En même temps, sa peau se veloutait. Ses cheveux fortifiés par des sucs invisibles croissaient et s'emmêlaient au-dessus de son front. Elle était belle et alerte, faisant des marches à pied jusqu'au BasduFort. D'après la forme de son ventre, non pas rond comme un kwi, mais pointé comme un obus de la Première Guerre mondiale, Auguste devinait que ce serait la fille qu'il désirait tant. En outre, il avait vu en rêve Célanire Pinceau, sa défunte mère, qui lui avait promis une surprise. Jeanne lui en voulait de sa bonne humeur comme elle s'en voulait de sa bonne mine. Elle ne comprenait pas la cruauté de Dieu qui faisait de son corps le temple éclatant de la vie alors que son cœur n'était plein que du noir de la mort. À Dubouchage, comme elle avait constamment l'esprit ailleurs, sur des courbes de température, des vertiges, des baisses de tension, sa classe de cours moyen deuxième année ne fut plus le modèle qu'elle avait toujours été, sélectionnée par la directrice qui y conduisait les inspecteurs d'Académie en tournée dans la colonie. Pour la première fois de sa carrière, elle fut mal notée. Sa poigne de fer se relâcha tandis que sa sévérité proverbiale s'adoucit. Paradoxalement, jamais ses élèves ne furent plus disciplinées et affectionnées. Aux récréations, elle filait rue de Condé. Quand elle en revenait, les yeux rouges, avec un quart d'heure, parfois vingt minutes de retard, assises sagement derrière leurs pupitres, les fillettes révisaient à voix haute leurs conjugaisons. Certaines lui offraient des bouquets de fleurs. D'autres lui écrivaient des poèmes. J'en ai retrouvé quelques-uns, soigneusement calligraphiés à l'encre violette sur du papier quadrillé. Au hasard, j'ai choisi celui-là, dédicacé : « À ma maîtresse adorée. Anastasie Bonhome classe de CM2. »

Mère, te souviens-tu,
De ton enfant qui t'aime
Et ne sait pas te le dire ?
Mère,
Prends ma main, ma petite main
Pour qu'elle

Réchauffe ton pauvre cœur.

Même ses collègues qui, la dent dure, n'arrêtaient pas de la dénigrer, se mirent à la plaindre. Certaines affirmèrent qu'on ne pouvait chérir à ce point sa mère et être une sans-cœur.

Comédie ! clamaient les irréductibles. Elle joue la comédie.

Une fois de plus, des discussions passionnées éclataient sous l'ombrage des manguiers de la cour de récréation à propos de Jeanne Boucolon.

Bientôt Victoire fut trop faible pour se rendre sur la place de la Victoire et Anne-Marie, rompant avec ses habitudes, dut venir rue de Condé. Quotidiennement elle s'amenait avec des instruments de musique, son alto, une flûte, une guitare sèche, des disques, des bonbons à la menthe, agitant un éventail car, étant donné son embonpoint, elle avait toujours trop chaud. Jeanne supportait mal ces visites. Jalousie assurément. Au fond d'elle-même, nous le savons, elle avait toujours jalousé tous ceux qui approchaient sa mère : Boniface, Jeanne Repentir, Valérie-Anne, Jérémie Cabriou, Anne-Marie, Anne-Marie surtout qui la lui volait depuis l'enfance. À présent, alors qu'elle aurait souhaité être seule avec elle pour enfin nouer ce dialogue difficile, trop souvent interrompu, elle parvenait à capter l'attention de plus en plus fragile de la malade, à lui arracher un de ces rares et secrets sourires. Qu'est-ce qu'elle lui racontait ? se disait Jeanne ulcérée. Rien de bien intéressant pourtant. Les dernières frasques de Boniface Jr. La grossesse difficile de Valérie-Anne. N'ayant pas d'amies, elle ne savait pas que l'amitié se nourrit largement de cela : des futilités partagées.

Cependant, Jeanne croyait surtout qu'Anne-Marie la jugeait, la condamnait, malparlait d'elle. C'était vrai dans le passé. À présent, celle-ci, trop affectée par la condition de son alter ego, n'avait à l'esprit d'autre souci. La voir partir, c'était perdre des pans entiers de sa vie. C'était partir soi-même. Elle n'avait jamais connu rien de tel depuis le décès d'Étienne.

Un après-midi, elle apparut rue de Condé suivie d'une domestique qui portait un lourd coffret de disques. Une musique alors peu connue en Guadeloupe, des gospels, des blues qui avaient leur origine parmi les Noirs du sud des États-Unis. Jeanne si fermée à tout ce qui était musique, à tout ce qui n'était pas français de France, se passionna pour ces harmonies qui venaient d'ailleurs. Elles lui semblaient sourdre de sa propre souffrance, du plus profond d'elle-même. J'ai souvent entendu ma mère fredonner :

Sometimes I feel like a motherless child

Victoire mourut à la fin du mois de juin 1915.

La légende entretenue par Jeanne veut qu'avant de disparaître, elle ait pris sa main et celle d'Auguste qui se tenaient côte à côte à son chevet. Elle leur aurait murmuré :

— *Sé douvan zot kalé a pwezan. Mwen pé pati.* Vous allez de l'avant. Je peux partir.

Ces propos prophétiques qui semblent tirés des « Dernières paroles des honnêtes gens » sont peu vraisemblables. Bourrée de morphine, car le cancer s'était étendu à ses os et elle souffrait le martyre, Victoire glissa sans doute dans l'au-delà sans mot dire, sans rien révéler d'elle-même, comme elle avait vécu sa vie.

La douleur de Jeanne fut sans limites. Même les baisers de ses enfants ne pouvaient la consoler. Ni Dieu lui-même au pied duquel elle s'abîmait en prière jour après jour. On peut dire, selon l'expression moderne, qu'elle ne fit jamais son deuil. Son chagrin était encore augmenté par sa conviction d'avoir été mal aimée parce qu'elle était une mauvaise fille, qui avait brutalisé Victoire, et n'avait pas su lui montrer tout ce qu'elle signifiait pour elle.

Mais n'est-ce pas le danger qui nous guette quand nous pensons à nos mères disparues ?

Elle en voulut à Auguste d'accepter cette mort avec une relative indifférence et surtout de ne pas construire avec elle de mausolée à la mémoire de la défunte. Je l'ai dit, c'est toujours avec la plus grande réticence qu'il évoquait son souvenir. Il est vrai qu'à part les moments où il se dotait de paternités de fantaisie, il ne parlait jamais de personne. De sa mère, Célanire Pinceau, c'est par le plus grand des hasards que j'appris qu'elle s'était tuée accidentellement, brûlée vive dans l'incendie de sa case en caisse à savon alors qu'il faisait une partie de football sur le morne de l'hôpital. Après quoi, la colonie en avait fait un pupille de la nation et l'avait admis à l'internat du lycée Carnot. Son correspondant était un notaire mulâtre, rat d'église, pour qui sa mère s'était louée. Je crois que je suis injuste avec mon père. Trop de souffrances vécues dans l'adolescence lui avaient raréfié les sentiments.

Avec son chagrin et ses remords, Jeanne édifia un mythe qui ne correspondait guère à la réalité, et laissait dans l'ombre les aspects incertains de la personnalité de Victoire. En un mot, elle tenta à tout prix de la couler dans le moule sans originalité de la « matador » guadeloupéenne. Il me plaît, quant à moi, que ma grand-mère demeure secrète, énigmatique, architecte inconvenante d'une libération dont sa descendance a su, quant à elle, pleinement jouir.

Quinze jours après le décès de Victoire, au milieu de la liesse populaire d'un 14 Juillet, Jeanne accoucha d'une petite fille, belle et mélancolique dès le berceau, comme si les peines de sa mère étaient passées en elle : ma sœur Éna.

MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé
75006 Paris

www.mercuredefrance.fr

© MERCVRE DE FRANCE, 2008.

Cuisinière au savoir-faire inoubliable, Victoire Élodie Quidal travaille au service d'Anne-Marie et Boniface Walberg, à La Pointe. Sa virtuosité et son excellence sont recherchées par la bonne société guadeloupéenne qui la réclame dans ses cuisines… Victoire, qui n'a pas été épargnée par le destin, connaîtra-t-elle enfin son heure de gloire? C'est avec une affection toute particulière que Maryse Condé brosse le portrait attachant de cette femme qui fut aussi sa grand-mère.

Le Format epub a été préparé par ePagine / Isako
www.epagine.fr / www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage
Photocomposition CMB Graphic
44800 Saint-Herblain
Impression Novoprint
à Barcelone, le 22 avril 2008
Dépôt légal : avril 2008
ISBN 978-2-07-035525-9 / Imprimé en Espagne.
155999